

50^e année, N° 50 Montréal, 29 avril 1956

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents

DANS CE NUMÉRO :

- LE BALLET AU CANADA
- LA GASPÉSIE
- UN GRAND MUSÉE DE FRANCE

Notre roman policier :

- Le Sorcier de la Falaise
Par ERICK J. CERTON





"Je suis seule ce soir..."

ET ELLE LE SERA tous les soirs

PELLE PEUT TOUJOURS ATTENDRE... en écoutant son petit disque! Son amoureux de la veille ne reviendra jamais. Et elle ne connaîtra peut-être jamais la cause de son abandon*.

Comment est votre haleine aujourd'hui?

Vos autres charmes, si captivants soient-ils, comptent pour bien peu quand vous souffrez d'halitosis (mauvaise haleine)*.

Pourquoi encourir ce risque? Qui vous dit que votre haleine est fraîche? Pourquoi vous fier uniquement à des préventifs de fortune qui ne durent qu'un moment?

Recourez plutôt à l'Antiseptique Listerine, le préventif par excellence contre la mauvaise haleine. Faites-vous un devoir de vous en servir avant chaque sortie et chaque fois que vous voudrez en tirer votre avantage.

Rafraichit instantanément l'haleine

L'Antiseptique Listerine rafraichit et adoucit l'haleine, instantanément. Et il la garde ainsi... non pas seulement pour quelques secondes ou minutes... mais le plus souvent pendant des heures.

Bien que certains cas d'halitosis soient d'origine organique, la plupart, au dire des autorités, proviennent de la fermentation microbienne d'infimes parcelles de nourriture logées sur les parois de la bouche. L'Antiseptique Listerine arrête rapidement cette fermentation, puis dissipe les odeurs qu'elle provoque.

LAMBERT PHARMACAL CO(Canada) Ltd.

ANTISEPTIQUE LISTERINE

le préventif idéal contre la mauvaise haleine

P.S. Avez-vous essayé le nouveau Dentifrice Listerine à la Menthe, prescription dentaire à triple effet?

Fabriquée au Canada.



Ci-contre, M. FRANK J. HUTCHISON récemment appointé par la Studebaker Corporation of Canada Limited au titre de gérant de district pour notre province. Très avantageusement connu dans les milieux de l'industrie de l'automobile, M. Hutchison, qui est originaire de Québec, est conséquemment bilingue, et ce qui ajoute à l'importance de cette nomination, c'est qu'il est nanti d'une vaste expérience en ce domaine comme ex-vendeur d'accessoires d'automobiles et ex-directeur d'un poste de service réputé. M. Hutchison a servi outre-mer dans l'Armée et fut instructeur à la réparation des moteurs. Photo Cary Studio, Hamilton.

L'O.N.F. A L'ETRANGER

DES CENTAINES DE FILMS PRODUITS AU CANADA

Dans un récent no de la Revue Internationale du Cinéma, publiée par l'Office Catholique International du Cinéma qui a son siège en Belgique, on pouvait lire, sous la signature de Jacques Giraldeau, l'article que voici :

AVANT la IIe Grande Guerre, où il a pris figure de puissance internationale, le Canada n'était dans l'esprit de l'homme de la rue, que "trente arpents de neige", selon la calembredaine de Voltaire. Malgré son prodigieux essor économique, social et militaire, mesuré à l'échelle de l'évolution de son voisin les Etats-Unis, il reste relativement en arrière dans le domaine du cinéma. Il ne souffre aucune comparaison avec des pays beaucoup plus petits, comme le Mexique, la Suède, le Danemark qui, à lui seul, au début du siècle, alimenta durant dix ans les salles germaniques.

Pourtant, si l'on sait que les Canadiens dépensent plus de cent millions de dollars chaque année dans les quelque trois mille salles obscures du pays pour voir des films étrangers — surtout américains et français — je ne sais quel phénomène expliquera l'inexistence d'un cinéma national. Il ne faudrait pas pour cela conclure qu'au Canada le cinéma est une réalité méconnue. Au contraire. La culture filmologique se propage de plus en plus dans les milieux intellectuels qui cherchent, au moyen de ciné-clubs, à étudier le cinéma comme créateur d'une esthétique nouvelle, "comme agent capable, par son action sur les facultés intellectuelles et affectives de modifier l'attitude humaine".

Lorsque plus haut j'ai parlé de l'absence d'un cinéma national, je n'entendais pas ignorer l'excellent travail de l'Office National du Film sur le terrain des films documentaires.

"Cet office rend service à la population canadienne au moyen de l'interprétation visuelle sur les écrans canadiens de phases de la vie et de la culture du pays, de ses problèmes sociaux, de ses ressources nationales et de ses industries, de ses réalisations dans les arts, les sciences, les recherches et la médecine. Il sert le Canada à l'étranger en le dépeignant dans les autres pays et il fait connaître aux Canadiens plusieurs aspects des affaires internationales qui sont d'intérêt public". (Annuaire du Canada, 1946). Depuis sa création en mille neuf cent trente-neuf, l'Office National du Film produit et distribue environ quatre cents films de court-métrage chaque année. Ces films sont édités en français et en anglais, car, comme on le sait sans doute, le Canada est un pays bilingue. Les films en 35mm des séries *En avant, Canada* et *Le monde à l'oeuvre* sont projetés dans les grands cinémas, tandis que les bandes en 16mm sont montrées par les unités mobiles à plus de 400,000 spectateurs des milieux ruraux chaque mois. Les citoyens peuvent en outre se procurer les films de leur choix dans les cinémathèques locales; la plupart des centres canadiens d'au moins 5,000 habitants possèdent en effet leur propre cinémathèque. En plus des films en français et en anglais, l'Office National du Film en distribue dans les langues nationales d'à peu près tous les pays du monde.

La méthode de travail de cet organisme du gouvernement canadien, par les immenses moyens matériels qu'il fournit à ses techniciens, par le vaste champ de travail qu'il leur procure, par la liberté dont il les gratifie, s'avère fort intéressante et contribue à former, avec l'Angleterre et peut-être l'U.R.S.S., une des seules véritables écoles de documentaristes au monde.

Les travaux de l'Office National du Film tendent d'ailleurs à englober tous les genres. Il me faudrait souligner les oeuvres de Palardy, de Ladouceur, de McLaren... Celui-ci dirige la section des dessins animés; plusieurs de ses films dans la série *Chants Populaires*, en marge d'airs de folklore du Canada Français ont été remarqués dans plusieurs festivals internationaux, notamment au Festival du dessin animé tenu à Paris l'an dernier.

NOTRE COUVERTURE

Toute à la joie du printemps, Lisette fait risette de toute la blancheur de ses quatre dents. Papa et maman sourient tendrement car bébé Lisette sème le bonheur dans la maison. Son babil ressemble à celui des oiseaux qui ont réintégré leur nid dans le voisinage apportant avec eux les chansons et les rires du printemps tout neuf.

(Photo Harold M. Lambert)

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

En marge du "picto"

On a eu raison de dire autant de mal que de bien de la langue, cet outil, ce moyen de communication, cette combinaison qui permet d'ouvrir le coffre-fort de la pensée, selon le mot de Georges Duhamel. Pour toutes les raisons, pour tous les motifs, avouables ou inavouables, tous et chacun, collectivement ou individuellement, en usent et en abusent. Plus puissante encore que la bombe à l'hydrogène, elle procure à l'homme la possibilité de son plein épanouissement comme de son autodestruction. Fluide, insaisissable, mystérieuse dans le lent processus de ses transformations, l'infinité de ses impondérables fait qu'elle n'atteint jamais à un caractère défini d'universalité, et c'est là que réside sa terrible rançon. La Tour de Babel n'a rien de mythique, et le philosophe moderne n'y voit pas plus goutte que le sage antique, résigné depuis plus d'un millénaire à cette idée d'une *pactical joke* inventée par quelque dieu malin pour mieux se rire de nos futilités prétentions. Toutefois, il faut bien convenir que la linguistique, formulant ses lois à la lumière de patientes recherches, aura fait un pas en nous donnant une démonstration rationnelle de l'insolubilité du problème ainsi que de l'utopie qu'est et que sera toujours le rêve d'une langue universelle. Mais l'homme, qui n'est que bigarrure et rapiéçage, n'en est pas à un paradoxe près. Non content de s'embrouiller dans son idiome, la chimère d'un verbiage international le haute toujours. Loin de le décourager, la faillite de l'esperanto, suivie de celle du *basic english*, l'inciterait encore à jeter les bases d'une nouvelle Tour de Babel. C'est l'agence Reuter qui nous apprenait la nouvelle ces derniers temps, et s'il faut l'en croire, un certain John Williams, de Leamington, en Angleterre, aurait trouvé le parfait *Sésame ouvre-toi* de l'esprit. Ce M. Williams, qui est un ardent propagandiste de l'union mondiale, affirme que l'on peut apprendre la nouvelle langue, qui a nom *picto*, en une heure et qu'elle est bien supérieure à l'esperanto. Un homme d'affaires, assure-t-il, peut écrire une lettre en *picto* à l'aide de cent mots-clef à une firme étrangère qui serait au courant de la langue (va sans dire!), et que, (chose merveilleuse) il sera compris... Vous voulez un échantillon du *picto*? En voici un qui taquinera votre perspicacité: *Longidstansful, in noinkulturful nationland, ex viva un nocivilisful sortovpublic*. Traduite, cette phrase veut dire: *Dans une terre inconnue et lointaine, vivait une race sauvage* (pour un peu, on pourrait continuer en ajoutant: *qui parlait le picto*). N'importe qui connaissant les 600 mots-clef dont 500 sont anglais, français, allemands et russes (une bagatelle puisque cela s'apprend en une heure!) pourrait lire tout charabia du genre à vue de nez... Bien entendu, il resterait 50,000 mots à se bourrer dans le crâne, mais il appert que ça n'a aucune espèce d'importance.

Les chances étant grandes que ni vous ni moi n'apprenions jamais le *picto*, contentons-nous de considérer les dangereuses chausse-trappes de notre propre idiome. On sait trop, par exemple, que le mensonge, la mauvaise foi, la flagornerie s'y accommodent à merveille. C'est ainsi que deux parfaits lettrés glissant dans la phase d'un profond désaccord couperont court à leur entretien sur ces mots: "Nous ne nous entendons plus: nous ne parlons plus la même langue!" Vous entendrez encore dire: "Je me défie de cet homme: il parle trop bien." On le voit, subtil ou grossier, le langage peut être un instrument de camouflage tout aussi bien que de révélation, et c'est ce qui fait dire au philosophe que mentir, c'est souvent renoncer à exprimer une vérité impossible et se servir des mots non pour se faire connaître, mais pour se faire accepter, pour "se faire aimer". Le Prince de Talleyrand qui fut le plus brillant causeur de son siècle aura probablement été l'homme le plus habile à manier le dangereux artifice, et ce "diable d'homme" y aura montré tant d'art, tant de finesse, qu'il aura fallu le recul du temps pour pénétrer les secrets de son ingénieuse virtuosité. Il n'est pas jusqu'au paysan qui ne sache se montrer matois dans sa *parlure* (M. Grignon l'avouera), à preuve: le maquignon. Que ne pourrait-on dire du politicien? mais ce serait là une tout autre histoire, et bien longue, encore... A la réflexion, cette idée de *picto* n'est peut-être pas si bête que ça. Si, par un décret-loi, elle était imposée à nos ministres et députés, grand Dieu que les sessions s'en trouveraient abrégées! Et quel remède radical cela ferait aux projets alambiqués, aux mauvais calembours et aux méchants discours (sens ancien et nouveau).

Mais il faut nous arrêter, nous revoilà partis en pleine utopie. Mettons le point final à ce bavardage avant que le *picto* ne tourne contre nous, car l'ire des politiciens est particulièrement chatouilleuse. — G. D.

Tout le monde et son père...

Le phénoménal virtuose, Vladimir Horowitz, est passé parmi nous, tel un magicien, le 31 mars dernier. L'événement remon- tant à trois semaines, les commentaires qui vont suivre (bien que rédigés au lendemain du récital) n'ont aucune prétention à la critique, d'abord, parce qu'ils commenceraient à dater, et ensuite, parce que les "autorités" en la matière se sont prononcées, et assez bien, à ce qu'il a semblé. On pourrait y voir plutôt un compte-rendu aussi fidèle que possible, non pas du récital en soi, mais de quelques réactions et impressions entendues à l'intermède et à la sortie du concert. Une fois de plus, votre serviteur a pu noter que chez les gens *bien* — les gens *bien nés*, eût-on dit au grand siècle (ah, cette démocratie!) — il est toujours de bon ton de freiner son enthousiasme, et que si l'on doit applaudir, on doit le faire avec parcimonie et correction, comme une *old british lady*. Si le virtuose est transcendant, comme c'était le cas, la convenance exige que vous trouviez à tout prix la petite bête noire. Le choix des pièces inscrites au programme, par exemple, s'y prête admirablement. Les formules sont classiques, faciles; il suffit de dire: "On n'a pas idée de donner un récital Chopin-Liszt!..." Ou encore: "Quel dommage, un artiste si doué faire tant de concessions au mauvais goût!..." Et pourtant, on avait reproché au même artiste, à son concert précédant, d'avoir choisi une oeuvre trop "avancée" (la dernière sonate de Prokofiev) comme pièce de résistance... Il est vrai, par contre, qu'à ce même concert, le même artiste avait inscrit les *Variations sérieuses* de Mendelssohn, ce qui permit à un industriel de mes connaissances (qui fait sa fortune dans tout autre chose que la musique) de dire qu'Horowitz avait donné, cette fois, un récital de *province*.

Parmi ces gens *bien* du 31 mars dernier, j'ai entendu dire par une jeune femme, par ailleurs charmante, et qui a l'innocente habitude de commettre des billets précieux, qu'Horowitz grandirait dans son admiration s'il se montrait moins parfait et plus humain... Une autre, plus mûre, plus blasée, ou du moins affectant de l'être, avouait franchement avoir perdu sa soirée. Et ce ne sont là que quelques échantillons. Chose curieuse, que le même pianiste revienne à la même date l'an prochain et l'on retrouvera ces mêmes gens. Et Dieu sait qu'il faut s'y prendre de bonne heure pour retenir ses places, qui ne se donnent pas, soit dit en passant! Tout de même, ce que le manager d'Horowitz doit en entendre de ces réflexions au cours d'une tournée! Evidemment, il y a ceci qu'un bon manager doit savoir depuis longtemps qu'il est impossible de plaire à tout le monde et à son père. Autrement, ce ne serait pas un bon manager... Exceptions faites de ces restrictions, il a paru que la "tourbe" était bien satisfaite du concert, les critiques officiels y compris. — G. St-O.

Un point d'honneur

Les pèlerins de l'Année Sainte qui font un arrêt au Mont-Cassin sont bien étonnés d'apprendre que la célèbre abbaye bénédictine fut pulvérisée, au cours de la guerre, par des bombardements alliés pour des raisons qui paraissent aujourd'hui non fondées. Dans le feu du combat, il est de ces erreurs qui s'expliquent, à plus forte raison quand on a affaire à un ennemi réputé pour couper court à tout scrupule. Cependant, ce qui s'explique beaucoup moins facilement, c'est la promesse non tenue qui aurait été faite dans une émission de la "Voix de l'Amérique", promesse à l'effet de laquelle, l'historique monastère devait être reconstruit à l'aide de fonds américains. Or, d'après le R. P. Girolamo, seule une somme de \$7,000, provenant d'ordre de bénédictins, aurait jusqu'à maintenant été perçue aux fins de reconstruction. On conçoit qu'au lendemain de la tourmente, il y avait une infinité de problèmes à régler, mais on reconnaîtra aussi que les moines du Mont-Cassin ont su attendre. Ne serait-il pas tant qu'on songeât à eux? Et cela, non seulement aux Etats-Unis, mais dans toute la chrétienté? — L. S.



RYTHMES ET COULEURS

L'ESSOR DU BALLET AU CANADA



UN groupe de savants français, dirigés par le Dr Un Tel, viennent de découvrir dans une caverne de la Dordogne des dessins préhistoriques du plus grand intérêt archéologique. Ces dessins gravés dans la muraille de pierre représentent des poses de danses primitives. Le Dr Un Tel affirme qu'ils jettent une lumière nouvelle sur les mœurs de l'homme des cavernes.

De temps à autre, des dépêches de ce genre se glissent dans les entrefilets des journaux. Chaque découverte des hommes de science précipite de nouvelles controverses acerbes qui pourtant ne dépassent jamais les cadres des doctes revues et des savantes académies.

De poignants problèmes surgissent à chaque découverte. Qu'on en juge plutôt: lequel des arts s'est manifesté le premier dans l'histoire de la race humaine? Nos ancêtres primitifs ont-ils dansé avant de dessiner? N'ont-ils pas d'abord chanté? Ou serait-ce dans la construction de leurs habitations que leur sens du beau s'est révélé?

On cherchera encore longtemps, semble-t-il, la réponse précise à ces questions. Mais ce qui est certain, c'est que tous les peuples primitifs, ceux d'autrefois comme ceux qui ont échappé jusqu'à nos jours à la civilisation, s'adonnent à la danse et en font une partie intégrante de toutes leurs manifestations collectives, joies, deuils, guerres, chasses, noces et cérémonies religieuses. Autant certaines de ces danses indi-

gènes sont barbares — ronde de guerre chez les Indiens — autant d'autres sont raffinées — danses hindoues, combodgiennes ou hawaïennes.

Pour la danse comme pour bien d'autres arts folkloriques, la civilisation a joué le rôle lamentable d'un éteignoir. Toutefois, il faut lui connaître le mérite d'avoir très tardivement transformé la danse populaire en un art suprêmement raffiné, le ballet, qui gagne en splendeur ce qu'il a perdu de pittoresque. Les grands danseurs de l'histoire, de Diaghileff à Lichine Slavenska, ont eu le souci d'introduire dans leur art des éléments nouveaux tirés d'une source inépuisable, la danse populaire. Ainsi, la chorégraphie stéréotypée et rigide du ballet classique de Saint-Petersbourg a été assouplie et enrichie, et cet art, le dernier-né des grands arts, a trouvé sa voie.

Le ballet n'est pas, au Canada, un art méconnu, loin de là. D'excellentes troupes, à Montréal, Ottawa, Toronto, Hamilton, Winnipeg, Vancouver et ailleurs ont mis leurs efforts en commun et, à deux reprises, ont monté des festivals nationaux de ballet. Le premier eut lieu en 1948 à Winnipeg; le second, tout récemment, à Toronto.

Ballet canadien, une réalisation récente de l'Office national du film, fait voir les plus beaux moments du festival de Toronto. Certains des ballets présentés à un public enthousiaste étaient entièrement canadiens, conception et réalisation; leur succès fait entrevoir un avenir prometteur pour l'art de la danse au Canada.

Photos du haut, de gauche à droite, KATHERINE WICKSON, du Ballet Mildred Wickson de Toronto dans une scène de "The Shoes that Danced". — Deux danseurs de la troupe de Ruth Sorel répètent une scène de "Mea culpa, mea culpa" dans les coulisses. — RUTH SOREL dans un ballet de son cru, "Mea culpa, mea culpa". — Plus bas, photo de gauche, "Visages", un ballet entièrement canadien, musique de Walter Kaufman, monté par le Ballet de Winnipeg. — Ci-contre, à gauche, le Ballet d'Ottawa dans une scène de "Sonate". — Ci-dessous, de g. à d., ANDREE MILLAIRE, ballerine de la troupe montréalaise de Ruth Sorel, profite d'un entr'acte pour téléphoner aux siens. — Le Ballet de Hamilton dans "Campus Love". — Là où il est vu qu'une introduction au ballet complète l'initiation à la musique.

Photos O. N. F.



NOS REGIONS AGRICOLES

LA GASPÉSIE

par PAUL BOUCHER, D. Sc. S

QUÉBEC a sa péninsule: la presqu'île gaspésienne (notre Bretagne), que l'on peut délimiter comme suit: de Ste-Flavie à Cap Desrosiers, 225 milles; autant de Cap Desrosiers à Matapédia; enfin près de 100 milles de Matapédia à Ste-Flavie. Ces bornes sont naturelles: le fleuve St-Laurent, le golfe, la baie des Chaleurs, et puis l'affaissement transversal de la Matapédia, que la trouée de la rivière Blanche prolonge jusqu'au St-Laurent, soit une limite à peu près continue du nord au sud.

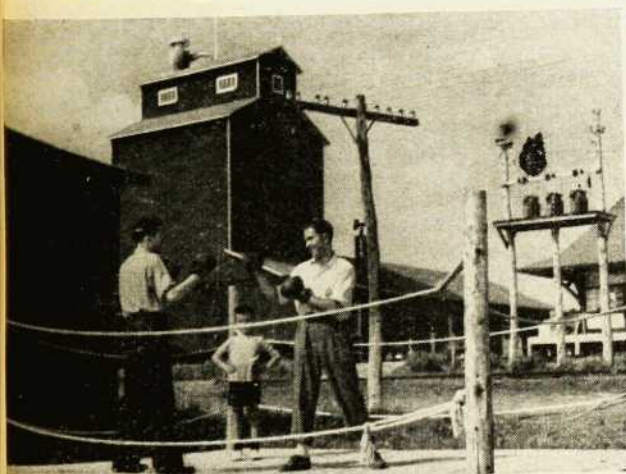
Du point de vue économique, ces comtés constituent, à dire juste, deux régions différentes: les comtés de Gaspé (nord et sud), d'industrie maritime; et puis les autres, Matane, Matapédia et Bonaventure, d'exploitation forestière et agricole. Ceux-ci forment la région ouest de la Gaspésie — celle que nous allons tout d'abord étudier.

Voyez une carte de la distribution des peuplements de la région et vous distinguerez de suite un immense « U » appuyé sur la vallée de la Matapédia et dont les deux branches s'allongent chaque côté de la péninsule gaspésienne. A peine, par-ci par-là, un dédoublement ou de petites trouées vers l'intérieur.

La nature du col a imposé cette distribution géographique: le centre de la péninsule est bien souvent inculte, d'où l'importance de ne pas y ruiner les forêts encore existantes, en attendant l'exploitation d'un sous-sol minéral très riche, paraît-il.

La portion agricole de la région est donc établie sur la bordure côtière du St-Laurent et de la baie des Chaleurs; elle inclut la bande alluviale de la Matapédia.

Au centre de la péninsule, l'axe montagneux des Shickshocks est découpé [Lire la suite page 30]



Grande photo du haut, goélette à marée basse dans la Baie des Chaleurs, vis-à-vis le "pain de sucre", à Ristigouche. — Plus bas, à droite, personnel en face des entrepôts de la SCA de St-Léon-le-Grand. — Ci-dessus, à g., arène de boxe, propriété de la Coopérative de Loisirs de Caplan. — A d., beurrerie coopérative à St-Bonaventure. — Ci-dessous, chez un colon. Photos Service de Ciné-Photographie et R. Laplante.



A KARASJOK

Aux confins de l'Europe septentrionale, les Lapons se rencontrent une fois l'an



Les bébés lapons reçoivent le baptême qui en fait des chrétiens bien que cette cérémonie se passe de façon différente chez ce peuple nomade que chez les nations sédentaires. On fait souvent un rapprochement entre les Esquimaux du Canada et les habitants de la Laponie dont ils sont en quelque sorte les cousins.

Quand arrive la mi-hiver, c'est-à-dire un peu avant la Noël, les petits Lapons nés au cours de l'année reçoivent le baptême en une cérémonie collective. Depuis plusieurs siècles les Lapons originaires de la Finlande, de la Norvège, du nord de la Suède et de la Russie se rencontrent à Karasjok à l'époque des fêtes. Les femmes en profitaient pour faire leurs emplettes, les enfants fréquentaient l'école durant deux semaines, les hommes vendaient leurs fourrures, soumettaient leurs problèmes à leurs députés ou leurs procès à la cour. Depuis l'établissement du régime soviétique, les Lapons de Russie n'ont pas la permission de se joindre aux autres.

Photo du haut, à gauche, un peu comme partout ailleurs, dans le monde, le chef de famille, chez les Lapons, aime à fumer après son repas frugal. Seul le vêtement pittoresque le différencie et le situe. — Ci-contre, ... et là aussi, et à plus forte raison au cours de cette sorte de pèlerinage, les femmes aiment bien jaser un peu tout en prenant une bonne tasse de thé. L'occasion est rare dans cette région si éloignée et où les hivers sont si longs.

Ces tribus nomades, qui passent le restant de l'année à se déplacer avec leurs rennes, mettent alors leurs soucis de côté et prennent un extrême plaisir à se retrouver annuellement dans la petite ville nordique aux rues boueuses, aux magasins regorgeant de provisions et de marchandises. L'argent se dépense largement, la boisson circule et il s'ensuit des querelles. Comme toutes les autres affaires à régler ont été remises à cette époque de l'année, le baptême a aussi été différé. Le curé du village ne chôme pas alors. Il doit célébrer de nombreux mariages, distribuer la sainte communion, administrer le sacrement de baptême. On fait aussi un examen général public qui entraîne certains aveux bientôt suivis de réparations. En effet, si les Lapons sont naturellement pacifiques et condamnent la violence, ils ne sont pas sans tentation et la solitude est parfois mauvaise conseillère. Il arrive donc qu'un chasseur vienne spontanément offrir un chevreuil au curé, en guise de réparation pour le tort qu'il a pu causer ou pour expier ses infractions à la loi.

Mais les nourrissons, indifférents aux cas de conscience paternels, sont quand même les personnages les plus importants du drame qui se joue annuellement à Karasjok.

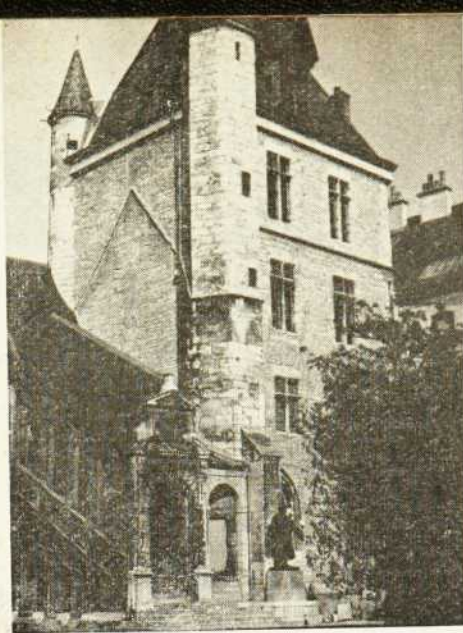
Ci-dessous, la raison la plus importante de ce "meeting" chez les Lapons, c'est le baptême des enfants, car il faut dire que les petits Lapons nés au cours de l'année reçoivent le baptême au cours d'une cérémonie collective. Dans la chapelle rustique, l'événement revêt un caractère particulier. Les femmes profitent de ce déplacement pour faire leurs emplettes. Il est à souligner aussi que le pasteur ne chôme pas puisqu'il doit en outre célébrer des mariages.



Ci-contre, vêtus de leurs chauds vêtements, les Lapons entrent en groupe dans l'église de bois où seront baptisés collectivement les enfants nés au cours de l'année. Ces cérémonies ont habituellement lieu à la mi-hiver.

Photos Canada Wide.





A DIJON

Un Grand Musée de France

Le Musée des Beaux-Arts de Dijon est sans doute le plus important de toute la France après ceux de Paris. Fondé avant la Révolution de 1789 dès la fin du règne de Louis XVI, installé dans une partie du vaste Palais des ducs et des Etats de Bourgogne, il est donc un des tous premiers qui aient été créés en France. Le cadre prestigieux qui est le sien et où l'on peut évoquer les figures guerrières des quatre "Grands Ducs d'Occident" : Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, n'est pas un des moindres attraits de ce Musée dont la réputation n'a cessé de grandir. Deux tours médiévales dont l'une domine un important corps de logis du XVe siècle, une galerie Renaissance, une cour d'honneur majestueuse ouverte sur une place en hémicycle et datant de Louis XIV, des salles et des escaliers des XVIIIe et XIXe siècles : tel est l'admirable ensemble monumental où s'est développé progressivement le célèbre Musée qui a contribué pour une si grande part à faire de la capitale de la Bourgogne une des villes d'art françaises les plus essentielles.

Les soixante-dix salles du Musée de Dijon avaient besoin d'être entièrement renouvelées. C'est à quoi s'est employé son jeune conservateur depuis la libération. Aussi bien le Congrès international des Conservateurs ne citait-il pas, l'an dernier : le Musée de Dijon en exemple et ne le plaçait-il pas sur le même plan que le Musée du Louvre, dans le domaine de la présentation de ses somptueuses collections ?

Le fond du Musée est formé par les souvenirs des Ducs de Bourgogne et, avant toutes choses, par l'extraordinaire tombeau de Philippe le Hardi et par celui, non moins fastueux, de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, chefs-d'œuvre de l'art bourguignon des XIVe et XVe siècles sculptés dans le marbre et l'albâtre par Claus Sluter, Claus de Werve, Jean de la Huerta et Antoine le Moiturier.

Exposés dans la grandiose salle des Gardes qui est dominée par une monumentale cheminée flamboyante, ils sont accompagnés des non moins célèbres rétables ducaux, sculptés et dorés, et revêtus d'incalculables peintures primitives franco-

flamandes, œuvres de Melchior Broedeream d'Ypres. Cette salle naguère sombre et encombrée est maintenant claire et dégagée. Le samedi en soirée (en plus des heures normales d'ouverture) elle est merveilleusement illuminée. Et l'audition de pièces de musique ancienne ou de chœurs des XIVe et XVe siècles vient ajouter au charme profond que provoque l'illumination de cette salle chargée d'histoire.

La plus grande partie de la salle rénover du Musée est maintenant dotée d'un éclairage artificiel, ce qui permet aux touristes de visiter en soirée les collections de celui-ci. Une des principales richesses du Musée est constituée par des primitifs flamands, allemands et suisses, ces derniers représentés notamment par Conrad Watz et par le mystérieux Maître à l'Oeillet, nulle part en France, on ne trouve un ensemble aussi cohérent de peintures primitives des écoles rhénanes. Le Musée possède en outre des œuvres classiques françaises de haute qualité et, principalement, le portrait de Jean-Philippe Rameau, né à Dijon, exécuté par Chardin, et celui de la Reine Marie Leczinska par Nattier. Le premier de ceux-ci, entouré de précieuses toiles de Hubert Robert, et de la Tour, est exposé dans un salon

[Lire la suite page 31]



Photos du haut, de gauche à droite, Tête de Moïse, Chartreuse de Champnol. — "Deuillants" (Musée des Beaux-Arts). — La Tour de Bar (Palais Ducal). — Anges du tombeau du Duc le Hardi. — Photo du centre, à droite, Hébé de Rude. — Cicontre, à droite, vue générale de Dijon dont le Musée des Beaux-Arts est sans doute le plus important de toute la France, après ceux de Paris. Photos S. F. T.



Dessin
de
JEAN
MILLET

Roman policier

LE SORCIER DE LA FALAISE

*Un double crime est commis dans une hallucinante
atmosphère de superstition. Qui en est l'auteur ? C'est ce
que démontrera une captivante enquête comme
sait en conduire l'habile romancier Erick J. Certon.*

LE cabaret du Goéland (the Sea-Gull's Inn), connaissait ce soir-là une animation inaccoutumée. Situé dans coin presque désert de la falaise qui s'étend sur toute la côte nord du Devonshire, au bord de l'important bras de mer appelé le Canal de Bristol, il était perdu dans les méandres rocheux dont la nature capricieuse a doté cette terre de légendes et de superstitions. Bien que, de jour, le panorama sur la mer et sur le village d'Ilfacombe soit pittoresque, les voyageurs n'avaient point coutume d'y égarer leurs pas.

Ce n'est point qu'ils eussent été mal reçus au cabaret élevé comme par erreur, sur un plateau de la falaise. La maîtresse de céans, Grisel Torman, était une belle et forte femme qui n'avait pas sa pareille pour accommoder à toutes sauces les poissons que son mari, patron pêcheur, ne manquait pas de lui réserver à chacun de ses retours.

Mais, l'auberge était bien en dehors de la route. Elle n'était fréquentée, et très irrégulièrement encore, que par les gardiens du phare de la Pointe-du-Taureau

qui s'y arrêtaient volontiers les jours de relève, par les douaniers en ronde de surveillance, et aussi par quelques soi-disant pêcheurs aux occupations mal définies que l'on n'apercevait d'ailleurs jamais quand les douaniers passaient par là. Il y avait aussi le pasteur du village voisin, lequel ne se montrait qu'une ou deux fois l'an, mais ne se risquait jamais sur le sentier montant à l'auberge sans faire le signe de croix, car la région était présumée hantée.

Elle l'était en effet, non seulement par des fantômes, mais aussi par un être vivant, le vieux Mackie. C'était un original portant de longs cheveux et une barbe grise en broussaille que d'aucuns prétendaient fou et d'autres sorcier. Il en faut peu pour être catalogué sorcier, tant en Devonshire qu'en Cornouailles. Mais ce spécimen étrange d'humanité habitait le secteur depuis fort longtemps. Il fuyait éperdument la compagnie des hommes et, de ce fait, passait pour jeter le mauvais sort. Son repaire, que nul ne connaissait, était dans un recoin de la falaise.

Cette falaise était percée de nombreux souterrains utilisés par les frères de la Côte, aux temps des guerres de course. Mais ils n'avaient jamais été explorés com-

plètement de nos jours, car les premiers curieux qui avaient tenté l'aventure s'étaient aperçus, à leur détriment, que les plafonds des galeries s'effondraient par endroits, et que le visiteur téméraire courait le danger d'être enterré vif. Néanmoins, le vieux Mackie n'avait jamais subi ce dommage, puisqu'il était toujours bien vivant et que souvent les pêcheurs, ramenant leurs barques dans la baie de Lee, l'apercevaient le soir à l'entrée de l'une de ces galeries souterraines à juste titre redoutées.

Comment vivait-il ? Quelle était sa nourriture ? C'était encore un mystère. On savait seulement qu'il lui arrivait, à des intervalles très espacés, de venir à l'entrée du chemin du cabaret et de pousser, en levant les bras, des grognements inarticulés.

Dame Grisel, qui était charitable, lui apportait alors une pleine écuelle de soupe consistante et la déposait sur le sentier à une vingtaine de mètres de Mackie, car il ne se laissait jamais approcher davantage. Quelques instants après, le « sorcier » s'emparait du récipient et s'enfuyait vers son repaire aussi vite qu'il le pouvait sans répandre une goutte de la nourriture bienvenue. Et le lendemain matin, dès son lever, la cabaretière trouvait devant sa porte l'écuelle parfaitement nettoyée.

Une autre particularité contribuait à créer autour du solitaire une crainte superstitieuse. C'est qu'à côté du phare de la Pointe-du-Taureau était une puissante sirène de brume. Et, quand elle lançait ses appels stridents pour éviter aux navires en mer de se jeter sur les récifs, le vieux Mackie juché sur quelque roche poussait des hurlements qui n'avaient plus rien d'humain. Il n'en fallait pas plus, dans cette curieuse contrée, pour que la vue seule de Mackie inspirât une

frayeur insurmontable aux promeneurs qui, après la tombée de la nuit, passaient dans le voisinage de la falaise.

II

DONC, ce soir-là, l'équinoxe de printemps dispersait ses rigueurs sur les côtes britanniques. La mer était démontée et le vent soufflait en tempête. Dans le cabaret où Alwin Torman, le mari de la majestueuse Grisel, n'étant pas en mer, tenait compagnie à son épouse, régnait une fraternité rarissime. Il y avait, en effet, autour de l'unique table aux larges proportions, deux douaniers des plus sévères : Jerry Mike et Peter Hornson, le matelot Mollingby, compagnon de pêche de Torman et deux des plus mauvais garçons de la côte : Ned Lion, ainsi nommé à cause de sa crinière fauve, et Tommy le Boiteux, dont on ignorait tant pour l'un que pour l'autre la profession exacte. Enfin, dans une sorte de baie attenante où se trouvait aussi le fourneau de la cuisine, était assis à une petite table, avec le cabaretier et sa femme, Ralph Eivor, le secrétaire de la mairie de Lee.

C'étaient des tornades de vent qui avaient réuni là ces hommes, si éloignés à l'ordinaire. Ils redoutaient — ce qui arrive fréquemment — qu'au vent ne succédât une de ces terribles rafales de pluie communes dans le pays, qui rendent les chemins absolument impraticables.

Dame Grisel, ne négligeant jamais l'occasion de faire rentrer quelque argent dans sa caisse, avait réussi à faire naître parmi ces clients cette bonne entente provisoire chez les individus peu soucieux de se perdre sur la falaise ou de se faire tremper jusqu'aux os. A neuf heures du soir, la pluie redoutée s'était abattue avec une telle violence qu'on eût dit qu'elle allait défoncer le toit de chaume de la maisonnette, pourtant bien assis sur de solides chevrons.

Soudain, un coup violent ébranla la porte vitrée et un visage grimaçant se montra derrière les carreaux.

— Quel est ce monstre ? s'écria Ralph Eivor.

— C'est plus qu'un monstre, répondit Jerry Mike d'une voix mal assurée, c'est Mackie !

En entendant prononcer ce nom redouté, tous les assistants, sauf Grisel, se sentirent mal à l'aise.

Comme le vieillard frappait à nouveau, Alwin Torman se leva et bondit vers la porte en brandissant un long couteau de cuisine.

— Il va s'en aller, celui-là, ou je le tue ! hurla-t-il.

Mackie voyant arriver vers lui le cabaretier menaçant, ne poussa pas plus loin l'expérience et disparut dans la bourrasque.

— Pauvre malheureux, soupira Grisel. C'est la première fois qu'il s'est montré aussi près de nous. Il venait peut-être chercher un abri.

— Son abri, grogna son époux, il l'a quand il veut... C'est le Diable !

Il n'est jamais bienvenu, dans le Devonshire, de prononcer ainsi le nom maudit. Ned Lion et Tommy le Boiteux se levèrent à leur tour, furieux.

— Dites donc, Torman, vous allez vous taire ! s'écria Ned. Il y a des noms qu'il ne faut pas prononcer par de pareilles nuits. Car celui-là, quand on l'appelle...

— Ça va, grommela le cabaretier. Dieu m'est témoin que je ne l'appelle pas et que nous nous passerons très bien de sa compagnie, surtout si Mrs. Torman nous fait une soupière de vin chaud.

Belzébuth fut oublié sur le coup, et les assistants applaudirent en chœur à la proposition généreuse. Seul Ralph Eivor ne partagea pas l'enthousiasme général.

— Mes chers amis, dit-il, je crois qu'il pleut moins fort. Il va falloir que je vous quitte. Je dois être de retour à Lee avant dix heures.

— Vous êtes fou ! tonna Torman. Avec le temps qu'il fait et le Mackie qui rôde, vous n'allez pas sortir d'ici.

— Et nous allons vous préparer une des chambres d'en haut, ajouta Grisel.

Il y avait, en effet, au premier et unique étage, deux petites chambres attenant d'hypothétiques pensionnaires.

— Ce n'est pas possible, Grisel ! continua Eivor. Vous savez bien qu'il me faut rentrer.

— Nous vous accompagnerions bien, dit Jerry Mike, mais nous préférons attendre.

— Parbleu, appuya Ned Lion, nous serions bien sots de partir sans avoir savouré le vin chaud.

— Et puis, déclara Mollingby qui pourtant parlait peu, on dit que le visage de Mackie annonce la mort !

— Quelle sottise ! fit Grisel en riant. Suis-je morte, moi ? Je l'ai pourtant assez souvent vu.

— Vous, reprit son mari, c'est possible. Les femmes sont à l'épreuve de tout. Dans tous les cas, vous ne l'avez jamais vu de nuit !

— Je vous en prie, implora Tommy le Boiteux, parlez d'autre chose !

— Le vin chaud va être prêt, lança le cabaretier.

— J'en prends une tasse et je me sauve, recommanda Eivor. Je ne puis vraiment rester.

Quand il eut dégusté le breuvage fumant, le secrétaire de la mairie manifesta de nouveau son envie de partir.

— Regardez, dit-il en ouvrant la porte, il ne pleut presque plus. Je vais profiter de l'accalmie. Au revoir, mes amis !...

— Je ne puis vous laisser partir ainsi, grogna Torman. Je vais vous accompagner jusqu'à la route.

— Ce n'est pas prudent, patron ! insista Mollingby.

— Rassurez-vous. Je n'irai qu'à la route, et je vais prendre mon fusil. Si quelqu'un de vous veut venir avec moi ?

Le silence seul répondit à cette proposition.

— Bon, parton. Je serai de retour dans un quart d'heure.

Le cabaretier passa la bretelle de son fusil de chasse sur l'épaule, ceignit sa cartouchière, et les deux hommes s'enfoncèrent dans la nuit.

III

Le silence seul continua de régner. C'était le vin chaud qui occupait toutes les bouches, réchauffant tous ces gosiers perpétuellement altérés.

Tout à coup, les hommes se levèrent d'un seul mouvement. Un coup de fusil venait d'éclater. Puis ce furent des cris, des hurlements.

— On dirait la voix de Mackie, balbutia Mollingby tremblant comme une feuille.

— Il faut aller voir ce que c'est ! s'écria Grisel. Personne ne bouge ? J'irai moi-même. J'y cours !

Avant qu'on ait pu la retenir — ce à quoi d'ailleurs personne ne se risqua — elle avait franchi la porte et s'était élancée au dehors.

Le silence reprit. Soudain, Peter Hornson, le douanier, dit à son compagnon :

— Ce n'est pas chic, ce que nous avons fait là. Nous aurions dû aller avec elle !

Un second coup de fusil se fit entendre... Des cris retentirent encore, puis cessèrent brusquement.

— Il n'y a pas à dire, vous avez raison, approuva Jerry Mike. Il faut y aller.

Les deux douaniers prirent leurs casquettes et mirent leur étui de revolver à leur ceinturon.

Ned Lion et Tommy le Boiteux s'interposèrent :

— Ecoutez, messieurs, dit Ned claquant des dents, je vous assure que vous n'êtes pas... pas du tout prudent !

— Allons donc ! Nous ne pouvons pas laisser mourir deux hommes et une femme !

RAPPELLE-TOI

*Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au Soleil son palais enchanté ;
Rappelle-toi lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté ;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite.
Ecoute au fond des bois
Murmurer une voix :
Rappelle-toi.*

*Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé,
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré ;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira :
Rappelle-toi.*

*Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira ;
Rappelle-toi, quand le fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Je ne te verrai plus ; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une soeur fidèle.
Ecoute, dans la nuit,
Une voix qui gémît :
Rappelle-toi.*

ALFRED DE MUSSET

Ils sortirent alors. Encouragés par leur exemple, les autres hommes, sans mot dire, sortirent avec eux.

— Par où ont-ils pu aller ? demanda Jerry Mike. Je ne reconnais rien dans cette obscurité.

— Ils ont dû suivre le sentier puis tourner à gauche en longeant la falaise, précisa Mollingby.

Quand ils eurent quitté le sentier, Peter Hornson cria d'une voix forte :

— Hello ! Où êtes-vous ?

La question demeura sans réponse.

Ils avancèrent encore en groupe compact, sous la pluie qui recommençait à tomber.

Les éclairs et le tonnerre se mirent alors de la partie. Mike et Hornson regrettaient leur courageuse initiative, et les trois suivants maudissaient les douaniers. Tout à coup, Jerry Mike buta contre un corps étendu. A la lueur d'un éclair ils reconnurent Grisel Torman et la soulevèrent à grand-peine.

— C'est affreux... C'est horrible ! murmura-t-elle en sanglotant.

— Où sont les hommes ? demanda Hornson.

Elle éclata de nouveau en sanglots et serait tombée à nouveau dans la boue si des bras vigoureux ne l'avaient maintenue.

— Ils sont là-bas, gémit-elle, là-bas... devant vous !

— Tenez-la, dit Mike à Ned Lion et à Tommy. Il faut aller à leur secours !

Les deux douaniers mirent pistolet au poing et, suivis de Mollingby, repartirent en avant. A deux ou trois cents mètres, deux corps étaient étendus, l'un en travers de l'autre.

— Attendez ! s'écria Jerry Mike. J'ai ma lampe électrique !

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux les glaça de terreur. Ralph Eivor était étendu sur le dos, mort. Il avait le haut du visage complètement broyé, comme par une cartouche de chasse tirée presque à bout portant. Quant à Torman, il était mort aussi d'un coup de fusil en pleine poitrine.

Un nouveau cri perçant retentit non loin d'eux. Mike braqua sa lampe, mais un éclair illumina la macabre scène. Tous virent le vieux Mackie s'enfuir avec un fusil dans les mains.

IV

Le bandit, le coquin ! s'écria Jerry Mike. C'est lui qui leur a tiré dessus !...

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute ! renchérit Ned Lion.

— Il y a longtemps qu'on aurait dû abattre cette crapule ! gronda Tommy le Boiteux.

— D'accord, approuva Peter Hornson. Mais il ne faudrait pas s'attarder ici, car il pourrait lui prendre envie de nous tirer dessus aussi.

— C'est vrai, dit Jerry Mike. Et puis, il y a cette pauvre Mrs. Torman... Elle n'est pas morte, il faut la secourir.

— Très juste ! reprit Hornson. Nous allons la ramener chez elle.

— Pardon, gentlemen... objecta alors Ned Lion. Si cela ne vous faisait rien, nous la ramènerions bien nous-mêmes.

— Inutiles, continua Jerry Mike. Occupez-vous des cadavres.

— Pour cela, non ! refusa formellement Ned Lion. Ce n'est pas notre travail.

— Ce n'est pas le nôtre non plus. Auriez-vous peur ?

— Pardon, reprit Thomas. Il s'agit de s'entendre. Certes, ce n'est pas drôle de transporter ces pauvres gens. Mais nous avons eu la chance d'être en votre compagnie. Si deux douaniers n'avaient pas été présents, on aurait tout de suite dit que c'était nous qui les avions tués. Si nous restons avec les corps et que nous nous en chargions, au cas où leurs portefeuilles ou leurs bourses auraient disparu, nous serions accusés.

— Allons, assez ! grommela Jerry Mike qui, au fond, ne pouvait les désapprouver. Il faut s'occuper de la cabaretière.

Ils revinrent tous les quatre vers elle, et avec l'aide de Mollingby, la transportèrent comme ils purent par les chemins détrempés. En arrivant au cabaret, la pauvre femme eut une crise de nerfs.

— En voilà une histoire ! s'indigna Ned Lion. Il y aurait peut-être un bon moyen de la faire taire : ce serait de lui tremper un bon moment le tête dans un seau d'eau !

— Et de la noyer ! s'exclama Jerry Mike. Ce serait terminer l'oeuvre de Mackie.

— C'est qu'on ne peut la laisser ainsi toute mouillée !

— Il faut la coucher, trancha Peter Hornson.

— C'est cela, approuva Ned Lion. Nous allons la déshabiller. [Lire la suite page 14]

Nouvelle
par GEORGES LANGE

Patrice vit combien
Janine était jolie...

Dessin de
JEAN MILLET



D'UNE RENCONTRE...

PATRICE n'était guère en avance. Une petite valise à la main, il s'apprêtait à passer sur le quai, après avoir constaté qu'il ne lui restait plus que deux minutes avant le départ du train.

Il franchit des espaces gris et noirs, toujours les mêmes, ceux qui ressemblent dans toutes les gares... Il pressa le pas.

A quelques mètres de l'entrée du quai, soudain, il s'immobilisa, ne comprenant d'abord pas ce qu'il lui arrivait ni pourquoi son cœur battait si fort dans sa poitrine. Le souffle coupé, il regarda...

Adorablement blonde, une jeune fille s'avancait en sens inverse. Elle avait les yeux bleus. Sa robe était bleue aussi et bleu le ruban dans ses cheveux. Sa démarche était telle qu'elle semblait frôler le sol en dansant.

Patrice vit tout cela dans la même seconde.

Bientôt, elle fut à deux mètres de lui. Il vit mieux combien elle était jolie. Sa bouche charnue et un peu boudeuse rappelait celle des sujets de Raphaël,

l'ovale délicat du visage aussi. Rien n'y manquait, pas même la petite fossette.

Elle leva les yeux et les posa doucement sur ceux de Patrice, qui crut défaillir parce qu'il lui sembla qu'elle souriait.

Elle passa... tout enveloppée du regard de Patrice qui ne tenta pas un mouvement. Elle fit quinze ou vingt pas sans se retourner. Pendant ce temps, le train démarrait doucement... Son subconscient commanda au jeune homme de courir. Comme un fou il bouscula un employé, se hissa sur le marchepied de la dernière voiture et s'engouffra à l'intérieur. Alors, il rechercha la merveilleuse apparition.

Tout de suite, il la retrouva. Elle venait justement de se retourner et de s'immobiliser, tout son joli visage exprimant la stupéfaction. Leurs regards se rencontrèrent, peur ne plus se quitter. Elle ne fit pas un geste, lui non plus.

Trop vite, il ne fut plus qu'une tache grise à la portière et elle, une petite silhouette bleue dans la foule.

Dix minutes plus tard, Patrice se reprochait amèrement de n'avoir pas pris le train suivant. Mais qu'auraient pensé les copains qu'il devait rejoindre à Belfort? Il n'y avait aucun moyen de les prévenir... Et si Patrice n'était pas arrivé à l'heure prévue au rendez-vous, les autres auraient cru qu'il ne venait pas et seraient parti sans lui vers les Vosges et la Suisse, objets de leurs excursions...

Patrice avait terminé son histoire.

Je ne l'ai jamais revu. Je ne la reverrai probablement pas et, cependant je pense à elle sans cesse.

Il se tût longtemps, André, son ami, de douze ans plus âgé que lui, s'était bien gardé de l'interrompre. Enfin, il lui dit :

— Peut-être bien que tu l'aimes. Oui, c'est possible... Quel âge avait-elle d'après toi ?

— Oh !... très jeune, dix-sept ans...

Le dernier jour des vacances arriva. Il fallut se séparer. Chacun réintégra sa ville ou son village. On se promit de s'écrire, d'évoquer les merveilleux souvenirs des jours passés dans les auberges de jeunesse... en se jurant de se retrouver l'année suivante...

Patrice rentra à Paris et reprit ses occupations de dessinateur industriel. André, d'un caractère plus fantasque, faisait tantôt [Lire la suite page 18]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

LA SOIF DU GAIN A DEVELOPPE, CHEZ LES JEUNES, LE GOUT DU JEU DE CARTES

Trop de jeunes gens se font voler aux jeux de cartes ! Ce n'est point un chapitre qu'il faudrait écrire pour dénoncer les trucs des joueurs de cartes de profession. Il faudrait un livre tout entier. Nous n'avons point l'illusion de composer un traité complet. Nous cherchons seulement à prémunir les gens honnêtes — heureusement, il en reste encore de ces gens honnêtes — contre les embûches dont ils sont menacés. Or, ici, le remède est tellement simple ! Ne pas jouer. Les tricheurs au jeu de poker surtout sont les plus rusés.

Nous voulons bien que le poker, à la rigueur, soit une distraction pour les gens qui s'endorment tard. Nous préférons la lecture instructive ou quelque exercice physique. En tout cas, les cartes ne sont admissibles qu'à la condition de jouer entre soi, toujours avec les mêmes partenaires, sans brasseur attiré, sans croupier et surtout sans inconnus « à figures aimables et sympathiques ».

Réfléchissez d'abord que tout jeu pratiqué dans un lieu public implique que les joueurs, pris en bloc, auront moins d'argent à la fin de la partie qu'au début, puisque la caisse des propriétaires, celle du tripot ou celle de la maison de jeu aurait fait un prélèvement, une cagnotte, si vous le voulez. Dans ces conditions, et quelles que soient les règles de la partie, les premiers éléments du calcul des probabilités, et bien plus simplement de l'arithmétique, nous montrent que le joueur a perdu avant de commencer. Mais ce raisonnement ne saurait, paraît-il, entrer que dans un très petit nombre de cervelles, et le joueur ne compte jamais que sur sa chance.

Pour pincer les "poissons"

Aujourd'hui, nous voulons seulement indiquer quelques-unes des méthodes des joueurs que l'on rencontre dans les tripots, et malheureusement aussi quelquefois dans certains cercles ou clubs.

Lorsque le tricheur opère dans des maisons de jeu proprement dites, et sans qu'il y ait de croupiers, ni de surveillants, sa méthode consistera essentiellement à employer des cartes préparées par lui et qu'il saura reconnaître au passage. Certains jeux sont particulièrement propices au gain avec des cartes marquées, et le voleur s'y adonnera de préférence. Le « maquillage des brèmes », c'est-à-dire le truc destiné à marquer certaines cartes, peut se faire de différentes façons. La plus simple consiste à râper légèrement le bord des cartes à reconnaître avec un couteau, de façon à rendre ce bord rugueux. Ce travail sera fait seulement sur les rois et les as, ce qui permettra de les tourner régulièrement, en marquant chaque fois un point.

On peut aussi pointer la carte en en transperçant un coin avec une épingle. Le trou est ensuite bouché avec de la cire blanche, dont le contact est sensible pour une main très exercée. Ces trous peuvent être faits en divers points de la carte avec un petit signe tracé à l'aide d'une pointe humide. Il obtient ainsi un dépoli que lui seul est capable de percevoir. Il peut enfin passer un coup très léger de pierre ponce sur le dos de la carte, ou même dans le cours de la partie, griffer avec une extrême délicatesse le dos de certaines cartes d'un coup d'ongle ou d'un coup de bague. Nous ne parlons pas de la carte ciseautée, c'est-à-dire réduite très légèrement dans sa largeur, à l'aide d'un rasoir, ou d'une machine à couper, parce que ceci arrive seulement lorsque l'adversaire est tout à fait innocent.

De vrais coupe-gorge

Les manoeuvres des tricheurs deviennent beaucoup plus compliquées, lorsqu'ils opèrent — et c'est d'ailleurs la règle — dans une maison de jeu. Il se peut d'abord que cette maison leur appartienne, ou que, tout au moins, ils soient les complices du tenancier. Il s'agit alors de tripots de la plus basse sorte, comme on en voit en trop grand nombre à Montréal et dans les grandes villes. A ces places, les joueurs sont amenés par un racolage pratiqué devant les grands hôtels, les restaurants, les clubs de nuit, les tavernes, les théâtres et les lieux de plaisir. Ce sont là de véritables coupe-gorge, où tout est organisé pour que les « caves » soient dévalisées jusqu'à leur dernier sou. On y emploie, par exemple, des jeux tout préparés, des brèmes quillées, comme on dit dans le patois des parieurs de profession. En outre, il arrive souvent qu'un certain nombre de femmes, appointées par la maison, sont là beaucoup moins pour jouer elles-mêmes que pour distraire l'attention des naïfs, au moment où on les vole de la plus belle façon. Enfin, les tricheurs s'attaquent aussi aux cercles et clubs les plus connus, où le « poignon » ne fait pas défaut. Là, leurs succès deviennent plus méritoires, car ils enlèvent l'argent de gros bonnets, qui aiment se faire complimenter pour leur belle tenue autour de la table de carte.

Le truc de la syncope

Un jour, un spectateur d'une salle de jeu de Montréal se met à étouffer. Tout le monde croit à une syncope. Quelle que soit la frénésie des fous qui sont là, tous détournent cependant la tête, un instant. La syncope était ratée. Elle n'avait pas eu d'autre but que de détourner l'attention, pendant qu'un joueur prenait un as qui lui était absolument nécessaire pour emporter le gros lot.

Si vous voulez éviter les voleurs aux cartes, ne jouez pas à l'argent. Du même coup, vous êtes sûrs d'éviter la guigne, cette malchance sur laquelle semble s'apitoyer le joueur de cartes de profession.

POUR LES PROCHAINES DISTRIBUTIONS DE PRIX

Aux Etats-Unis, au lieu de distribuer des prix aux élèves à la fin de l'année scolaire et aux examens trimestriels, on leur décerne des médailles frappées selon les gestes de tel ou tel sport : boxe, rugby, baseball, basketball, hockey, athlétisme, etc. On gratifie aussi les élèves de ballons, gants de baseball, etc.

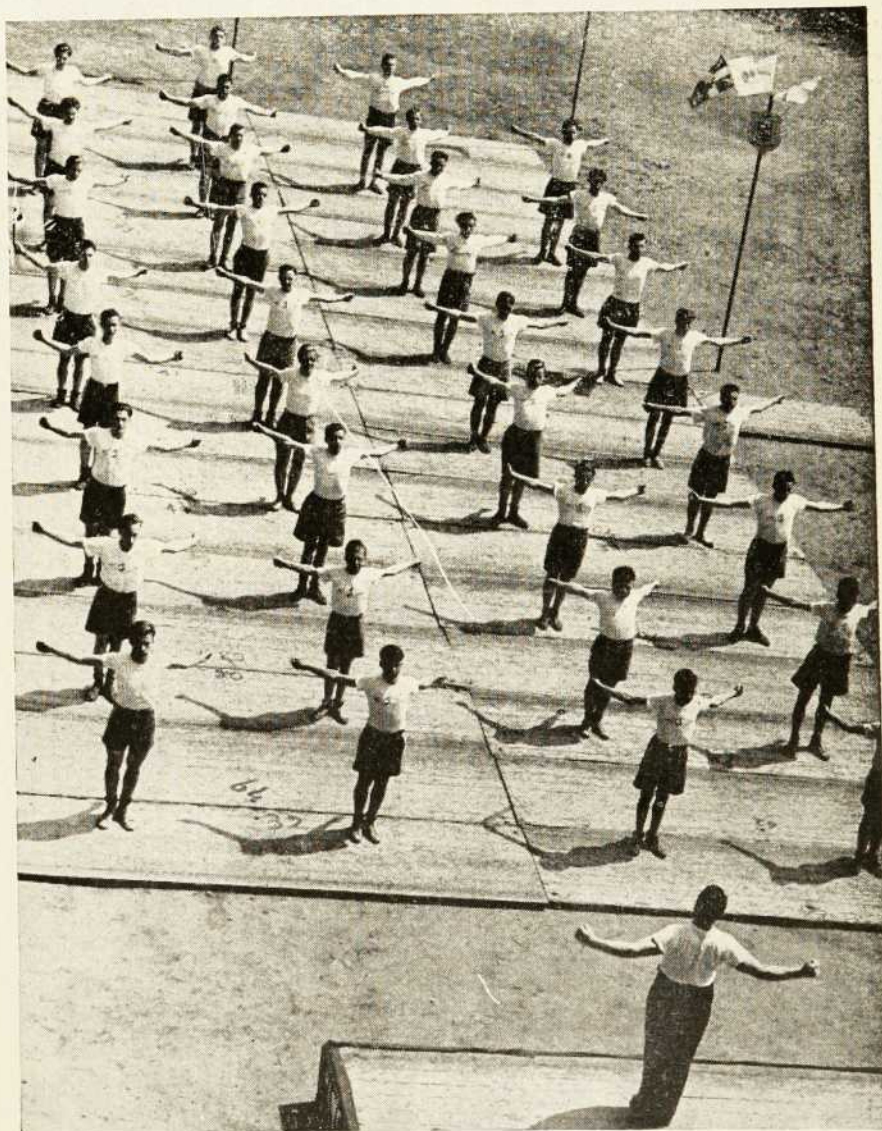
Le sport, chez les Américains, fait partie inhérente de la vie de chaque jour. Les résultats se font inmanquablement sentir maintenant où aucun élève de n'importe quelle école, fût-ce la plus modeste, pratique régulièrement, une heure par jour au moins, la culture physique.

CONSEILS AUX JEUNES BOXEURS

Entre autres conseils, Jack Dempsey donne ceux-ci aux jeunes pugilistes : « Je ne suis pas de l'avis de ceux qui prétendent que le punch est un don. Au contraire, je suis pleinement convaincu que n'importe quel boxeur peut

apprendre à frapper fort, qu'il peut devenir un cogneur redoutable. Le crochet qui met un homme hors de combat prend sa source en particulier dans l'épaule. On naît boxeur, cependant tous ceux qui ont le cœur accroché à la bonne place, qui refusent de reculer en un mot, peuvent acquérir le punch, s'ils osent accompagner leurs coups, les porter à fond, en les appuyant d'une puissante rotation du tronc. Un direct porté en reculant, ne peut pas avoir de force. Le coup porté par le poids des épaules à la pointe du menton, à la mâchoire ou au creux de l'estomac mettra l'adversaire hors de combat, dans la majorité des cas. Un boxeur ne peut pas frapper fort, s'il n'accompagne pas le coup d'un mouvement énergique du corps. Une fois que le jeune boxeur aura acquis la connaissance de l'art de cogner, il n'aura plus qu'à prendre l'offensive pour se parer rapidement d'une série de mises hors de combat.

« Contrairement à ce que certains professeurs de boxe croient, la garde basse ou accroupie si vous voulez, est la plus efficace, à tout point de vue. Et la garde de face est parfaite pour la défensive. C'est la garde accroupie qui a fait de Jim Jeffries, l'inventeur du « crouch », le plus grand champion mondial de son époque. Et c'est également cette garde, presque de face, qui m'a permis de remporter des succès ».



Dans les écoles américaines, grandes et petites, les élèves font une heure de culture physique par jour. On décerne même aux élèves de certains collèges en guise de récompense scolaire, des accessoires de sports tels ballons, gants de baseball, balles, etc.

Photo O.N.F.



Sur la photo ci-dessus, le juge HECTOR PERRIER est entouré, de gauche à droite, de Mme BERTHE LAVOIE, réalisatrice du concours : NOS FUTURES ETOILES, MARCEL OUMET, directeur du réseau français, AUGUSTIN FRIGON, directeur général de Radio-Canada ; à droite : ROGER DAVELUY, directeur de la production au réseau français. Les lauréats ont été : Claire Duchesneau, Marguerite Gignac, Joan Hall, June Kowalchuck, Lois Marshall, Ernest Adams, Guy Lachance, Robert Savoie, Norman Summers et W. B. Williams.



La famille royale de Belgique, photographiée dans un des salons du Reposoir, sa résidence genevoise. De gauche à droite : la princesse JOSEPHINE-CHARLOTTE, le petit PRINCE ALEXANDRE assis sur les genoux de sa mère la PRINCESSE DE RETHY, le PRINCE HERITIER BAUDOIN, DUC DE BRABANT, le roi LEOPOLD III et le PRINCE DE LIEGE. On sait que la question du retour du roi suscite d'âpres controverses et provoque même des rixes sanglantes.



Ci-dessous, une démonstration communiste dans le secteur soviétique de Berlin. Elle a pour chef et organisateur, Gerhart Eisler, un fugitif de la justice américaine qui s'est mis à la tête de la propagande communiste en Allemagne. Sur les banderoles sont écrites des injures à l'adresse des puissances occidentales de l'ouest. Eisler a harangué la foule et proféré de violentes menaces.



ÇA et LA *par* L'IMAGE

Ci-contre, à gauche, au St. Luke's Hospital de Pasadena, une fillette de neuf ans, SUSAN STODDARD, qui a dû subir l'amputation d'une jambe à la suite d'un accident de ski, a réalisé l'une de ses plus chères ambitions : elle a reçu la visite de son étoile préférée de cinéma, ALAN LADD, qui lui a apporté divers cadeaux. Quand Susan sortira de l'hôpital, elle est invitée, avec sa mère, à rendre visite à M. et Mme Ladd, sur leur ranch.

Ci-dessous, le cinquantenaire de LOUISE, célèbre opéra de Gustave Charpentier, coïncidait avec le 90ème anniversaire de naissance du compositeur, qui a été célébré en grande pompe à l'Opéra-Comique de Paris, en présence du Président de la République. Après la représentation, GUSTAVE CHARPENTIER parut sur la scène en compagnie de l'interprète du rôle de LOUISE et du décorateur, MAURICE UTRILLO.

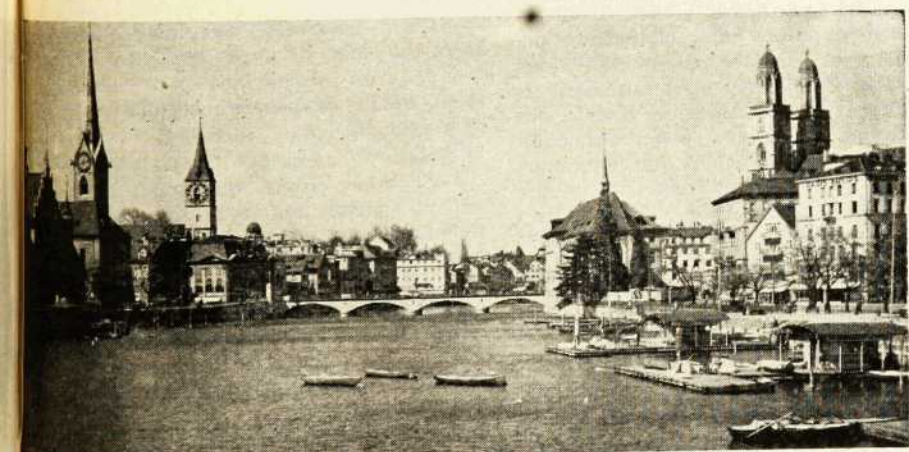




Ci-dessous, une scène photographiée dans le secteur ouest de Berlin où l'on a entrepris une campagne de souscription en faveur des animaux sans abri. Il existait, avant la guerre, un refuge pour les chiens, qui a été détruit par les bombardements. Deux enfants, **CHRISTOPH** et **ANKA** viennent rendre visite à des chiens perdus. — Ci-dessous, une vue d'ensemble de Zurich, principale ville de la Suisse, située sur la rivière Simmat. Zurich est un centre industriel considérable pour les soieries, la métallurgie et la mécanique ; fonderies, papeteries, teintureries, tanneries, savonneries. C'est aussi le centre intellectuel de la Suisse protestante et de langue allemande.



Ci-dessus, une photo impressionnante du secrétariat des Nations Unies à New-York, un édifice qui sera bientôt occupé. Au fond, le gratte-ciel qui est la Tour de la Paix. Au premier plan, des poteaux d'acier marquent l'emplacement de constructions futures. — Ci-dessous, de nouveaux modèles de joaillerie anglaise appelés bijoux à ressorts. Diamants et autres pierres précieuses sont montés maintenant sur de minuscules ressorts qui ont l'avantage de donner au bijou un aspect tri-dimensionnel et de l'animer d'un mouvement à peu près continu, ce qui accroît le scintillement. Cette innovation sera étendue aux clips de corsage et aux boucles d'oreilles.



Ci-dessous, l'un des nouveaux wagons-chambrettes duplex du Canadien National dont vingt seront bientôt mis en service régulier. Ces wagons renferment tous les perfectionnements des wagons-lits modernes qui entrent dans la composition des trains aérodynamiques aux Etats-Unis et, de plus, des appareils de sécurité inventés par le Canadien National. Deux couleurs ont été employées pour la décoration : le corail, dans dix wagons, et le vert, dans les dix autres.



MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Côtelettes de veau panées

2 oeufs légèrement battus
6 côtelettes de veau épaisses d'un pouce
sel, poivre et chapelure
2 c. à tb. de lait
tranches de bacon

Battre les oeufs avec le lait, saler et poivrer, passer les côtelettes dans les oeufs battus puis dans de la chapelure fine des deux côtés. Placer dans une lèchefrite, mettre sur chaque côtelette 2 tranches de bacon et faire cuire à four chaud 450° F. 30 minutes. Servir avec une sauce à la crème faite avec le fond de cuisson. A l'aide d'une spatule, recueillir le gras de la cuisson et mettre dans un poêlon, saupoudrer 2 c. à tb. de farine au-dessus, bien mélanger et faire brunir légèrement. Mouiller avec 1½ tasse de lait, assaisonner d'une ½ c. à thé de muscade, sel et poivre et servir bien chaud avec les côtelettes. 6 services.

Soufflé à la noix de coco

1½ tasse de lait
2 oeufs
¼ de tasse de sucre
1 c. à tb. de beurre fondu
¼ de tasse de tapioca pulvérisé
1 c. à thé de vanille
½ tasse de noix de coco

Faire bouillir le lait, ajouter le tapioca pulvérisé et le sucre. Laisser cuire jusqu'à ce que le tapioca soit transparent. Refroidir. Séparer les oeufs, battre les jaunes pour les rendre bien mousseux, ajouter au tapioca ainsi que le beurre, la noix de coco et la vanille. Battre les blancs fermes et incorporer délicatement au mélange. Verser dans un plat beurré. Placer ce plat dans une lèchefrite contenant environ 1 pouce d'eau chaude et faire cuire à four doux 325° F. 1 heure ou jusqu'à ce que le soufflé soit ferme. Servir aussitôt.

On peut aussi faire cuire le soufflé dans les moules individuels. 4 à 6 services.

Foie sauté à la Créole

6 à 8 tranches de bacon
1½ livre de foie tranché à l'épaisseur d'un ½ pouce
1 tasse de tomates en purée
1 c. à tb. de farine
sel et poivre

Passer dans la farine les tranches de foie. D'autre part, mettre dans un poêlon froid le bacon. Faire chauffer graduellement et à mesure qu'il se forme de la graisse, l'enlever pour que le bacon soit bien croustillant. Retirer du poêlon et tenir au chaud. Remettre la graisse à chauffer et quand elle est bien chaude, y mettre les tranches de foie. Faire sauter vivement dans la graisse chaude, diminuer la chaleur, saler et poivrer et continuer la cuisson à feu doux 8 à 10 minutes. Retirer du feu et tenir au chaud. Saupoudrer sur le fond de cuisson 1 c. à tb. de farine, laisser brunir puis y ajouter les tomates en conserve passées en purée. Laisser cuire 3 à 5 minutes, assaisonner et servir avec le foie et le bacon. 6 services.

Poulet pané et frit

1 poulet cuit divisé en morceaux
1 c. à thé de poudre à pâte
1 oeuf
1 tasse de farine
½ c. à thé de sel
½ tasse de lait

Couper un poulet en morceaux et le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit tendre. D'autre part, faire une pâte avec tous les ingrédients mentionnés, enrober de cette pâte les morceaux de poulet, mettre dans une lèchefrite contenant de la graisse bien chaude et faire cuire au four de 400° F. jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. Si l'on emploie des petits poulets du printemps, on ne doit pas les faire bouillir avant de les enrober de pâte et la cuisson sera plus longue, 1 heure environ.

Ce poulet frit se sert avec une sauce aux champignons.

Sauce aux champignons

2 c. à table de fond de cuisson
1½ tasse de lait
2 c. à table de farine
¼ de livre de champignons frais

Bien laver les champignons, les éponger et les couper en tranches minces, faire sauter dans le fond de cuisson, saupoudrer de farine et mouiller avec le lait. Laisser cuire en brassant jusqu'à épaississement, assaisonner de sel et poivre. 6 à 8 services.

Brioche

1 carré de levure
1 tasse de lait
¼ de tasse de shortening
1 c. à thé de sel
¼ de tasse d'eau tiède
¼ de tasse de sucre
1 oeuf battu
3½ à 4 tasses de farine

Dissoudre la levure dans l'eau tiède. Mettre le lait chaud dans un bol avec le sucre, le shortening, l'oeuf battu et le sel. Laisser refroidir le tout jusqu'à ce que tiède. Ajouter la levure dissoute puis la moitié de la farine environ. Battre la pâte pour qu'elle soit plus légère et y mettre assez de farine pour obtenir une pâte de la consistance d'une pâte à tarte. Pétrir sur une planche farinée jusqu'à ce que la pâte soit ferme et élastique. Laisser lever dans un bol beurré 1½ à 2 heures ou au double du volume. Diviser la pâte en morceaux d'égale grosseur, 2 pouces environ. Façonner en boules, mettre dans une lèchefrite beurrée, couvrir et laisser lever au double du volume. Faire cuire à four chaud 400° F. 20 à 25 minutes. Badigeonner au sortir du four d'un sirop fait avec 4 c. à table de sucre et 4 c. à table d'eau.

LE SORCIER DE LA FALAISE

[Suite de la page 9]

— Oui, acquiesça Jerry Mike, mais il faut y mettre des formes!

— Oh, des formes, elle en a! constata Tommy. Elle en a même de suffisantes.

— Il n'est pas question de cela! tonna Jerry Mike. Tenez, il y a un peignoir molletonné dans ce coin. Nous allons la déshabiller puis l'en revêtir, et nous la mettrons au lit. Êtes-vous mariés, vous deux?

— Que diable ferions-nous d'une femme, s'étonna Tommy. Nous n'en avons déjà pas assez pour nous-mêmes!

— Alors ce sera mon collègue Hornson et moi qui, étant des gens mariés, nous chargerons de la besogne. Ce n'est pas du travail de célibataires. Allez dans l'autre coin de la salle et tournez le dos.

Les douaniers finirent par faire endosser le chaud vêtement à la pauvre Grisel, puis ils la déposèrent dans son lit.

— Et maintenant, allons chercher les morts, décida Jerry Mike.

La pluie n'avait pas cessé. Ils relevèrent les cadavres et commencèrent à les ramener, à grand-peine, tout en lorgnant avec une certaine inquiétude le coin de la falaise par où Mackie avait disparu.

Ils n'avaient pas fait cinquante mètres que Jerry Mike les arrêta net.

— J'ai peur, dit-il, que nous fassions une sottise. J'ai lu dans un roman policier que quand on était en présence d'un crime, il ne fallait jamais toucher aux cadavres avant l'arrivée de la police.

— C'est vrai, appuyèrent Ned Lion et Tommy.

Les deux mandrins qui portaient Torman le laissèrent tomber sur le sol sans le moindre ménagement. Les douaniers déposèrent Eivor avec plus de douceur.

— Il faut donc prévenir la police, conclut Hornson. Il y a un sergent constable à Lee. Allez le chercher. Je resterai ici avec Jerry Mike.

— Hein, quoi? s'écria Ned Lion littéralement sidéré par cette proposition. Vous vous moquez de nous... Nous sommes déjà, parce qu'il fait mauvais temps, en votre compagnie, à vous, qui êtes des douaniers peu commodes. Vous voulez maintenant que nous nous jetions délibérément dans la gueule du loup? Pas si bêtes! Il y a trop longtemps que le sergent Basil a quelque chose à nous dire... Et puis, nous ne fréquentons pas ces gens-là!

— Enfin, tonna Hornson, vous êtes des hommes courageux, solides...

— Courageux, reprit Ned Lion, cela dépend. Mais solides, oui... et sportifs encore. Tenez, regardez si nous savons courir!

Les deux gaillards, sur ces mots, s'enfuirent dans la nuit. Tommy, quoique boiteux, courait aussi vite que son camarade. En un instant, ils furent hors de vue.

— Sales froussards! gronda Jerry Mike. Au fond, ils ont peut-être raison. Je propose que nous laissons là ces pauvres morts qui, eux, ne risquent pas de se sauver et n'ont plus besoin de personne. Au cabaret, Mollingby veille Mrs. Torman. Partons tous deux alerter la police de Lee.

Les douaniers partirent, assez satisfaits au fond d'eux-mêmes de s'éloigner de la lugubre falaise. Une demi-heure plus tard, ils arrivaient à Lee. Le sergent constable Basil, qui n'était pas encore couché, les accueillit aimablement.

Jerry Mike fit un récit aussi complet qu'il put des événements qui venaient de se dérouler. Le sergent, alléché par une affaire qui, en cas de réussite, pouvait lui procurer quelque avancement, se mit à leur disposition.

— Il fait un bien sale temps tout de même, remarqua-t-il. Enfin, je vais aller réveiller un constable qui nous accompagnera.

Il revêtit un imperméable noir puis, soudain, se frappa le front.

— Au fait, il y a justement un inspecteur du Comté de passage ici. Il est en visite chez sa soeur. C'est un dur. Il ne refusera pas de venir aussi. Attendez-moi ici.

Un long moment passa. Le sergent Basil revint avec l'inspecteur Lodge qui n'avait pas l'air autrement ravi, mais faisait contre mauvaise fortune bon coeur. Il était suivi de deux constables qu'il avait fait appeler par le sergent.

Lodge serra vigoureusement la main des douaniers puis écouta sans mot dire le récit que recommença pour lui Jerry Mike. Il alluma sa courte pipe et, quand la narration fut terminée, réfléchit profondément.

Il dit enfin, s'adressant à Jerry Mike:

— Ces deux hommes, Ned Lion et Tommy le Boiteux, ont été sans cesse avec vous?

— Certes. Ils ne nous ont pas quittés quand nous avons entendu les coups de feu.

— Au bout de combien de temps avez-vous entendu le second?

— Cinq minutes à peine. Mais nous avons nettement vu le fusil dans les mains de Mackie qui s'enfuyait après son double crime.

— Hum... je veux bien, murmura l'inspecteur.

— Comment?... Vous voulez bien... s'exclama Jerry Mike.

— Oui, mon garçon. Le cabaret du Goëland ne m'est pas inconnu. J'y ai déjeuné plusieurs fois, justement en compagnie d'Alwin Torman. Il était, si mes souvenirs sont exacts, vigoureux, actif, et même d'un caractère peu commode.

— C'est bien vrai, approuva Peter Hornson. Mais il avait bon coeur.

— Je n'en disconviens pas. Seulement, c'était son propre fusil qu'il avait pris avec lui?

— Naturellement.

— Et vous croyez qu'il était assez naïf ou poltron pour remettre gracieusement son arme à Mackie, afin de permettre au bonhomme de lui tirer dessus aussi facilement?

— Tiens, c'est vrai aussi, fit Jerry Mike. Tout ce que nous avons formellement vu, c'est le sourcier de la falaise brandir le fusil en s'enfuyant.

— Peut-on aller en voiture jusqu'à l'endroit où sont les corps?

— Je ne crois pas, fit Hornson, ils sont sur un sentier presque impraticable.

— Il y aurait un moyen, proposa le sergent.

— Lequel?

— Notre voisin, le charbon, possède une voiture à bras dont il se sert pour sa ferraille. Elle est longue et pas très large, avec de grandes roues. Nos policiers pourraient la conduire facilement.

— Vous pouvez l'avoir à cette heure-ci?

— Sans aucun doute.

— Eh bien, allez la chercher. Munissez-vous aussi de pistolets et de torches électriques ainsi que de toiles de tente pour envelopper les corps.

Cinq minutes après, la petite troupe se mettait en marche. La pluie avait cessé, mais le ciel ne s'était pas éclairci.

Chemin faisant, l'inspecteur Lodge qui marchait à côté de Jerry Mike, ne cessait de lui poser des questions.

— Vous qui êtes le douanier de cette région, et qui la surveillez depuis longtemps, savez-vous combien il y a de mauvais garçons, genre Ned Lion ou Tommy dans le secteur ?

— Ma foi, nous en connaissons bien au moins une vingtaine.

— Ils vivent de pêche ?

— Oui, mais de pêche à la dynamite, ce qui est interdit. Et ils ne se gênent pas pour aller voler les filets des pêcheurs réguliers ou pour piller leurs cabanes quand ils le peuvent.

— Un crime ne les effraierait pas ?

— Hélas, pas plus qu'un verre de whisky, surtout quand il s'agit d'une vengeance. Vous pensez que...

— Je ne pense pas grand-chose pour le moment. Mais, tout de même, je suppose qu'il était facile de se rendre compte que Ralph Eivor devait reprendre le chemin de Lee, surtout s'il était guetté par votre sorcier. Nous nous trouvons peut-être devant un guet-apens... un meurtre nettement prémédité. Alwin aura voulu défendre ou venger son ami. Vous êtes sûr de n'avoir pas entendu plus de coups de feu ?

— De cela, absolument sûr. Le vent soufflait de notre côté. Il était impossible de s'y tromper.

Le groupe quitta la route et s'engagea sur le sentier où la petite voiture faisait des bonds désordonnés.

— Voici l'endroit où nous avons trouvé les corps, dit Jerry Mike ; et c'est par là que s'est enfui Mackie.

— Bien. Sergent, faites braquer par un constable une torche électrique du côté de la falaise pour éviter toute surprise désagréable... Mon Dieu, vous avez tout piétiné, on ne peut plus rien voir !

— Je vous demande pardon, inspecteur, murmura piteusement Jerry Mike. C'est vrai, nous avons eu tort. Nous avons réfléchi trop tard que nous n'aurions pas dû toucher aux corps. Mais, les laisser ainsi dans la boue...

Arrivé devant les corps, Lodge ne put s'empêcher de remarquer :

— Si vous croyez les avoir mis dans un meilleur état en les posant ici... Regardez celui-là !

— Celui-là, c'est Torman. C'est Ned Lion et Tommy qui l'ont ainsi laissé tomber.

— Tant pis, ce qui est fait est fait. Voulez-vous vous éloigner de quelques pas que je les examine avec le sentiment ?

Lodge se pencha sur les deux cadavres et se livra à une inspection minutieuse. Les poches des deux cadavres avaient été fouillées et même retournées. Il n'y restait absolument rien.

— Le vol semble être le mobile du crime, murmura Lodge. Dites-moi, Mike, vous qui connaissiez bien les époux Torman. Était-ce un ménage très uni ?

— Je suis venu bien souvent et je n'ai jamais remarqué entre eux la moindre querelle. Alwin Torman était si facilement brutal avec tout le monde, mais il subissait l'influence de Mrs. Torman qui est une belle fille et une maîtresse femme. Ils avaient la réputation de s'entendre parfaitement tous les deux.

— Nous allons aller maintenant au cabaret. Venez avec nous, sergent, mais laissez vos hommes ici.

Mollingby les attendait sur la porte. Grisel s'était calmée et dormait profondément. Mais elle semblait avoir une forte fièvre.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit Lodge. Nous lui enverrons un médecin demain matin. Je pense qu'alors je pourrai l'interroger.

— Devons-nous rester ici ? demanda Peter Hornson. Il est tard, nos femmes vont finir par s'inquiéter de notre retard.

— Vous habitez loin ?

— A Lee, près du bureau de police.

— Alors, vous pouvez partir. Vous aussi, sergent. Mais je resterai ici avec le constable. Faites charger les corps sur la voiture et conduisez-les à votre poste. Ainsi les douaniers et vous pourrez retourner à Lee tous ensemble.

— Est-ce bien prudent pour vous de passer la nuit ici, inspecteur ?

— Il ne doit plus y avoir grand-chose à craindre. Nous serons deux, cela suffira.

— Je puis demeurer avec vous, Sir, offrit Mollingby. Il m'est arrivé souvent de coucher ici. Torman était mon patron.

— Savez-vous faire du café ?

— Les vrais pêcheurs savent tout faire.

— Eh bien, j'accepte votre offre, mon brave homme. Nous mettrons vos talents à contribution.

Le sergent Basil, Jerry Mike, Peter Hornson et le second policeman chargèrent les corps sur la voiture après les avoir enroulés dans les toiles de tentes. Lodge et le premier constable s'installèrent dans la salle du cabaret avec Mollingby.

De grosses larmes coulaient des yeux du pêcheur. L'inspecteur en fut ému.

— Faites-nous vite du bon café, donnez-nous de quoi nous restaurer au cours de la nuit et vous pourrez aller vous coucher.

— Merci, Sir. Je vais dormir dans la pièce qui est juste au-dessus de cette salle. Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à frapper au plafond.

L'inspecteur et le constable restèrent seuls devant une table chargée de victuailles. La cafetière fumante dominait l'ensemble appétissant.

Les deux policiers amenèrent dans la salle de larges fauteuils qu'ils trouvèrent dans la maison et s'installèrent confortablement. Au bout d'un moment, l'inspecteur secoua son compagnon qui commençait à s'assoupir.

— Ecoutez-moi, Tyrrel, lui dit-il à voix basse. Vous allez rester ici pendant que je vais faire une petite ronde dehors. Si vous entendez des coups de sifflet, sortez sur le seuil et tirez deux ou trois coups de pistolet en l'air, puis je vous ferai des signaux avec ma lampe électrique. Précipitez-vous alors dans ma direction.

— Compris, Sir. Mais rappelez-vous qu'il y a des souterrains dont les parois s'effondrent quand on y entre.

— Merci de l'avertissement. Je ne manquerai pas de m'en souvenir.

L'inspecteur remit ses bottes de caoutchouc qu'il avait ôtées en entrant, revêtit un grand manteau ciré de pêcheur qu'il avait trouvé dans un coin, se coiffa d'un suroît de marin et, après un petit signe d'intelligence à Tyrrel, s'élança tout seul dans la nuit.

v

WILLIAM LODGE était jeune et enthousiaste. Il était, de plus, courageux jusqu'à la témérité et il le prouva en partant ainsi, seul, sur le rude territoire des falaises. Fils du pays — il était né à Exeter — il connaissait depuis son enfance les légendes effarantes de ces rochers qui furent au cours des siècles les repaires de corsaires, flibustiers, naufrageurs, contrebandiers, puis d'espions et de ravitailleurs de sous-marins ennemis. La Pointe-du-Taureau avait aussi ses histoires lugubres de navires coulés, cargaisons pillées, marins et passagers massacrés par les naufrageurs et les écumeurs de la mer. Comme l'histoire est un éternel recommencement et que le vingtième siècle, au point de vue de la férocité des hommes, n'a pas apporté d'amélioration sur les précédents, il fallait une bonne dose de courage à l'inspecteur pour s'aventurer ainsi, sa lampe électrique à la main.

Il avait évidemment un sens psychologique très éveillé. Deux crimes ve-

BLÉ D'INDE FRAIS
serti à vide
de marque

GARDEN PATCH

SERTI À VIDE
POUR VOUS DONNER DU
BLÉ D'INDE FRAIS
EN **JUIN**
COMME EN **JANVIER**



Un bon moyen de vous régaler ! Ces délicieux grains dorés parfaitement détachés de l'épi et rapidement mis en boîtes serties à vide ont toute la saveur du blé d'Inde frais épluché.

Vous pouvez savourer le délicieux blé d'Inde de marque Garden Patch l'hiver comme l'été. Il suffit d'ajouter un morceau de beurre aux grains bien chauds, et vous vous délecterez de blé d'Inde frais comme sur l'épi, mais sans l'épi, toute l'année durant.

Achetez dès demain plusieurs boîtes de blé d'Inde de marque Garden Patch, chez votre épicer. Le nouveau bas prix de ce blé d'Inde en boîtes serties à vide vous surprendra.



naient d'être commis, par une nuit sinistre. Il fallait donc que les assassins soient aussi des lâches pour avoir ainsi abattu des passants à la frayeur des ténébres. Or, sur ces falaises, comme dans la sauvage lande de Dartmoor qui s'étendait quelques kilomètres au sud, il était facile, quand on voulait tuer un homme, de le faire en plein jour, et de s'en aller ensuite, sans courir, les mains dans les poches, pour être sûr de l'impunité. De plus, le criminel, homme anormal de par ce fait, était certainement superstitieux lui-même. Et la vue d'une lanterne électrique, la nuit, dans ces parages, n'engageait jamais âme qui vive à s'en approcher, cette âme fût-elle aussi noire que celle du monarque des enfers.

Méthodiquement, Lodge examina de nouveau toutes les traces de pas, toutes les empreintes de corps aux deux endroits où ils avaient été allongés. Le sol rocaillieux était suffisamment recouvert de terre pour que, par ce temps pluvieux, les empreintes soient nettes. Il fut assez habile pour retrouver tous les pas. Ceux de Grisel, entre autres. Un pas de femme se retrouve toujours mieux. Abandonnant les traces qui allaient à la route, il décrivit en marchant un cercle, d'une centaine de mètres de diamètre autour du point où les deux hommes avaient été tués.

Ce faisant, il reconnut trois traces différentes, orientées en direction de la mer. C'étaient sans nul doute, celle du sorcier Mackie vers le nord, et celles de Ned Lion et de Tommy le Boiteux à l'ouest. Il commença par les jalonner de petites brindilles de lentisques et de genêts. Mais, au bout de trois cents mètres, la terre végétale faisait défaut, il dut abandonner successivement chacune des pistes, à son vif regret.

Il s'avança quand même jusqu'à la falaise et pour en explorer les bords, mais la pluie tomba de nouveau et, transi de froid, les doigts gelés, dut revenir sans autre résultat retrouver le constable Tyrrel qui dormait bêtement dans son fauteuil. Et, au petit jour, il redescendit à Lee pour téléphoner au chef constable d'Exeter la nouvelle des crimes et les résultats, vains jusqu'alors, de ses recherches.

Ce chef constable, ancien officier, bien qu'ayant confiance en son inspecteur, n'hésita pas un instant. Devant ce double assassinat, il téléphona à Londres, à Scotland Yard, pour demander qu'on lui envoie au plus vite une détective idoine pour aider ses hommes dans leurs recherches. Faisant droit aussitôt à sa requête, on lui répondit que l'inspecteur Sanders était justement libre et qu'il arriverait dans la journée.

Entendant le nom de cet inspecteur, célèbre par ses réussites, le chef constable se sentit tout regaillardir, et à l'heure dite, sauta dans sa voiture pour aller l'attendre à la gare d'Ilfracombe.

VI

AU COURS de la matinée et du début de l'après-midi, Lodge interrogea de nouveau les douaniers, examina encore les cadavres et tenta de faire parler la pauvre Grisel. Mais ce fut peine perdue. La malheureuse était comme folle et ne pouvait articuler une phrase compréhensible. Respectant sa douleur, il mit auprès d'elle un femme du pays et revint au village juste à temps pour voir arriver le chef constable et le fameux inspecteur Sanders dont la venue, à vrai dire, ne lui causa aucun plaisir.

John Sanders, malgré sa renommée, était bon camarade. C'était un homme grand, très blond, vêtu avec une certaine élégance et assez flegmatique. Il était réputé pour ne jamais prononcer de paroles inutiles, et Dieu sait pour-

tant ce qu'une enquête policière doit faire naître de questions.

Sanders serra la main de Lodge, le félicita en quelques mots brefs sur ses premiers travaux et se plongea dans la lecture des rapports déjà établis et des dépositions des douaniers et de Mollingby. Il examina à son tour les cadavres et claqua les semelles de leurs chaussures, puis il pria qu'on le conduisit au cabaret du Goéland.

Arrivé là il alla voir la malheureuse Grisel et lui parla avec une infinie douceur. Mais la malade ne pouvait le comprendre et il résolut de remettre l'interrogatoire au lendemain matin.

Lodge alors le conduisit à l'endroit des crimes et lui montra les traces qu'il avait jalonées dans la nuit. L'inspecteur de Scotland Yard fut satisfait sans doute car il serra encore la main de son jeune collègue, ce qui pour lui équivalait à un vif compliment.

Sanders manifesta alors le désir de retourner à Lee. Le chef constable, reparti à Ilfracombe, — la ville la plus proche — devait revenir y dîner. Il demanda alors à visiter la maison de Ralph Eivor.

Le sergent l'y conduisit et il se livra à une perquisition minutieuse, fouillant les tiroirs, lisant toutes les lettres qu'il trouvait. Il se rendit également au bureau de la mairie qu'il explora de la même façon et se fit ensuite donner tous les renseignements sur le sorcier Mackie, que nos lecteurs connaissent déjà.

Revenu au bureau de police, l'inspecteur Sanders dit à brûle-pourpoint au sergent :

— Je n'ai pas tout vu. Où est la cartouche de Torman ? N'en avait-il pas une ?

— Excusez-moi, Sir, balbutia le sergent confus. Je l'avais enveloppée et n'avais pas songé à vous la présenter. La voici.

Sanders n'y jeta qu'un rapide coup d'oeil et sourit d'un air entendu.

— Je vais avoir besoin de me loger ici, ajouta-t-il.

— Nous vous avons retenu une chambre à l'hôtel, Sir. Elle sera suffisam-

ment confortable. Combien de temps pensez-vous rester ?

— Hein ? fit Sanders, mais j'espère bien dès demain pouvoir retourner à Londres.

Le sergent le regarda comme s'il doutait de sa raison.

— Mais oui, mon vieux, demain soir. Au fait, où peut-on trouver de l'eau potable sur la falaise, du côté du cabaret de Torman ?

— Il y a une source à trois ou quatre cents mètres de là, auprès des sous-terrains.

— Avez-vous une photographie de Mackie ?

— Le Pasteur en a fait une l'année dernière, qui est très ressemblante. Je vais la lui demander. Basil revint au bout de quelques minutes et rapporta la photo désirée.

— Je vous remercie. Au revoir, messieurs.

— Comment, lui dit Lodge, vous nous quittez ?

— Pas pour bien longtemps. Je vais passer à l'hôtel, puis j'irai faire un tour. Je vous demande de réunir ce soir, vers six heures, au cabaret du Goéland, les deux douaniers et, si c'était possible, Ned Lion et le boiteux Tommy. J'y serai moi-même. Au revoir.

VII

ARRIVÉ à l'hôtel, Sanders s'enferma dans sa chambre, ouvrit ses valises et, dans de mystérieux paquets fit un tri d'objets qu'il enferma dans une sorte de gibecière de cuir dont il passa la courroie à son épaule. Il roula aussi une couverture marron foncé qu'il porta comme un sac à main à l'aide de courroies rejointes par une poignée, puis s'achemina vers la falaise. Il s'y promena deux heures durant, puis ayant découvert la source d'eau douce indiquée par le sergent, déroula la couverture, l'étendit sur le sol, et nonchalamment, attendit.

Il avait à peine eu le temps de fumer une pipe, qu'il entendit des

voix, puis des pas, venir de son côté. Il prêta l'oreille : le bruit devenait plus net.

— Oh, murmura-t-il, s'ils sont plusieurs, voilà qui dérange mes plans.

Il se releva et lança un coup d'oeil rapide autour de lui. La petite source jaillissait du sol justement devant l'entrée de trois galeries souterraines. L'une d'elles présentait des traces d'éboulement récent et son entrée était à demi obstruée par un rocher formant saillie. Il plia rapidement la couverture, saisit la courroie de sa gibecière, et, sans heurts, se précipita dans la galerie la moins rassurante. Il eut à peine le temps de se tapir derrière le rocher que deux hommes arrivaient à la place qu'il venait de quitter.

Sanders était à moins de trois mètres d'eux. Il entendait jusqu'au bruit de leurs respirations un peu oppressées, car ils venaient de la plage et avaient dû faire l'ascension assez pénible de la falaise, pour arriver jusqu'à la source.

— Ouf, asseyons-nous un instant, dit l'un des hommes. Nous ne sommes pas pressés. Allez, Tommy, faites-en autant.

L'inspecteur se pencha en avant et jeta un coup d'oeil rapide. Il vit que l'homme assis portait une abondante chevelure rousse.

— Bon, se dit-il, j'ai de la chance. L'un s'appelle Tommy, l'autre a des cheveux couleur brique. Il s'agit certainement de Ned Lion et du boiteux.

Il en fut vite convaincu par la conversation qui s'engagea entre eux.

— Nous avons peut-être eu tort de nous sauver, hier soir, et de laisser les douaniers se débrouiller tout seuls. Nous aurions pu arriver au même résultat sans avoir l'air de leur jouer un vilain tour.

— Tu en as de bonnes, toi, Tommy. Si nous étions allés chercher la police, ce n'aurait pas été si facilement fini pour nous.

— Bien sûr. Le sergent Basil et ses acolytes auraient été heureux de nous retenir sous un prétexte quelconque, et les primes en étaient un !

— Qui sait ? Pour une fois que nous n'étions pas dans le coup, nous aurions pu nous mettre bien avec eux... leur fournir des renseignements...

— Lesquels, malin. Tu en savais plus long que Jerry Mike, sur l'affaire.

— Evidemment, non.

— Et puis, nous aurions raconté notre histoire. Si elle n'avait pas plu également aux douaniers, cela nous faisait deux ennemis de plus. Alors, après cela, adieu leur indulgence...

— Mais nous les avons salement plaqués !

— On a fait ce qu'on a pu ! Après tout, nous ne les avons pas laissés en détresse. Leur vie ne risquait rien et ils s'en sont bien sortis.

— Il faudra que nous fassions attention quand même. Quand le coroner viendra avec le jury d'enquête, on nous recherchera comme témoins.

— On nous a déjà tant recherchés.

— Oui, et on peut nous trouver. C'est pour cela qu'il faudrait voir Mackie, et lui remettre les machins vides...

— Il ne comprendra jamais.

— C'est pour cela qu'il est intéressant... Il finira bien par sortir de sa galerie ! Si nous étions bien sûrs de nous rappeler laquelle c'est...

— Hé, il pourrait nous recevoir à coups de fusil. Tandis qu'ici, en plein jour, il n'osera sûrement pas.

— Et puis, si nous nous trompions de galerie et allions atterrir chez les autres locataires !

— Il y a si longtemps que nous n'avons vu Spalter ni Mugwort.

— Ils ne sont jamais là dans la journée. Heureusement car ils nous manqueraient pas. Ceux-là, moins nous les approcherons...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3 7 2 5 4 3 7 6 2 8 3 5 4 6 2 3
V D S O T O E S O U U N E O Y S

4 7 3 8 6 2 7 5 3 7 4 2 6 8 3 7
N L A N Y E A V T J T Z E C T O

4 8 2 6 3 7 4 5 2 6 3 7 4 5 2 3
E H P Z E I Z O L P I E V U U N

7 6 3 7 4 2 8 5 3 6 4 7 2 6 8 3
P L D O O S E S R U T U D S Q E

3 7 2 6 4 5 3 8 6 2 7 4 3 5 2 6
Z R I C R A V U O S D E O D C U

4 7 3 6 5 2 8 3 6 4 5 7 2 6 3 4
C E T R M R E R A H I M E G E A

7 3 6 2 4 7 5 3 6 2 4 7 6 5 3 4
A B E T N I R U U E C N X E T E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Pourquoi donc, mes bons amis, dit soudain une voix tonnante, ne souhaitez-vous pas nous approcher ?

— Ho ! Spatter ! balbutia Tommy.

— Oui, Spatter lui-même, avec votre autre ami Mugwort. Vous ne nous aviez pas entendu venir ?

— Si, en effet... J'avais bien entendu quelque chose, dit Ned Lion d'un ton détaché qui sonnait assez faux.

— Alors, si, nous ayant entendus, vous nous avez attendus, c'est donc que vous désiriez nous voir ?

— Je n'irai pas jusqu'à prétendre cela. Mais enfin, quelles raisons aurions-nous de vous fuir ?

— Oui, au fait, quelles raisons ? Vous ne pouvez négliger de vieux camarades, malgré vos nouvelles et puissantes relations.

— Nos relations ?

— Certes ! Vous frayez avec les plus rigides douaniers. Vous passez la soirée avec eux, et puis pour finir, vous avez des rendez-vous ici, sur la falaise, avec des gentlemen...

— Quels gentlemen ?

— Ne croyez pas que nous sommes aveugles. Nous l'avons bien vu, le grand blond, s'arrêter ici et vous attendre, assis sur sa couverture. Qu'en avez-vous fait ? Nous ne l'avons pas vu repartir.

— Cette fois-ci je ne comprends plus du tout ! affirma Ned Lion.

— Moi non plus, appuya Tommy le Boiteux.

— Parbleu, reprit Spatter, voilà de bons apôtres, et de fidèles amis. Vous songez à nous. Vous nous offrez des distractions nocturnes. Vous tirez des coups de fusil... pour qu'on croit ensuite que c'est nous. Et vous nous donnez à la police, pour toucher la prime ! Ah ! cela ne se passera pas aussi facilement que vous le croyez.

— Nous n'avons donné personne, bien au contraire. Lorsque Mackie a tué les deux hommes à coups de fusil...

— Qu'est-ce que tu racontes, Ned ? Mackie a tué quelqu'un ?

— Oui, Torman et Ralph Elvor.

— Et à coups de fusil encore ? Est-ce que tu te fiches de nous ?

— Mais nous l'avons vu. Je vous assure. N'est-ce pas, Tommy ?

— Bien sûr, nous l'avons vu, tous les deux. Et les douaniers aussi.

— Vous avez tort de nous prendre pour des imbéciles. Et je vous préviens que, si vous continuez sur ce ton, on va trouver deux morts de plus sur la falaise.

— Tu es absolument fou, Spatter !

— Pas tant que cela. Et je te prie de mesurer tes paroles quand tu t'adresses à moi. Nous allons d'ailleurs parler de cela en famille. Nous avons deux ou trois camarades qui nous attendent dans notre home, où on n'a pas de se sauver parce qu'il n'y a qu'une seule sortie. Vous leur ferez plaisir en venant prendre une tasse de thé avec eux. Ce sont de bons amis avec lesquels vous avez si admirablement collaboré dans l'affaire de Combe-Martin.

— Tais-toi, Spatter, s'écria Tommy. Si on entendait !

— Eh bien, si on m'entendait, vous perdriez peut-être vos belles relations. Vous comprenez ? Maintenant, vous faites les affaires tout seuls, vous ne partagez plus. Vous ne voulez rien nous donner.

— Je n'ai pas dit cela, se récria Ned Lion pris d'une idée subite. Eh bien, oui, nous avons fait une petite affaire. Vous voulez votre part ? Vous l'aurez. Tenez, je vous donne ce portefeuille. Il n'y a pas grand-chose dedans, mais je n'ai pas plus.

— Et moi, je donne celui-là à Mugwort, ajouta Tommy.

— Je les prends, donnez-les-moi, dit brutalement Spatter. Nous allons tous tenir conseil pour apprécier et répartir entre nous ces cadeaux offerts si spon-

tanément. Allons, venez avec nous, vous deux.

— Où ça ? balbutia Tommy dont les dents claquaient et qui savait très bien ce que le chef de bande attendait d'eux.

— Dans notre caverne. Il ne vous plaît plus d'y venir, maintenant que vous fréquentez le grand monde ? Pourtant il sera bien utile de la revoir un peu avec nous. Marchez devant, et pas un murmure, sinon nous vous prouverons que nos pistolets tirent aussi bien que votre fusil.

Dès qu'il entendit partir les hommes, Sanders bondit hors de sa cachette et vit le dos du dernier brigand disparaître dans l'ombre de la galerie.

— Bon, se dit-il, voilà leur repaire. Ils ont parlé de l'affaire Combe-Martin. Parbleu, ce sont les assassins du receveur des postes de cette ville, qu'on n'avait pas encore pu découvrir. Mais alors il est faux que ces galeries souterraines soient dangereuses, quant aux effondrements... Nous allons bien voir.

Sans hésiter, mais en étouffant au maximum le bruit de ses pas, il pénétra dans le souterrain. Il parcourut une vingtaine de mètres, n'entendant rien, n'apercevant aucune lumière. Soudain, il buta contre une sorte de marche. Il y porta la main. C'était un plancher qui commençait devant lui. Ouvrant encore les bras, il s'aperçut alors que les parois latérales étaient plus rapprochées. Il se trouvait à partir de ce moment dans une véritable galerie de mine, coffrée de bois sur les quatre faces, avec semelles, planches de paroi et planches de ciel renforcées par de solides châssis tous les quatre ou cinq mètres. Aucun éboulement n'était à redouter sous cette carapace.

Désireux d'éviter toute aventure fâcheuse, il mit la main à plat sur la lentille de sa torche électrique et alluma cette dernière. Elle produisit une lueur tamisée qui lui permit de distinguer, à quelques pas de lui, une corde fixée au plafond par un solide entrecroisement de madriers et descendant dans un puits carré de quatre-vingt-dix centimètres de côté. Sanders prêta l'oreille, et n'entendit rien.

S'enhardissant alors, il saisit l'épaisse corde et la tira à lui. C'était en réalité une corde « à perroquets » portant tous les vingt-cinq centimètres une barre de bois formant échelle. Elle avait environ cinq mètres de long.

L'inspecteur l'enleva du puits, non sans une certaine difficulté et l'étendit dans la galerie, puis il alluma franchement sa torche électrique. La galerie se terminait juste après le puits, mais devant le fond se trouvait une large planche carrée destinée à masquer le cas échéant l'ouverture. Il l'étendit sur le trou et la renforça par de lourdes pierres recueillies également devant la paroi non boisée.

— Voilà une petite prison dont ils ne sortiront pas facilement, s'écria-t-il satisfait. Je vais pouvoir penser à autre chose.

Il revint vers l'ouverture de la galerie et allait entrer dans sa précédente cachette pour reprendre sa gibecière et sa couverture, quand il vit arriver un jeune garçon d'une dizaine d'années, pauvrement vêtu, mais à mine éveillée et sympathique, et qui portait un panier d'osier.

— Que viens-tu faire ici, petit ? lui dit-il.

— Ne sois pas sot. J'appartiens à la police et si tu ne réponds pas bien, je t'emmène en prison.

Le petit garçon se redressa fièrement.

— Moi, en prison, Sir ? Oh non. Je m'appelle Bicky Malone. J'irai peut-être un jour, quand je serai détective, mais ce sera comme détective, pas comme criminel.

— Ah, tu voudrais devenir détective ?

— Oh oui. Ma's, je sais, il faudra passer par l'Ecole de Hendon. L'examen est difficile ?

— Pas trop. Mais, dis-moi, pourquoi, puisque tu es mon futur collègue, ne veux-tu pas me dire ce que tu viens faire ici ?

— Ce n'est ni grave ni méchant. Seulement ma mère m'a dit de ne jamais en parler à personne. Elle dit que les charités que l'on fait n'intéressent que le bon Dieu.

Sanders, amusé, lui caressa la joue et lui dit :

— J'ai compris. Tu portes des provisions au vieux Mackie. Avoue-le, il n'y a pas à en rougir.

— C'est vrai. Je venais d'ordinaire tous les deux ou trois jours, mais je suis déjà venu ce matin.

— Alors, c'est deux fois par jour, à partir d'aujourd'hui ?

— Je vais vous dire, Sir, il est bien malade, le pauvre. Depuis plusieurs jours il souffrait de douleurs et il est sorti sous la pluie. Il a pr's froid. Il a la tête brûlante, ce doit être la fièvre.

— Il te l'a dit ?

— Hélas, non, il ne parle pas, il grogne... il fait des gestes vagues. Il n'a pas toute sa raison.

— Tu n'as pas peur qu'il te fasse du mal ?

— Mackie faire du mal à quelqu'un ? Vous voulez rire. Quand il voit une sauterelle sur son chemin, il écarte le pied pour ne pas l'écraser.

— Ecoute, je vais aller le voir avec toi. Nous le soignerons tous les deux et je te donnerai un de mes sifflets de détective en souvenir de notre connaissance.

— Oh, vous êtes chic, Sir. Venez donc avec moi. C'est par ici...

VIII

ASIX HEURES moins cinq, les policiers, qui attendaient Sanders au cabaret du Goéland, le virent arriver d'un pas tranquille. Lodge se précipita au-devant de lui.

— J'espère que vous allez avoir besoin de moi, s'écria-t-il.

— Oui, mon cher camarade et je vais même vous procurer l'occasion d'une belle revanche. Vous vous rappelez du crime de Combe-Martin.

— Je vous crois. J'ai assez perdu de temps à chercher les assassins partout !

— Eh bien, mon cher, vous allez les arrêter tous ce soir ! Au moins sept. Il vous faudra un sérieux renfort.

— Le chef constable est sur la route, dans sa voiture. Nous pourrions faire demander un autocar de constables à Ilfracombe.

— C'est cela. Allons de suite le retrouver.

Le chef constable les emmena à vive allure à Ilfracombe où ils eurent immédiatement les policemen désirés. Seul, Sanders se fit attendre et revint porteur d'un petit paquet mystérieux.

— Pouvons-nous repartir s'enquit le chef constable.

— Oui, répondit Sanders. Les constables ont-ils des grenades asphyxiantes ?

— Une douzaine environ.

— Cela suffit largement. En route !

Quand ils furent de retour à la falaise, Sanders conduisit Lodge et les constables devant la galerie souterraine en leur recommandant, quand ils tiendraient leurs hommes, de les emmener sans les faire voir du cabaret. Ils ne pouvaient d'ailleurs que se rendre quand des grenades asphyxiantes auraient été jetées dans le puits de mine.

— Quand tout sera fini, ajouta Sanders, venez seulement me serrer la main. Je comprendrai.

Il rentra dans le cabaret avec le chef constable. Mollingby vint leur dire que Grisel Torman allait beaucoup mieux. Sanders alla la saluer et lui parla avec beaucoup de douceur.

L'ACTION STIMULANTE de Vitalis



Une merveilleuse sensation de bien-être envahit votre cuir chevelu lorsque vous employez Vitalis et le "traitement de 60-secondes". Il suffit de 50 secondes de friction revivifiante pour (1) stimuler le cuir chevelu, (2) prévenir le dessèchement, (3) débarrasser des pellicules libres, (4) aider à freiner la chute excessive des cheveux. Puis 10 secondes pour peigner.

REHAUSSE votre APPARENCE



N'est-ce pas que votre chevelure est plus lustrée, plus attrayante—sans apparence "pommadée"—car Vitalis ne contient que de fines huiles végétales. Si vous désirez un cuir chevelu sain—une chevelure attrayante, achetez du Vitalis chez votre pharmacien dès aujourd'hui.



● Bon nombre de spécialistes du cuir chevelu prescrivent deux des ingrédients de base de Vitalis dans les cas de cuir chevelu desséché et pelliculeux.

VITALIS
À L'ACTION STIMULANTE

Un produit
Bristol-Myers,
Fabriqué au
Canada

et le

"traitement de 60 secondes"

— Reposez-vous bien jusqu'à demain, chère madame, lui dit-il. Alors nous pourrons prendre votre déposition. D'ailleurs, il y a un fait nouveau. Mes hommes ont fini par trouver le vieux Mackie. Il a eu cette nuit une forte fièvre qui lui a délié la langue. En mêlant quelques menaces aux phrases amicales, nous avons obtenu qu'il vienne demain matin à Lee. Il a déclaré qu'il dirait comment a eu lieu le double crime d'hier. Votre mari et votre ami Eivor seront bientôt vengés. Restez bien au chaud jusque-là. Mais excusez-nous de repartir tous à Lee. Nous avons une affaire à voir.

— Je n'aurai plus personne pour me garder? demanda-t-elle.

— Soyez tranquille, patronne. Je serai là, fit Moll'ngby et je continuerai à vous soigner avec dévouement.

— Merci, dit-elle en lui faisant un pauvre sourire. Puis elle retomba sur son oreiller.

Comme le chef constable et Sanders sortaient de la maison, Lodge vint leur serrer la main, le visage radieux. Tout était terminé!

IX

ONZE heures du soir. Nuit sans lune, mais sans pluie. Une porte basse s'ouvre doucement derrière le cabaret et une ombre se glisse vers la falaise. Elle se dirige à pas pressés vers la petite source. Là, elle allume une petite lanterne et sans hésiter s'enfonce dans la galerie au bout de laquelle habite Mackie. Elle contourne un amoncellement de vieilles caisses et d'objets hétéroclites. Puis l'ombre aperçoit, sur un mauvais grabat, Mackie, le visage couvert d'un cache-nez, dormant à poings fermés.

L'ombre sort de son ample manteau noir un long couteau de cuisine et se baisse pour frapper au cœur.

Mais Mackie soudain devient agile. Il roule sur le côté, tant et si bien qu'il évite le coup et renverse l'ombre dont il saisit les poignets. C'est alors la voix de Sanders qui s'écrit :

— Si vous vous voulez allumer, monsieur le chef constable!

Une lueur jaillit. Le vieux Mackie a passé de solides menottes aux poignets qu'il serrait un instant auparavant, et ôtant sa perruque grise, est redevenu l'inspecteur Sanders.

— Mackie n'est plus là, Mrs. Torman. Il est hospitalisé. Mais vous avez bien failli vous tromper et me tuer à sa place. Enfin, tout ce que vous direz sera enregistré et pourra servir pour ou contre vous! Je m'excuse de vous avoir incitée à vous lever cette nuit, mais il me fallait une preuve et un témoin. Le chef constable a vu! Au nom du Roi, je vous arrête... Hier soir, quand vous vous êtes précipitée dans la nuit, après le coup de fusil, vous vous doutiez que votre mari jaloux, avait exécuté votre ami d'enfance. Aussi, quand vous l'avez rejoint, alors qu'il piétinait le corps de sa victime, vous avez saisi le fusil et vous en avez appuyé le canon sur la poitrine de votre mari, faisant partir le coup qui le tua. Et le recul de la crosse fit sous votre bras la marque noire que j'ai remarquée quand je suis allé dans votre chambre. Mackie assistait au crime. Vous lui avez lancé le fusil qu'il emporta machinalement sans comprendre. Puis vous vous êtes abattue dans la boue. Les douaniers sont arrivés suivis de Ned Lion et de Tommy. Ces derniers se sont sauvés, mais pas très loin. Ils ont tenu à revenir pour voler les portefeuilles des cadavres. Mais rassurez-vous, madame. Ils sont déjà enfermés avec leurs amis dans la prison d'Ilfracombe, cette bonne petite prison où, dans quelques instants, vous les rejoindrez!

ERICK J. CERTON

D'UNE RENCONTRE

[Suite de la page 10]

de la peinture, tantôt de la littérature. Pour vivre, naturellement, il représentait la firme « Fluidor » huiles et graisses françaises. Pour toutes ces raisons, il était constamment en déplacements et, quand il estimait qu'il avait gagné assez d'argent, il s'arrêtait alors de travailler et prenait quelques jours de vacances, au cours desquelles il peignait un peu et écrivait quelques nouvelles du début d'un nouveau roman.

Une autre année passa. Vint à nouveau le moment des vacances...

André décida de passer quelques semaines chez ses amis Corentin, de braves gens, simples fermiers qui avaient connu sa famille et chez qui, de temps en temps, au moment des belles années, il consacrait la majorité de ses loisirs.

Mais les années terribles étaient venues, et, avec elles, la majorité des habitudes normales avaient été bousculées...

André ne savait pas ce qu'étaient devenus ses amis. Dans la crainte d'une mauvaise nouvelle il ne voulut pas les avertir de son arrivée prochaine.

Il prit donc le train un soir et arriva le lendemain à la gare de P...

Rien n'avait changé dans ce petit pays. Peut-être y avait-il encore, de place en place des écriteaux avec des caractères barbares, mais si peu... la plupart ayant été arrachés.

André tourna le dos à la gare et il entreprit de monter la côte. Puis il retrouva le petit chemin qui coupait à travers la forêt. Quelques minutes plus tard, à travers les feuillages, il

la ferme. Une angoisse soudaine lui étreignit le cœur à la pensée de ce qu'il allait retrouver là... apercevait le toit de chaume roux de

Durant de longs mois, il avait correspondu avec ses amis, surtout avec Janine, leur fille. Puis la tourmente s'était abattue et ce fut l'exil. Mieux vaut n'en point parler...

Janine. C'était la fillette aux magnifiques jambes bronzées, qui partageait chaque été ses jeux et ses promenades dans la forêt. Ils se connaissaient depuis plusieurs années. Lui l'avait vue grandir, elle le n'avait pas vu vieillir...

Quand ils se retrouvaient alors, c'était pour s'enfuir le matin de bonne heure tandis que les Parisiens descendus à l'hôtel le plus proche en étaient encore à faire des projets pour s'enfuir l'après-midi. Se tenant par la main, ils s'enfonçaient dans la forêt et descendaient jusqu'au lac. Alors, c'étaient mille jeux, des poursuites, des courses éperdues qui les laissaient essoufflés étendus l'un près de l'autre dans l'herbe. Un oiseau, très haut perché, faisait entendre son cri bizarre... comme un éclat de rire. Janine s'amusait à l'imiter. Puis, elle se mettait à chanter des chansons inconnues, sans parole, pour la seule joie d'entendre sa propre voix, comme un cristal pur...

Il lui avait aussi appris à plonger du vieux canot qui les emmenait au milieu du lac. Après les jeux dans l'eau, ils se retrouvaient étendus sur le dos, dans l'herbe, pour se sécher.

Une fois, une seule, elle s'était coulée dans ses bras parce qu'elle avait un

peu froid. La tête sur son épaule, elle s'était endormie... Quand elle s'était réveillée, elle lui avait souri et elle avait dit : « Je suis bien... » Lui, avait légèrement accentué la pression de sa main sur son épaule ronde. Elle devait sûrement entendre les battements de son cœur...

Levant les yeux sur les siens, elle avait dit gravement : « Embrasse-moi ». Il avait posé ses lèvres sur le front lisse, près de la racine des cheveux qui sentaient bon le jasmin... Un mot lui était monté aux lèvres, un mot qu'il n'avait pas prononcé parce qu'il avait seize ans de plus qu'elle et parce qu'elle était une enfant. Janine avait posé sa tête sur sa poitrine puis, après un instant, elle s'était levée d'un bond et s'était mise à courir droit devant elle...

André n'avait fait aucun projet. Il savait que Janine était son trésor inestimable. Il ne voulait pas le perdre et c'est pourquoi il fermait les yeux à l'avenir, sachant cruellement qu'elle serait un jour une jeune fille et qu'elle regarderait les garçons de son âge. A moins que... mais seize ans d'écart! Quand elle aurait vingt ans... Et quand elle en aurait trente, donc!

André revoyait ces chères images en approchant de la barrière blanche de la petite ferme.

Alphonsine ouvre des yeux étonnés sur le visiteur qui entre, puis elle porte une main à sa bouche et fait un geste rapide en l'air...

— Ah! André... Monsieur André... En voilà une surprise!...

— Oui, c'est moi, ma brave Phonsine. Vous ne m'aviez pas reconnu tout de suite... oh! ne protestez pas. Dites-moi bien vite ce qu'il y a de nouveau ici... Le père Corentin? et la mère?

Phonsine a avancé une chaise bois à André. Il s'assit, tandis que la vieille fille de ferme frotte ses mains à son tablier. Monsieur André!... Un brave gars...

— Vous prendrez bien un verre de cidre... C'est du bon...

On bavarde, on bavarde... André regarde de tous côtés. Bien sûr, les parents, à cette heure-ci doivent être aux champs... Il n'y a rien de plus ni de moins dans la famille, a dit Phonsine. Une question brûle les lèvres du grand garçon. Il va la peser, mais la vieille la devance, maligne :

— C'est la petite qui va être heureuse! Pensez! Depuis si longtemps... Elle est au jardin, je vais aller la prévenir...

— Surtout n'en faites rien, s'écrit André. Ou bien, dites-lui que c'est quelqu'un que vous ne connaissez pas...

Phonsine s'est avancée en trotinant dans une allée. Janine a demandé :

— Qui est-ce?

Mais André s'est démasqué, à dix mètres d'elle. Son nom a jailli, joyeusement :

— André!... André, mon grand ami!...

— Janine... mon petit!...

Ils sont dans les bras l'un de l'autre. La jeune fille pleure doucement sur l'épaule robuste.

— Quelle surprise... Oh! pardonne-moi, l'émotion trop forte...

Comme autrefois, leurs mains se sont reconnues et reprises. Maintenant, elle l'entraîne, le regarde, le détaille... Il a un peu maigri, mais il est resté bien.

— Mais toi, ma Janine, dit-il, comme tu as changé. Tu es une grande jeune fille. J'ose à peine te tutoyer... Parle-moi aussi de tes parents...

Alors, tandis qu'elle parle, à bâtons rompus, il l'observe, ému. Ses cheveux sont disciplinés et enfermés dans un foulard noué en turban. L'arc impeccable de sa bouche est légèrement souligné au crayon, les sourcils sont bien plantés et fins sans truquage... Comme

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Il n'y a pas à dire, Pauline, tu peux être sûre que je t'aime. Tu vois : j'ai oublié les oignons et la moutarde dans mon "hamburger"...

elle est jolie! Comme elle n'est plus la même...

—...mes parents vont rentrer dans la soirée... ils sont partis en voiture... Tu vas rester longtemps, n'est-ce pas? Plusieurs jours, des semaines, si tu veux. Tu pourras écrire ici et peindre... Est-ce que tu fais toujours des romans? Après le déjeuner, nous irons jusqu'au lac... Il faudra que je fasse attention à ne pas déchirer ma robe dans les ronces... Notre lac! Tu te rappelles?

— Je n'ai rien oublié, Janine...

Toute l'après-midi, André s'est acharné à la poursuite d'un souvenir. Il n'a pas pu retrouver sa Janine d'autrefois en cette jeune fille prudente qui écarte soigneusement les branches pour se frayer un chemin dans le bois. Sur la route du retour, elle lui a pris le bras, comme s'il était... son oncle.

Dans la soirée, elle a tenu à lui prouver qu'elle jouait maintenant du piano aussi bien que lui. André est ravi...

Mais, comme au sortir d'un rêve, il prononce:

—...c'est vrai, tu vas avoir dix-neuf ans. Et, dis-moi... tu ne... tu n'as jamais rencontré...?

André a peur des mots. Lui! Mais elle a compris... Dans un sourire, elle répond en secouant la tête:

— Non, non...

Cependant, moins d'une minute après, elle déclare soudain:

— Je suis allée à Paris, un jour... toute seule. C'est vrai, tu ne sais pas... Je vais t'expliquer...

Elle raconte, volubile, sa visite à une tante malade. Mais son sourire cache un secret.

«Son premier secret» pense André. Douloureusement, il l'entend qui demande, pour fuir sans doute ses questions:

— Toi, André... joue-moi quelque chose...

...Quand il a terminé, il fait presque nuit. Dans quelques instants, elle lui dira (il le sait) qu'il n'a jamais joué ainsi.

Les hommes de son âge n'ont pas de larmes dans les yeux. Ils pleurent du bout de leurs doigts et ils écrasent leurs larmes sur les rectangles d'ivoire et d'ébène.

Le vieux piano résonne encore des derniers accents de la «Pavane pour une Infante Défunte»...

Après le dîner, André a eu la fantaisie de téléphoner à un ami, à Paris. C'est loin...

En attendant la communication, on lui a demandé de parler de cet ami. Il a fait un portrait fidèle des qualités morales de Patrice. Le père Corentin s'est exclamé:

— Dis lui donc de venir passer quelques jours, à ce garçon...

Pourquoi pas? Fulgurante, l'idée a germé dans le cerveau d'André. Il sait qu'il a perdu Janine, sans espoir, à présent. Il y aurait peut-être un moyen de la revoir de temps en temps, si jamais Patrice... Lui, qui justement court après un fantôme...

Ils sont allés tous les deux le chercher à la gare. Ils sont là, sur le quai quand une fumée lointaine annonce l'arrivée du train.

André a quitté la main de Janine et il s'avance vers Patrice qui vient de sauter d'un marchepied. La jeune fille est restée en arrière. Ils ont été séparés momentanément par le chariot des bagages...

Enfin, André est revenu avec son ami.

— Patrice, je te présente Janine... Janine, voici mon ami Patrice dont je t'ai...

Les mots s'arrêtent dans sa gorge. Janine a tendu la main sans un mot. Patrice a pris la petite main dans la sienne. Les deux jeunes gens se sont regardés, gravement, sans aucune surprise... Leurs mains ne peuvent plus se lâcher, de même leurs yeux.

Dans leurs regards, André a compris l'arrêt du destin.

Il pense qu'il pourra prendre le train en sens inverse, le lendemain.

GEORGES LANGE

LA NOUVELLE BASILIQUE DE BLOIS

Une fort belle basilique dédiée à Notre-Dame de la Trinité, vient de s'élever à Blois par les soins des pères qui s'occupent de l'oeuvre de Notre-Dame-de-la-Trinité, monument d'un art moderne et qui en est un modèle achevé. Le premier architecte en a été Rouvière (mort au front en 1939), à qui a succédé Froidevaux; ses belles lignes, ses amples surfaces sont magnifiquement parées: haut-relief monumental des frères Martel, statues d'Anne-Marie Roux, un chemin de croix original, saisissant, sculpté dans le béton et polychromé par Lambert-Rucki; une suite de vitraux éblouissants par Louis Barillet, mort récemment, qu'a remplacé son fils Jean; de vastes mosaïques des deux artistes, de belles et importantes tapisseries de Mme Jean Barillet.

MENACE DECROISSANTE

La tuberculose était naguère une tueuse sans pitié: une fois qu'elle avait frappé, il ne restait plus guère d'espoir de guérison. Aujourd'hui, elle se guérit presque toujours, surtout si on la découvre à ses débuts. Le meilleur temps pour la déceler, c'est avant l'apparition des symptômes extérieurs. Le meilleur moyen, c'est la radiographie de la poitrine. Faites-vous radiographier aujourd'hui.

DES LE BAS AGE

Les fondations d'heureuses, de stables perspectives mentales s'établissent pendant la tendre enfance, au foyer. L'enfant qui grandit en se sachant aimé et désiré a bien meilleure chance de se développer normalement que la fille ou le garçon qui vivent constamment dans une atmosphère de dispute, de récrimination et d'hostilité. Presque tous les enfants naissent avec des facultés mentales normales. Ce sont les premières années qui comptent.

LES COMBLES

Le comble de l'illogisme — prendre la clef des champs pour rentrer chez soi;

Le comble de la douleur chez un menuisier — faire entendre des plinthes;

Le comble de l'esprit pratique — ne se promener en été qu'avec une personne qui vous porte ombrage;

Le comble de l'exigence pour un musicien — vouloir écrire un air de chasse sur une portée... de fusil;

Le comble de l'hilarité — de boire une pinte de vitriol: il y a de quoi se tordre;

Servir souvent des légumes crus. Ils conservent mieux leurs vitamines et sont apprêtés à moins de frais.



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE: Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

P

OUR tout foyer: un charme qui agrmente la vie, qui meuble idéalement les longues soirées d'hiver, le *vade mecum* de toute femme ou jeune fille qui entend être et demeurer "à la page", un joyaux de lecture que l'homme aussi peut partager, telles sont les caractéristiques de LA REVUE POPULAIRE, magazine insurpassé dans le genre, magazine conçu et réalisé par des Canadiens pour des Canadiens. S'y abonner, c'est en devenir une ou un adepte, définitivement. On n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement.



Notre roman de mai
SANS AMOUR
Par CLAUDE JAUNIERE

Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

NOTRE FEUILLETON

ANGOISSES MATERNELLES

No 5

par PAUL SAUNIÈRE

C'ELLE-CI finit par remarquer l'incroyable insistance avec laquelle Mme Hervieux considérait cette belle enfant.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle avec bonté. Est-ce que ma fille vous rappellerait de pénibles souvenirs ?

La lingère était sans doute plus nerveuse ce jour-là qu'à l'ordinaire, car une larme perla sous sa paupière et elle se détourna pour l'essuyer.

— Ah ! pauvre dame ! fit la mère. Vous avez perdu peut-être une enfant qui ressemblait à la mienne ?

Cette fois, Mme Hervieux pâlit, chancela, porta la main à son cœur...

Elle serait tombée, car sa cliente, séparée d'elle par le comptoir, ne pouvait pas lui venir en aide, si Mme de Mérenval ne se fût précipitée à son secours.

De la pièce voisine où elle travaillait d'ordinaire, elle avait tout vu, tout entendu. Témoin du trouble extraordinaire auquel la lingère était en proie, elle l'avait curieusement observée du regard, l'avait vue chanceler, s'était levée d'un bond et était arrivée juste à temps pour la recevoir dans ses bras.

L'acheteuse balbutia quelques paroles d'excuse, promit qu'elle reviendrait et se hâta d'emmener sa fille, cause involontaire de cet accident.

La duchesse soutint Mme Hervieux, la conduisit dans l'arrière-boutique et et lui prodigua les soins les plus intelligents.

Enfin cette crise nerveuse se fonda en un déluge de larmes entrecoupées de sanglots. En vain la malheureuse s'efforçait-elle de les contenir, sa poitrine se soulevait malgré elle et les hoquets convulsifs s'en échappaient.

— Pleurez ! allez, je connais cela, fit doucement Mme de Mérenval. Il y a probablement longtemps que cela ne vous est arrivé. Pleurez ! cela vous fera du bien.

Elle la prit dans ses bras comme une enfant :

— Ah ! ne vous gênez pas pour moi, disait-elle. J'ai trop souffert moi-même pour ne pas comprendre. Il y a longtemps que j'ai deviné le gros secret qui vient de vous échapper.

— Moi ! se récria Mme Hervieux avec épouvante. Mais je n'ai rien dit !

— C'est vrai, mais croyez-vous que j'aie besoin de longs aveux pour savoir ce qui fait couler vos larmes ?

— Hélas ! gémit la lingère en se voilant le visage de ses deux mains.

— Ainsi, c'est bien vrai ? Vous aviez une fille ? Et elle est morte ?

Mme Hervieux secoua négativement la tête.

— Comment ! Elle vit, et vous vous désolerez ainsi ? Que s'est-il donc passé ? Est-ce qu'on vous l'a volée aussi ?

— Oui, articula péniblement la pauvre femme.

— Alors comment êtes-vous sûre qu'elle vit encore ? Est-ce que vous savez où elle est ?

L'infortunée mère baissa la tête en signe d'assentiment, n'osant plus lever les yeux sur la duchesse.

— Quoi ! c'est bien possible ? Vous savez où est votre fille et vous pleurez ! Et vous n'êtes pas auprès d'elle ! Je ne comprends plus... fit Mme de Mérenval.

— Ah ! ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue, supplia la lingère. J'avais dix-huit ans. Coup sur coup, tous mes parents étaient morts, je restais seule au monde, accablée par le malheur, si cruellement frappée que, les paysans en étaient convaincus, je devais porter malheur à ceux qui m'approchaient et j'étais pour eux tous un objet de réprobation. Ils n'avaient que trop raison, reprit-elle d'une voix rauque. J'avais grandi, j'étais jeune, jolie... un brave et honnête garçon eut le courage de m'aimer et moi, je me mis à l'adorer de toute mon âme. Il était soldat, mais il allait obtenir son congé à la fin de l'année. Il vint passer quelque temps au village, plus fidèle et plus aimant que jamais. Il jura que je serais sa femme. J'avais tant besoin de le croire que je n'eus pas la force de lui résister... Quand il partit, je sentis que j'allais devenir mère. Je ne m'en cachais pas, du reste. J'étais bien sûre que mon Clodion tiendrait sa promesse.

— Et il ne la tint pas ? demanda la duchesse.

— Lui, madame !... Trois mois après, il était tué sur un champ de bataille ! Les anciens avaient dit vrai. J'étais réellement un porte-malheur, fit Jeanne avec une douloureuse amertume.

Involontairement, Mme de Mérenval se recula, effrayée.

— Vous le voyez, dit tristement la malheureuse femme, je vous fais peur à vous-même.

— Oh ! ne le croyez pas, protesta la duchesse en l'entourant de ses bras. Vous m'êtes plus chère et plus sacrée que jamais à présent.

— Je restais bien seule, cette fois, poursuivit Jeanne Duroit. La misère m'aurait tuée, si la marquise de Montbazon, qui demeurait auprès de moi, ne m'avait prise en pitié. Non seulement je n'avais plus ni famille, ni amis, mais encore la maison dans laquelle j'étais née ne m'appartenait plus. J'allais en être chassée au moment de devenir mère... C'est horrible, n'est-ce pas ? La marquise vint me voir. Elle me montra quel triste sort attendait mon enfant et me proposa de l'adopter, à la condition que je disparaîtrais immédiatement après sa naissance... J'hésitai longtemps, vous le pensez bien... Enfin, résolue à me sacrifier pour ma fille, j'acceptai...

Un déluge de larmes inonda de nouveau son visage.

— Ah ! continua-t-elle d'une voix déchirante, je ne me figurais pas alors l'étendue du sacrifice auquel je m'étais résignée. Depuis ce jour maudite, je ne vis plus, madame ! Je ne cesse de penser à ma pauvre Geneviève ! Je n'ose même pas m'informer d'elle directement. Je tremble de passer à côté d'elle sans la reconnaître, moi, sa mère ! Et je suis sûre que si je la rencontrais, elle ne m'accorderait au passage qu'un regard distrait et dédaigneux. Qui sait

même si elle ne se détournerait pas de moi avec mépris si je lui apprenais la vérité ?... C'est pour tromper ma douleur, pour essayer d'oublier, que je travaille avec tant d'acharnement. Quelquefois, je m'arrête, découragée, et je me demande à quoi bon me surmener ainsi ? Est-ce pour gagner une fortune ? Hélas ! en ai-je besoin, moi ? Si peu que j'aie, acheva Jeanne, cela ne me suffira-t-il pas toujours ? Est-ce pour la laisser à Geneviève ? Mais elle sera dix fois plus riche que moi le jour où ceux qui l'ont adoptée mourront ! Et alors, quand je suis seule, quand je me trouve en face de ce néant, sans amour, sans consolation, sans but dans la vie, je me sens prise d'apeurement et de désespoir.

— Pauvre femme ! pauvre mère ! s'écria Mme de Mérenval. Que je vous plains !

Elle était sincère dans l'expression de ses condoléances, car de grosses larmes coulaient aussi de ses grands yeux noirs.

Soudain, elle les essuya et prêta l'oreille.

— Il y a quelqu'un dans le magasin, dit-elle.

Mme Hervieux voulut se lever.

— Non, dit la marquise. Dans l'état où vous êtes, cela n'est pas possible... Attendez, je vais voir...

Elle se leva et passa dans la boutique. Au moment où elle atteignait le seuil, elle distingua vaguement dans l'obscurité un homme qui franchissait la porte de la rue.

Elle n'aperçut même pas son visage, puisqu'il lui tournait le dos, mais elle vit que cet homme était mis avec élégance et portait une épée.

Au moment même où il mettait le pied dehors, M. Hervieux rentrait, de sorte que ce gentilhomme, sortant du magasin avec une précipitation évidente, se heurta au commis d'octroi et tomba pour ainsi dire dans ses bras.

Le brave homme s'excusa de son mieux et s'effaça pour laisser passer l'inconnu, qui s'éloigna sans prononcer une parole.

— Quel est ce gentilhomme ? demanda la duchesse.

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Vous ne le connaissez pas ?

— Pas le moins du monde.

— Mais l'avez-vous vu assez distinctement pour le reconnaître au cas où vous l'auriez déjà rencontré ?

— Sans doute.

Mme de Mérenval revint très étonnée auprès de la lingère et raconta devant son mari ce qui s'était passé.

On crut que c'était un voleur. On passa dans le magasin pour s'assurer que rien n'y manquait... Non, tout était parfaitement en ordre !

On en fut réduit à supposer alors que ce gentilhomme était entré dans le magasin pendant le malaise de Mme Hervieux, qu'il avait appelé, qu'on ne l'avait pas entendu et que, de guerre lasse, il avait quitté la place.

La soirée fut triste et silencieuse.

M. Hervieux, aussi peu causeur qu'à l'ordinaire, soupa, releva les comptes et se retira dans sa chambre.

Sa femme le vit disparaître avec une sorte de joie secrète. Devant lui, elle

n'avait osé rien dire, mais elle était inquiète et agitée.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda la duchesse. Je ne vous ai jamais vue ainsi !

— C'est vrai, madame, répondit Jeanne, mais pour la première fois, depuis dix-huit ans, que ce secret est sorti de mon cœur, je tremble d'avoir commis une imprudence grave !

— Comment ! vous vous défiez de moi ? fit Mme de Mérenval.

— Non pas de vous, madame, mais de cet inconnu qui a pénétré dans le magasin et qui s'est enfui à votre approche. S'il avait entendu cette confidence... s'il allait en faire mauvais usage...

— Dans quel but ?

— Je l'ignore.

— Est-ce que le marquis et la marquise de Montbazon ont fait passer Geneviève pour leur propre fille ?

— Du tout. J'ai fait mes couches chez eux, au vu et au su de tout le village. Chacun sait qu'elle est ma fille.

— Alors, que pouvez-vous craindre ? Quand même cet individu aurait entendu ce que vous avez dit, cela ne peut avoir aucune conséquence. Il y aurait un homme de plus qui saurait que vous êtes la mère de Geneviève. Voilà tout.

Jeanne, néanmoins, hochait soucieusement la tête.

— D'ailleurs, poursuivit la duchesse, je ne crois pas que vos craintes soient fondées. Cet inconnu était sans doute un chaland qui, voyant qu'on ne lui répondait pas et que la nuit s'avancait, a pris le parti de se retirer.

— Dieu vous entende ! fit Mme Hervieux. Et pourtant cet homme est parti si précipitamment que... malgré moi... je tremble...

— Encore une fois, rassurez-vous. Dans la situation où vous êtes, je ne vois rien qui puisse provoquer ces inutiles alarmes. Revenons à vous, si vous le voulez bien, et, puisque vous avez commencé vos confidences, achevez-les.

— Que voulez-vous savoir de plus ?

— C'est que je ne peux pas m'expliquer comment et pourquoi vous avez épousé M. Hervieux.

— Je vais vous le dire, madame ; mais, en vérité, ne vous attendez à rien d'intéressant.

« J'étais arrivée à Paris, recommandée par le docteur Carrey, son frère, à Mme Montagne, qui tenait avant moi ce magasin.

« Elle m'avait accueillie avec tant de bienveillance que je fis tout au monde pour la satisfaire. J'étais, du reste, si triste, si désœuvrée, que le travail et la compagnie de cette aimable dame furent sur le moment des dérivatifs puissants au chagrin qui me dévorait.

« Certainement, si j'étais restée seule et inoccupée, je serais morte de douleur et de désespoir.

« J'avais reçu de la famille de Montbazon une somme de vingt mille livres, qu'elle m'avait forcée d'accepter, sous prétexte que la mère de Geneviève ne devait pas être servante ni rester dans le besoin. Mme Montagne me fit placer ces fonds et me proposa d'apprendre son métier.

Commencé dans l'édition du 1er avril 1950.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

«—Vous pourrez plus tard, me dit-elle, me remplacer utilement en cas d'absence et même, si le cœur vous en dit, acheter mon fonds. Mieux que personne vous saurez ce qu'il vaut, de sorte qu'il n'y aura pas de surprise entre nous.

«Sans m'engager à rien pour l'avenir, je consentis à devenir son élève. Tout d'abord cet état me plut. C'était bien réellement un métier de femme. Au bout de deux années d'apprentissage, j'étais à peu près au courant. Je trouvais moi-même que Mme Montagne commençait à rester un peu en arrière de ses concurrentes.

«Cela tenait à son grand âge. N'étant plus jeune, elle ne suivait pas les modes nouvelles et son magasin était encombré d'objets surannés, dont les clientes ne voulaient plus. Je lui en fis timidement l'observation. Elle ne s'en formalisa pas, car elle s'était aperçue, elle aussi, que le chiffre de ses affaires diminuait sensiblement.

«—J'ai bien envie, me dit-elle un jour, de vous laisser faire à votre idée. Vous avez raison, je deviens vieille, je retarde de vingt ans au moins sur les modes du jour. Selon vous, que faudrait-il donc pour ramener la clientèle ?

«—Peu de chose, chère dame, lui répondis-je. Il faudrait vendre, fût-ce à perte, ce qui date trop, refaire au goût actuel tout ce qui peut s'arranger et vous approvisionner de ce qu'il y a de plus nouveau.

«—Vous croyez ? Eh bien ! je vous donne carte blanche.

«Ainsi prise au mot, j'hésitais... j'avais peur... Elle s'en aperçut...

«—Ne craignez rien, me dit-elle. Je ne renonce pas à toute surveillance. Si vous vous trompez ou si vous allez trop loin, je vous le dirai.

«Cela me décida. Je remuai le magasin de fond en comble. Au bout d'un mois il n'était plus reconnaissable. Mais comment y faire revenir une clientèle qui en avait perdu le chemin ?

«J'eus l'idée de relever sur les livres les noms de tous les habitués de la maison et de leur adresser une lettre dans laquelle Mme Montagne leur annonçait qu'elle avait renouvelé de fond en comble ses approvisionnements et qu'on trouverait chez elle les modèles les plus frais et du meilleur goût.

«Le résultat dépassa nos espérances. Un mois après, nous avions non seulement reconquis, mais encore doublé notre clientèle. Mme Montagne me félicita. J'étais moi-même si heureuse d'avoir réussi que j'avais momentanément oublié mes chagrins.

«La bonne dame ne s'occupait plus de son commerce. Elle me laissa faire, souriant de mon activité, surveillant pour la forme, me témoignant une confiance aveugle.

«Au bout de cinq ans, je connaissais assurément mieux qu'elle ce qu'elle m'avait appris.

«Une seule chose la contrariait et m'avait souvent causé à moi-même d'assez graves ennuis. J'étais jeune, fraîche, assez jolie. Tous les gentils-hommes qui venaient s'approvisionner chez nous de jabots et de manchettes, ou qui voulaient faire à leur femme la surprise d'une pièce de dentelle, rôdaient autour de moi, me faisaient la cour, me glissaient dans la main des billets doux avec le prix de leurs achats. La position n'était plus tenable.

«L'un d'eux, plus téméraire encore, osa me faire à haute voix une déclaration incendiaire, me proposa des bijoux, un hôtel, des chevaux, des voitures... Je fus forcée de me retirer pour mettre un terme à ces impertinentes obsessions. Mme Montagne en était toute scandalisée.

«Le soir même, après souper, elle se renversa dans son fauteuil et, me

regardant longuement, elle me tint à peu près le discours que voici :

«—Ma chère enfant, je me fais décidément bien vieille. Je m'en aperçois chaque jour davantage, et je finis par croire que le moment est venu de me reposer. Sans être riche, j'ai de quoi finir sans bruit le peu de jours qui me restent à vivre lorsque j'y aurai joint surtout le prix de mon fonds de commerce. Ce fonds, vous l'avez entièrement renouvelé, vous savez mieux que moi de quoi il se compose, vous en connaissez donc la valeur comme personne au monde. Eh bien ! dites-moi : à quel prix l'estimez-vous ?

«—A vingt mille livres au bas mot, répondis-je.

«—Soit ! va pour vingt mille livres, puisque telle est votre appréciation. Maintenant, avec la même franchise, je vous demanderai si vous avez l'intention de l'acheter ?

«—Mon Dieu, madame... balbutiai-je, je ne sais si je suis en état... Certes, je le voudrais bien, repris-je vivement, mais croyez-vous que...

«—Ma bonne amie, ayez en vous plus de confiance. Si mon magasin est aujourd'hui si bien achalandé, c'est à votre initiative que je le dois. Donc vous voyez plus juste que moi et il vous suffira de vous tenir au courant pour prendre le pas sur tous vos concurrents. Ne craignez rien et allez de l'avant. Quant au prix, je ne serai pas exigeante. Vous en échelonneriez les paiements comme bon vous semblera.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jacques de Montbazan, neveu du marquis du même nom, ayant pris le titre de comte, dilapida une petite fortune à la suite de séductions diaboliques du monde dans lequel il avait vécu, des entraînements de la passion... Il poussa l'audace jusqu'à enlever la belle petite marquise Geneviève, à l'aide du rusé La Vrille, être méprisable, s'il en fut... L'auteur nous fait passer par des péripéties, où la vertu est toujours récompensée et le vice pas toujours puni. La vie, il faut le dire, est souvent une excuse, avec ses privations et ses cruautés, pour ceux qui tombent.

«—Mais je vous payerai comptant, madame ! Vous savez bien que j'ai les 20,000 livres, puisque c'est vous qui me les avez placées. J'ai même pu, grâce aux appointements que je recevais chez vous, mettre de côté tous les ans l'intérêt de cette somme, de sorte qu'il me restera encore de quoi faire face aux premiers achats.

«—Alors, mon enfant, rien de plus simple. Demain vous pouvez entrer en possession, si le cœur vous en dit. Permettez-moi seulement de vous faire observer que vous êtes bien jeune et bien terriblement jolie pour rester seule dans la maison ! Vous avez vu ce que, malgré ma présence, ont osé quelques impertinents. Ce sera bien pis encore lorsque je ne serai plus là et que vous n'aurez pour toute compagnie qu'une ouvrière, plus jeune encore que vous, peut-être. En outre, quoique vous ayez appris à lire et à écrire depuis que vous êtes auprès de moi, je ne sais pas si vous seriez en état de tenir bien régulièrement vos comptes. Or, il y a beaucoup de crédit dans notre état, vous ne l'ignorez pas. Les grandes dames ne veulent payer que quand cela leur plaît. On serait fort mal venu de leur réclamer ce qu'elles doivent. Dans ces conditions-là, le moindre oubli pourrait vous être funeste et compromettre avec vos bénéfices l'avenir de notre maison.

«—Comment faire alors ? demandai-je, comprenant la justesse de ces observations.

«—Il faudrait vous marier, mon enfant.

«—Jamais ! me récriai-je avec un geste de terreur.

«—C'est pourtant le seul moyen de tenir en échec cette nuée de beaux seigneurs qui vous assiègent et de mettre un peu d'ordre dans vos affaires. Mais ne vous effrayez pas trop. Je sais ce que vous avez souffert. Je conçois et je partage vos scrupules. Si donc je vous propose un mari, c'est que j'ai sous la main un homme d'un certain âge, qui pourrait être votre père, qui vient d'hériter d'une assez jolie fortune et avec qui vous vous entendriez facilement. Il ne se fait pas illusion, il sait qu'il est vieux, qu'il ne peut plus prétendre à l'amour d'une femme. Il ne demande plus qu'à ne pas vivre seul. Vous le connaissez, du reste : C'est M. Hervieux, le premier commis d'octroi.

«—Votre locataire ? Celui qui vient quelquefois passer la soirée avec nous ?

«—Lui-même.

«—Mais il a cinquante ans au moins ?

«—Je ne dis pas non, mais que vous importe ? En prenant un mari, ce n'est qu'un pavillon que vous épouserez. D'après ce qu'il m'a donné à entendre, je crois qu'il serait disposé à toutes les concessions. Voulez-vous que j'en cause avec lui ? Cela n'engage à rien... »

Jeanne ne répondit pas. Le lendemain, Mme Montagne, après avoir prévenu Hervieux, se retira sous prétexte qu'elle avait des lettres à écrire, et les laissa seuls pendant une grande heure.

Stylé par elle, Hervieux se déclara. Il avait toujours vécu seul. Il n'avait

pas de famille et, depuis qu'il avait quitté le régiment, il n'avait plus un ami ! Il s'ennuyait à mourir et cherchait dans le mariage une diversion à ses ennuis, un but quelconque à sa vie d'isolement. Il avait cru trouver chez Jeanne toutes les garanties qu'on peut exiger d'une femme. En lui offrant son nom, il ne lui demandait que de s'associer à son sort. De son côté, il lui prodiguait tous ses soins et espérait qu'en retour il obtiendrait d'elle un peu d'amitié.

Jeanne avait beaucoup réfléchi depuis la veille. Elle avait fini par trouver de plus en plus que Mme Montagne avait raison. Elle ne repoussa pas la demande du premier commis. Elle lui raconta son histoire, ne lui cacha pas la faute qu'elle avait commise, lui déclara qu'elle n'avait pas cessé d'aimer Clodion mort et qu'elle s'était promise de rester fidèle à sa mémoire.

—Si donc, dit-elle en terminant, ce n'est qu'une association loyale que vous me proposez, si réellement vous n'attendez de moi que de la probité et un peu d'amitié, j'accepte votre main. Mais si vous nourrissez la moindre arrière-pensée, si vous espérez que le temps apportât la moindre modification à la résolution que j'ai prise, qu'il ne soit plus question de rien entre nous.

Ainsi posé, le contrat ne donnait prise à aucune ambiguïté.

—Soit ! dit Hervieux. Je serai à la fois votre père, votre ami et votre associé.

Ce fut ainsi que le mariage fut célébré un mois après, et que Mme Hervieux succéda officiellement à Mme Montagne.

IX

L'odyssée d'un gentilhomme

Jeanne avait raison de trembler. Oui, le secret de sa vie, qu'elle avait confié à la duchesse, avait été surpris par un étranger, par le plus mortel ennemi de Geneviève, par Jacques de Montbazan !

Quel usage en ferait-il ? Il ne le savait pas encore. Qu'était-il devenu depuis seize ans et pourquoi revenait-il à Paris ? C'est ce qui nous reste à raconter.

A la suite de la tentative d'enlèvement dont la Petite Marquise avait été l'objet, le marquis avait tenu à bien prouver à son neveu qu'il connaissait le vrai coupable et que, s'il n'exerçait aucune poursuite, c'est qu'il ne le voulait pas.

En conséquence, voici la lettre qu'il avait fait remettre à Jacques par M. de Nocé lui-même :

«Mon cher neveu, «Après avoir fait avorter le crime odieux que vous n'avez pas craint de commettre, je ne veux pas que vous me preniez pour dupe. A moi aussi, il aurait été facile de mettre à profit vos maladresses et de faire constater par M. le lieutenant-criminel, à Paris, de quelle maladie singulière était atteint votre valet La Vrille au retour d'une absence qui n'avait pas duré moins de quatre jours.

«Si je ne l'ai pas fait, c'est par respect pour le nom que vous portez, qui est également le mien, et parce que j'avais entre les mains des preuves suffisantes pour asseoir mes incertitudes premières.

«Je souhaite que ma longanimité épargne à notre famille le déshonneur que votre conduite lui prépare à bref délai, mais j'ai bien peur que ce sacrifice ne soit inutile. Comme je m'attends d'un jour à l'autre à un éclat dans lequel sombrera définitivement ce qui vous reste de dignité, je vous prévins donc que je serais le premier à provoquer ce scandale si vous renouveliez jamais, sous quelque forme que ce fût, l'odieuse tentative que vous n'avez pas craint de mettre à exécution.

«Vous savez déjà que je suis homme de parole et que je ne menace jamais en vain. Prenez garde de me contraindre à vous le prouver une seconde fois !

«Marquis ROLLAND DE MONTBAZAN.»

En recevant cette lettre, Jacques fut atterré. Comment son oncle était-il si parfaitement au courant de ce qui s'était passé ? Le faisait-il surveiller ?

Cette seule pensée lui donna le frisson. Il n'aimait pas la police. Il avait pour cela des raisons que nous ferons connaître tout à l'heure.

Il eut d'abord l'idée de répondre à son oncle, d'affecter une ignorance absolue ; mais, comprenant que ses dénégations ne le convaindraient pas, il fut pris d'une immense colère contre La Vrille, sous l'inspiration de qui il avait entrepris cette funeste campagne.

Il courut dans la chambre où le laquais, encore couché, attendait impatiemment sa guérison prochaine.

—Tiens ! triple animal ! s'écria-t-il en lui mettant brutalement sous le nez la lettre du marquis ; voilà ce que me vaut ta maladresse.

La Vrille ne se formalisa pas. Il parcourut froidement la lettre et la rendit à son maître.

—Vous vous trompez, lui dit-il sans se déconcerter, vous auriez dû dire : voilà ce que me vaut ma lésinerie.

—Comment ! fit Jacques en bondissant, nieras-tu que ce soit toi qui m'aies conseillé d'enlever cet enfant ?

— Pas le moins du monde. Et je soutiens encore que c'était le meilleur moyen de nous en débarrasser.

— Tu vois donc bien que c'est par ta faute !

— Pardon, interrompit La Vrille ; rétablissons les faits, je vous prie. Oui, à la suite de vos interminables jérémiades, je me suis laissé sottement attendrir. J'en conviens d'autant plus volontiers que ce n'est pas dans mes habitudes. J'ai craint pour vous, en effet, que le marquis ne finit par s'attacher à cette fille de rien et, par pitié pour vous, j'ai consenti à tenter de l'enlever.

— Eh bien ! que te disais-je ?

— Oui, nous sommes jusqu'ici parfaitement d'accord ; mais, où nous avons cessé de nous entendre, souvenez-vous-en bien, c'est sur la manière d'exécuter le projet. Je m'étais chargé de déterrer à vos frais quatre ou cinq sacripants qui, pour quelques louis, vous auraient bâclé cette affaire en un clin d'oeil. Vous ne l'avez pas voulu. Sous prétexte que vous reculez devant un esclandre et que vous en redoutiez les conséquences, vous vous êtes entêté à substituer l'adresse à la violence. C'était plus économique, je vous l'accorde, mais vous voyez où cela nous a conduits.

Le comte ne protesta ni contre les assertions de son valet, ni contre le ton plus dégagé sur lequel celui-ci parlait.

— Le système des lésineries que vous me semblez inaugurer depuis quelque temps, poursuivit insolemment La Vrille, que ce silence encourageait, ne vous amènera jamais à rien qui vaille. Quand on veut la fin, on doit vouloir les moyens, que diable ! Pour réussir, il faut oser. Eh bien ! si vous m'aviez écouté, avec mes quatre ou cinq bandits, nous aurions eu raison de l'enfant, de la nourrice et surtout de ce maudit jardinier, qui m'a envoyé ses deux coups de fusil dans les jambes et qui m'a roulé comme un lapin.

— Oui, tu as raison jusqu'à un certain point ; mais la colère du marquis ne se serait arrêtée dans ce cas devant aucune considération.

— Vous croyez ? fit ironiquement le laquais, en haussant les épaules avec une pitié méprisante. Et cette enfant que nous avions entre les mains ? Elle ne nous aurait donc servi à rien ? Est-ce qu'il n'y avait pas là de quoi faire chanter un bonhomme sur tous les tons que vous auriez voulu ?

— Mais tu ne m'avais rien dit de semblable ! fit observer Jacques.

— Pouvais-je m'imaginer que vous ne l'aviez pas compris ? répliqua La Vrille.

Comme on le voit, la belle colère du comte s'était évanouie, et l'impudent valet triomphait cette fois encore.

Le drôle sentait trop bien quelle pernicieuse influence il exerçait sur son maître pour ne pas profiter de ces avantages.

— Et c'est vous qui vous plaigniez ! reprit-il en se croisant les bras. Non, c'est vraiment trop comique ! Que dirai-je donc, moi qui suis au lit depuis quinze jours par votre faute ! Je ne récrimine pourtant pas, moi, puisque cela ne sert à rien. Voyez-vous, monsieur, la pilule est faite, nous n'avons qu'à l'avaler. Que ce soit dur, je n'en disconviens pas, mais il faut filer doux, pour le moment du moins. Soyez assuré que votre oncle a pris plus de précautions que jamais ; que toute tentative immédiate n'aurait aucun bon résultat et que M. de Montbazon, qui est homme d'énergie, lui, vous ferait poursuivre comme le dernier des malandrins. Et vous savez aussi bien que moi, ajouta-t-il avec une intention bien marquée, qu'il ne serait pas prudent à vous d'avoir actuellement le plus petit démêlé avec les hommes à robe noire.

Après avoir asséné sur l'orgueil de son maître ce dernier coup de massue, La Vrille se retourna tranquillement du côté du mur.

Le gentilhomme se leva et s'en alla d'un pas lent, réfléchissant sans doute à ce que son laquais venait de lui dire et regrettant, un peu tard, de ne pas l'avoir écouté jusqu'au bout.

Tout ce que le coquin avait dit était vrai, en effet, sans parler de ce qu'il avait sous-entendu.

Depuis treize ans qu'il était au service du comte, il avait fini par le dominer au point qu'on était en droit actuellement de se demander quel était le véritable maître et quel était le valet.

Pendant les désordres de toute nature qui avaient signalé les dix premières années du séjour de Jacques à Paris. La Vrille ne s'était pas gêné pour prélever sur les moindres dépenses un impôt onéreux. Les seules installations de Paris et de Versailles lui avaient rapporté plus de dix mille livres. Sur le reste, il avait effrontément tondu ses trois mille livres par an, de sorte qu'au moment où le marquis de Montbazon racheta pour les rendre à son neveu les propriétés que celui-ci avait aliénées, le laquais infidèle avait mis de côté quarante mille livres qu'il avait sagement placées et qu'il laissait fructifier, sans jamais toucher aux intérêts.

La générosité de M. de Montbazon l'avait rattaché à son maître, alors qu'il était sur le point de le quitter. Il était à présumer, en effet, que le jeune écervelé se livrerait à ses anciennes folies, mangerait de nouveau sa fortune et qu'il en résulterait pour La Vrille un profit au moins égal à celui qu'il avait déjà fait.

Il ne se trompait pas. A peine rentré en possession de son patrimoine, Jacques recommença de plus belle sa vie d'orgies et de prodigalités. En moins

d'une année, la plus belle de ses fermes y avait passé.

Que lui importait ? Certainement, son oncle gronderait encore, mais il payerait. La Vrille l'avait prédit, et, jusqu'ici, toutes ses prédictions s'étaient réalisées.

Oui, mais cette fois il avait été mauvais prophète. Non seulement l'oncle ne paya pas, mais encore il se fâcha. Pour bien prouver à son neveu que tout était désormais fini entre eux, il avait adopté cette fille de vilain et l'avait frauduleusement introduite dans sa maison.

C'était du moins ainsi que pensait Jacques. Il ne pouvait pas se figurer que son oncle lui tiendrait rigueur. Aussi, lorsqu'au bout de deux ans il vit que le marquis ne parlait pas de racheter sa ferme et que Geneviève se portait comme un chêne, il se prit à réfléchir.

Evidemment, du train qu'il avait marché pendant cette première année, et pour peu qu'il continuât sur le même pied, il serait ruiné encore avant cinq ans. Et au bout de cinq ans, que ferait-il ?

Ce terrible point d'interrogation lui donna la chair de poule. Comment faire pour vivre toujours aussi largement et pour sauver Châteauneuf ? Les idées de patiente économie qu'il avait sucées en province, pendant son extrême jeunesse, lui revinrent alors en mémoire et se compliquèrent de la longue expérience qu'il avait faite à Paris. Les procédés en usage parmi certains adeptes du monde frelaté dans lequel il s'embourbait ne lui apparurent plus sous les mêmes couleurs qu'autrefois. Il les avait flétris d'abord avec une sainte indignation, puis il les avait étudiés, puis il avait admiré l'habileté qu'ils nécessitaient. Enfin, il en était arrivé à trouver que ces procédés étaient le meilleur moyen de bien vivre aux dépens des autres.

Le problème était résolu. Il était simple et convenait merveilleusement à ses goûts et à sa paresse. Comment l'appliquer ? Il eut d'abord recours au jeu. Trouvant stupide de se laisser dépouiller, comme cela lui était arrivé maintes fois à son esclave, par des aigrefins, il s'étudia à corriger la mauvaise chance et y réussit d'emblée avec un succès étourdissant.

Peu à peu, cependant, tous ceux qui s'étaient habitués à le voir perdre continuellement s'étonnèrent de le voir gagner sans cesse. Ils se donnèrent le mot pour le surveiller, si bien que, par une belle nuit de pharaon, M. le comte de Montbazon fut pris en flagrant délit de vol, condamné à restituer les vingt mille livres qu'il avait gagnées et reconduit par ses amis avec tous les égards dus à son imprudence.

Flétri alors pour le peu de bonnes sociétés qu'il fréquentait, il en fut réduit à se rabattre sur les tripots ; mais, comme il se trouvait le plus souvent en présence d'individus aussi habiles que lui, le métier n'était pas assez fructueux. Force lui fut de trouver une autre combinaison.

Il s'était montré si généreux envers les femmes et il s'était fait parmi elles une telle réputation de libéralité, qu'il lui arrivait rarement de rencontrer des cruelles dans le milieu auquel il s'adressait.

Chanteuses, danseuses, filles entretenues, tout ce qui était en circulation, à cette époque, de femmes galantes, Jacques les avait plus ou moins connues ; liaisons éphémères toujours, caprices d'un jour le plus souvent.

Au nombre de celles qui s'étaient créées dans le monde de la galanterie la plus grande réputation, figurait une actrice de la Comédie Italienne, qu'on appelait Julia Doumelli, et plus communément la Doumelli.

Jacques s'était trouvé vingt fois avec elle et l'avait même eue à souper chez lui. Ne pas la désirer était impossible à un homme qui ne comptait plus le chiffre de ses bonnes fortunes. Il lui avait donc fait la cour, autant qu'on la fait ordinairement à ce genre de femmes ; c'est-à-dire qu'il lui avait demandé le clef de son alcôve, en lui promettant de ne pas être ingrat.

Or, elle avait pris des renseignements sur le comte et savait qu'il n'avait qu'une fortune médiocre. C'était par conséquent une mince proie, bonne tout au plus à grignoter aux heures de chômage. Ces heures étaient rares chez la Doumelli, mais elles finirent par arriver sans doute, puisque la vingt et unième fois qu'il l'invitait à souper, elle répondit :

— Venez me prendre demain.

Il fut exact au rendez-vous et conduisit la jeune femme chez le vicomte de Champdoré, qui était un des plus fervents compagnons de débauche de Philippe d'Orléans.

La Doumelli était en plein pays de connaissances. Il n'y avait là que Jacques à qui elle n'eût pas encore accordé ses faveurs. Elle s'en donna à cœur-joie, et comme elle se souciait peu du comte, but de si fréquentes rasades, qu'elle rentra complètement ivre à son hôtel.

Loin de l'en empêcher, du reste, celui-ci avait pris soin, pendant la soirée, de ne jamais laisser son verre vide. Quand il pénétra dans cette chambre, dont tant d'autres avant lui avaient franchi le seuil, il ne voulut céder à personne le soin de déshabiller la comédienne.

Le lendemain matin de bonne heure, il la quitta. Encore alourdie par les ivresses de la veille, elle s'aperçut à peine de son départ.

Vers deux heures, seulement, elle se réveilla et sonna pour demander son chocolat. Ce fut sa soeur en personne qui le lui apporta.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Les Dupont arrivent en même temps que le boulanger ?... Quelle veine pour nous : ils sont absents quand nous dormons et ils dorment quand, normalement, nous nous levons... Des voisins en or, que je te dis...

Tandis que la Doumelli vidait lentement sa tasse, la soeur allait et venait dans la chambre, réparant avec son activité et sa vigilance ordinaires le désordre dont elle était témoin.

Tiens! s'écria-t-elle tout à coup, je vois bien tes boucles d'oreilles et ton bracelet, mais je ne trouve pas ton collier!

— Hein? fit la Doumelli, qui sur-sauta. Je le portais cependant hier soir.

Elle se leva, chercha avec sa soeur dans les moindres recoins, fouilla vainement dans le corsage et la poche de la robe qu'elle avait quittée... le collier n'y était pas!

Or, il faisait partie d'une parure d'émeraude et de diamants, évaluée à 50,000 francs, qui avait été donnée à la Doumelli par le duc de Rianzo. Le collier valait à lui seul 30,000 livres au bas mot.

Pensant l'avoir laissé tomber pendant le souper, elle l'envoya réclamer chez le vicomte de Champdoré. Il déclara qu'il répondait de la probité de ses domestiques et que le bijou n'était pas chez lui.

Pendant ce temps, la soeur visitait vainement au fond de la remise la chaise dans laquelle la comédienne était allée chez le vicomte et en était revenue. Ni par terre, ni sous les coussins, le collier n'avait glissé. Donc, elle l'avait perdu ou bien on le lui avait volé.

Mais où pouvait-elle l'avoir perdu, puisqu'elle n'était sortie de chez elle que pour aller chez le vicomte et qu'elle avait fait le trajet dans sa chaise? Or le lui avait pris, alors. Qui? Ce ne pouvait être que Jacques.

— Peut-être est-ce une mauvaise plaisanterie qu'il a voulu me faire, dit-elle.

Elle se rendit chez lui. Il l'accueillit avec les plus vives démonstrations d'amitié.

— Comment! Vous daignez revenir s'écria-t-il. C'est trop d'honneur et de bonheur à la fois!

Sans daigner répondre un mot à ces protestations, elle lui exposa l'objet de sa visite.

— Rendez-moi ce collier, lui dit-elle. La plaisanterie est mauvaise et a duré déjà trop longtemps.

Le comte protesta, s'indigna. On pouvait visiter la maison de la cave au grenier. Quoi! on le soupçonnait capable d'une indécatesse pareille! Même en riant, se serait-il jamais permis semblable liberté!

— Dame!... fit la comédienne, furieuse. On dit bien que vous volez au jeu...

Pour le coup, Jacques se fâcha tout rouge et la mit à la porte.

Le jour même, il prit soin d'ébruiter la chose. Il prétendit être victime d'une comédie, qui n'avait d'autre but que le chantage.

— Mais je ne m'y laisserai pas prendre, je vous en réponds! ajouta-t-il avec fermeté.

De son côté, la Doumelli ne se fit pas faute de raconter au vicomte de Champdoré et à ses amis le vol dont elle accusait hautement M. de Montbazon.

Elle leur raconta avec quelle persistance il lui avait versé à boire, l'avait empêchée de sonner sa camériste; ne manqua pas de faire remarquer combien il était étrange que le comte fût parti de si grand matin, sans avoir profité pour ainsi dire des faveurs auxquelles il aspirait depuis si longtemps.

L'opinion publique donna raison à Julia. La conduite de Jacques était tellement suspecte en cette occasion, que les bruits fâcheux qui circulaient déjà sur son compte prirent plus de consistance que jamais. Plus un de ceux qui le voyaient encore ne daigna le saluer à l'avenir, et il devint avéré que c'était lui qui avait volé le collier de la Doumelli.

C'est évidemment à ce vol que La Vrille avait fait allusion, quand il avait dit à son maître:

— Vous seriez bien imprudent d'avoir le moindre démêlé avec les hommes à robe noire!

Le drôle savait, en effet, mieux que personne, à quoi s'en tenir sur ce scandale dont s'entretenait tout Paris.

Oui, c'était bien le comte qui avait volé le collier. Voilà à quel degré de bassesse l'avait conduit la vie de débauches à laquelle il s'était laissé entraîner!

Ce n'est pas dans un autre but qu'il avait poursuivi de ses assiduités la riche courtisane. C'était afin de la dépouiller plus facilement qu'il l'avait fait boire. Qu'il l'avait déshabillée de ses propres mains; c'était pour avoir le temps de faire disparaître toute trace de son crime avant le réveil de la comédienne qu'il était parti de si grand matin.

Il avait agi, on le voit, avec une certaine habileté. Il s'était bien gardé de prendre la parure tout entière. Il avait respecté le bracelet et les boucles d'oreilles, pour laisser au doute une porte ouverte.

Le collier pouvait s'être détaché et avoir glissé sans que l'on s'en aperçût, des épaules de Julia. Il était peut-être tombé dans l'escalier... sous la porte cochère... au moment où la jeune femme montait dans sa chaise ou en descendait... il avait été ramassé sans doute par un passant, qui s'était bien gardé de le rendre!

— Si j'avais eu l'infamie de commettre une action aussi vile, ajoutait-il victorieusement, en racontant cette histoire, aurais-je été assez bête pour laisser le bracelet et les boucles d'oreilles?

Cet argument, qu'il croyait sans réplique, ne convainquit personne. Agir ainsi aurait été vraiment maladroit! C'est ce que tout le monde pensa et ce que deux ou trois des plus incrédules ne craignirent pas de lui faire observer. Quant à lui, une fois en possession de cette riche proie, il ne songea plus qu'à la dérober aux investigations de la justice. Dans le cas où la Doumelli déposerait une plainte chez le lieutenant de police, on pouvait opérer chez lui d'un instant à l'autre une perquisition dont il comprenait tous les dangers!

D'un autre côté, aller sur-le-champ chez un joaillier pour lui vendre ce bijou, c'était se dénoncer d'avance. Il n'était pas douteux que la disparition du collier ferait grand bruit à Paris, que le joaillier en serait instruit le jour même, et livrerait le coupable à la police. Donc, il importait d'attendre.

Entre quelles mains sûres déposer ce collier? Ce n'était pas facile. S'adresser à ses amis n'était pas possible non plus, outre qu'il n'en avait guère. Le comte eut beau chercher, il ne trouva que La Vrille à qui remettre ce précieux dépôt.

Après l'avoir soigneusement emballé, ficelé et cacheté, Jacques appela son valet.

— Voilà, lui dit-il, un objet de prix que je confie à ta probité. C'est un souvenir de famille auquel je tiens beaucoup, mais que, pour des raisons particulières, je ne peux garder chez moi une minute de plus. Je te recommande de le mettre en lieu sûr, hors de cet appartement, de telle façon qu'il puisse échapper à l'oeil le plus clairvoyant. Tu m'entends bien?

— Oui, fit le laquais étonné, tournant, retournant et palpant du bout des doigts le paquet qu'il tenait à la main.

— Va donc exécuter immédiatement l'ordre que je viens de te donner, fit le comte en le congédiant du geste.

La Vrille sortit et revint une demi-heure après.

— C'est fait, dit-il laconiquement à son maître.

Il était fort intrigué. Jamais il n'avait vu entre les mains de Jacques un sou-

venir de famille qui présentât le danger qu'on lui signalait.

La visite de la Doumelli, l'explication bryuante qui s'ensuivit, l'accusation qu'elle fit peser sur le gentilhomme, il entendit tout.

— Ah! je comprends... murmura-t-il joyeusement.

Il se tut pourtant, mais le soir même il se rendit chez le notaire qui lui plaçait ordinairement ses économies, et entre les mains duquel il avait déposé dans la matinée le paquet précieux. Il le prit, l'ouvrit sans vergogne, le reficela, recacheta; puis, sûr que ses pressentiments ne l'avaient pas égaré, il revint à la maison.

Pendant huit jours, son maître fut excessivement agité.

Le bruit de la sonnette le faisait tressaillir. Lorsque La Vrille ouvrait trop brusquement la porte de sa chambre, il se retournait effrayé.

Le drôle savait bien à quoi attribuer les terreurs du gentilhomme. On aurait juré qu'il prenait plaisir à les provoquer. Cependant, il ne soufflait mot.

Au bout de dix jours enfin le comte se décida à réclamer le paquet qu'il avait remis à son laquais.

— Ah! votre souvenir de famille? fit ironiquement La Vrille.

— Sans doute.

— Je conçois que vous y teniez. C'est un superbe bijou!

— Plaît-il? dit le gentilhomme d'un ton hautain.

— Les émeraudes en sont d'une eau merveilleuse et les diamants d'une limpidité sans pareille!

— Comment, coquin! est-ce que tu te serais permis...

— De défaire le paquet? Oui, monsieur. Oh! pure curiosité, croyez-le bien. C'est étonnant comme ce collier ressemble à celui que vous réclamait la Doumelli! Ne trouvez-vous pas?

Jacques devint pâle. Il devina que son valet n'était pas dupe et avait tout découvert. Il eut peur. Il voulut protester: il n'en eut pas la force.

— Allons, remettez-vous, fit débonnairement La Vrille ce n'est pas moi qui vous vendra; mais avouez que vous avez été bien imprudent! J'aurais pu serrer tout bonnement ce paquet dans ma malle sans soupçonner quelle importance il avait été en réalité. On l'aurait trouvé, vous étiez perdu!

— Comment? tu l'as gardé ici, malgré mes ordres?

— Non. Je ne sais pourquoi, j'ai flairé quelque chose de louche dans ce dépôt d'un souvenir de famille que je ne vous avais jamais vu. Je le connais à présent, votre souvenir de famille! ajouta-t-il en riant aux éclats. On en a même tant parlé, reprit-il, que je sais au juste ce qu'il vaut. Ah! c'est un joli coup de filet! Trente mille livres! je vous fais mon compliment.

— Allons! tu es fou. Trêve de plaisanteries et va me chercher cet objet.

— Je ne demande pas mieux, mais à une condition...

— Hein? fit dédaigneusement le gentilhomme, des conditions?... moi?

— Oui, monsieur, ne vous en déplaise! En me confiant ce bijou, en m'exposant à l'amande et à la prison, si la police l'avait trouvé chez moi, vous auriez fait de moi votre complice. Or, entre complices, on ne prend pas tant de mitaines, on partage.

— C'est vraiment trop d'impudence! s'écria le comte, furieux de se voir ainsi traité par son laquais.

— Aimez-vous mieux que j'aie porté le collier à M. le lieutenant de police? demanda cauteusement La Vrille.

— Si tu t'en avisais, maroufle, tu sais bien que je te ferais sauter la cervelle.

— Ce qui mettrait un assassinat de plus à votre actif, répliqua tranquillement le drôle. Je vois que vous ne reculez devant aucun obstacle, ajouta-t-il avec ironie. Seulement, c'est un

DANS LE MEILLEUR QUARTIER DE NEW-YORK

HÔTEL GREAT NORTHERN

tout près du fameux Central Park

400 chambres, spacieuses et agréablement aménagées, chacune avec douche et

\$3.50 et plus

bain. Suites de deux et trois pièces. Vous trouverez au Fiesta Room, le nouveau rendez-vous à la mode de New-York, une excellente cuisine espagnole et française... On vous accueillera ici dans votre propre langue. Chambres avec appareil de télévision, à un prix légèrement plus élevé.

118 W. 57TH STREET, NEW-YORK, N. Y.
Notre entrée 111 W. 56th St. est attenante au garage

FAIBLESSE

Les maladies les plus graves commencent par la faiblesse

N'attendez pas un épuisement complet, prenez ce puissant tonique.

Idéal pour hommes, femmes et enfants
Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montreal



Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à
ROMÉO AUGER
CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Besette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants:

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir? La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

mauvais moyen, croyez-moi. Si vous me tuez, on recherchera pourquoi. En fouillant dans mes affaires on trouvera le paquet en question, en s'étonnera de le voir entre mes mains et, comme on sait que je suis votre âme damnée, on en tirera aisément les conclusions que vous devinez. Au lieu d'être condamné aux galères, vous serez pendu. Choisissez.

Et La Vrille se croisa insolemment les bras.

Jacques sentit qu'il était allé trop loin et frappa du pied avec colère.

— Tenez, monsieur, reprit l'effronté coquin, mieux vaut nous entendre, je vous le certifie. Unis, nous pouvons tout entreprendre. Désunis, nous devenons des ennemis mortels et demain, aujourd'hui même, que vous me tuez ou que vous me fassiez grâce de la vie, vous n'avez plus d'autre chance d'échapper au déshonneur que de vous tuer vous-même. Est-ce là ce que vous voulez ? Certainement non. Donc partageons et tout sera dit.

En effet, le comte ne trouvait pas d'autre issue pour sortir de l'impasse au fond de laquelle il s'était acculé. Il essaya du moins de faire contre fortune bon cœur. Il ne voulait pas avoir l'air de céder à la menace.

— Ah ! faquin, dit-il en souriant, comme tu abuses de ma patience et de ma bonté ! Allons, soit ! Non seulement nous partagerons, mais c'est toi qui démonteras les pierreries et qui les vendras pour faire notre compte.

— Encore une jolie besogne que vous me donnez là ! fit La Vrille. De cette façon, si quelqu'un est pris, ce sera moi. Et comme vous n'irez énergiquement, ce sera sur moi encore que retomberont les sévérités de la justice. Avouez que cela vaudrait bien cinquante louis de plus. N'importe, je veux vous faire la part belle. Oui, je m'en charge. Pour quinze mille livres, on peut bien risquer quelque chose.

Le lendemain, toutes les pierreries du collier étaient démontées. L'or, fondu dans un petit creuset, ne formait plus qu'un lingot insignifiant. Seulement, il fut convenu entre eux qu'on laisserait s'apaiser le bruit qui s'était fait autour de ce hardi coup de main et qu'on ne vendrait les pierres que plus tard, et par fragments, dans un cas d'absolue nécessité.

Ce fut environ un mois après cet événement que le comte, n'osant pas tenter à nouveau une opération de ce genre, songea à s'assurer la fortune de son oncle, en faisant disparaître Geneviève. Ce fut même la crainte d'un gros scandale qui lui fit repousser les moyens violents que lui avait proposés La Vrille.

Celui-ci avait consenti à se charger seul de cet enlèvement, moyennant une somme de mille livres payée d'avance. Peu s'en fallut qu'il ne réussit, mais son échec même était une complicité et un lien de plus entre le gentilhomme et son laquais.

Entre eux, peu à peu, la distance que la naissance avait créée disparaissait. Ils en étaient déjà presque au même niveau moral. Bientôt, l'intelligence seule finirait par mettre l'un au-dessus de l'autre et, malheureusement pour le comte, il était fort à craindre que La Vrille ne finit par l'emporter.

Le drôle, en effet, avait un but.

S'il avait songé un moment à quitter son maître, il avait renoncé à cette idée depuis le jour où le marquis de Montbazon avait rétabli la fortune de son neveu.

Or le plan que mûrissait le valet, il ne l'avait communiqué à personne !

Loin de pousser le comte dans la voie où il l'avait engagé tout d'abord, il avait totalement changé de tactique. Il était le premier à l'empêcher de vendre la moindre parcelle du domaine de Châteauneuf.

Il lui représentait que la vente de sa plus belle ferme avait déjà diminué ses revenus d'un dixième ; qu'aliéner d'au-

tres fermes, c'était les amoindrir encore et s'exposer plus tard à la misère, et même à la misère noire, puisque le marquis déshériterait infailliblement son neveu au profit de Geneviève.

Ces conseils étaient si sages que le comte les voulut suivre à la lettre, tout étonné qu'il fût d'entendre La Vrille parler raison ; mais, pour continuer la vie de désordres et de paresse qui avait pour lui tant de séductions, il écouta les suggestions de ce démon.

Il s'était indigné d'abord. Comment pourrait-il tricher au jeu ? Il ignorait même de quelle façon s'y prendre. La Vrille le lui montra « pour plaisanter ». Au bout de quelques jours, l'élève avait surpassé le professeur. Entre la pratique et la théorie, il n'y avait qu'un pas. Jacques le franchit.

Hélas ! il se laissa prendre. Cette ressource lui manquant, il imagina alors, et de son propre chef, le tour du collier.

Cette fois, il ne fut pas pris ; mais il fut si gravement compromis que tout le monde lui tourna le dos.

La vie à Paris n'était plus possible pour lui, lorsque lui parvint la lettre de son oncle. Elle était si nette et si menaçante, que Jacques, estimant que le séjour de la capitale était funeste à sa santé, entreprit de voir du pays.

La Vrille, à qui il communiqua ce projet, fut d'autant plus de cet avis qu'il n'avait jamais voyagé et que le faire aux frais de son maître était particulièrement agréable.

C'était d'ailleurs le moyen le plus sûr de se défaire des pierres du collier, auxquelles on n'avait pas encore osé toucher.

La chose étant résolue en principe, il ne s'agissait plus que de décider vers quelle contrée le comte se dirigerait. Le choix n'était pas difficile. L'est ou le nord de la France étaient en guerre ; on ne pouvait donc aller qu'en Espagne ou en Italie.

Jacques vendit son mobilier, abandonna son appartement et partit vers la

fin de septembre 1705. Un mois après il franchissait la frontière et pénétrait en Espagne.

Bien qu'il traversât un pays monotone et presque désert, dans lequel toutes les ressources faisaient défaut, il se sentait libre, affranchi désormais de toute crainte, et se dirigeait gaîment vers Madrid, riant philosophiquement des privations qu'il endurait, enchanté de parcourir ces régions ensoleillées, alléché de trois ou quatre manolas qu'il avait cueillis au passage.

Au bout de huit autres jours, enfin, il fit son entrée à Madrid.

Son premier soin fut de se présenter à l'ambassade de France et de s'y renseigner.

Il avait décliné son nom, que l'ambassadeur connaissait à merveille. Rien n'avait transpiré par delà les monts des indécidables que lui reprochait l'opinion publique, de sorte qu'il fut reçu avec la plus cordiale sympathie.

On lui fit bon accueil, on le présenta à tout ce que comptait le monde élégant d'Excellences et de grands seigneurs.

Quinze jours après, Jacques, convenablement installé, avait noué les plus agréables relations.

Il était jeune encore, puisqu'il n'avait que trente-trois ans, assez beau garçon, portait l'habit avec élégance et l'épée avec une crânerie pleine de distinction. En outre, il arrivait de Paris, il avait fréquenté la cour, hanté la fine fleur des gentilshommes français. C'était plus qu'il n'en fallait pour devenir un homme à la mode.

Les courses de taureaux, les promenades du soir à travers la ville, les bruits de guitare qui s'échappaient de toutes les croisées ouvertes, les sérénades qu'il rencontrait sous les balcons de chaque rue, le rire argentin et frais des senoritas, tout cela lui montait à la tête, ainsi que les fumées d'un vin capiteux.

Au bout de deux mois, il n'en était plus à compter le chiffre de ses bonnes

fortunes. Il était devenu pour ainsi dire le chef de l'assain de jeunes écrivains qui tenaient à Madrid le haut du pavé.

Un beau jour il parla vaguement de s'installer à Madrid et de prendre du service dans l'armée espagnole.

Le lendemain, le ministre de la guerre lui proposait le grade de capitaine des gardes de l'infante, grade qui équivalait à celui de colonel d'un de nos régiments français.

Il accepta et se décida à monter sa maison.

Le collier de la Doumelli paya ces premières dépenses. De simple valet, La Vrille fut élevé à la dignité d'intendant.

Lorsque le nouveau capitaine des gardes parut pour la première fois à la cour sous son riche et élégant costume, un véritable cri d'admiration salua son arrivée. C'était un succès sans précédent dans les annales de la cour.

Malheureusement, il avait épuisé toutes ses ressources et il ne lui était pas possible, avec le traitement qu'il recevait, de soutenir le train de maison qu'il avait organisé. Il fallait donc suppléer par un moyen quelconque à la disette dont il était menacé.

Ce fut alors qu'il jeta les yeux sur une femme richissime, sinon très jeune, que le hasard lui avait fait rencontrer.

La duchesse de Morena se trouvait dans une situation singulière. Son mari, qui commandait un vaisseau de guerre espagnol, avait disparu tout à coup sans que l'on sût ce qu'il était devenu. Son navire avait relâché un jour dans une des îles de l'archipel ; il y était descendu pour aller chasser et on ne l'avait plus revu.

Trois jours durant, on l'avait attendu, tirant le canon d'heure en heure pour mieux lui indiquer dans quelle direction se trouvait le navire... le capitaine n'était pas revenu !

Contraint d'exécuter les ordres qu'il avait reçus, le commandant en second avait fait lever l'ancre. Bref, depuis huit ans on n'avait plus entendu parler du duc de Morena. Était-il mort par accident ? Avait-il été mangé par les sauvages ? On ne le sut jamais.

Veuve de fait, sans l'être officiellement, sa femme ne pouvait donc se remarier. Elle avait aujourd'hui trente-huit ans. Bien qu'elle n'eût rien conservé de la fraîcheur du jeune âge, elle était belle encore, mais elle était surtout puissamment riche ! Ce fut évidemment ce qui décida le brillant colonel à lui faire sa cour.

Il croyait d'abord en avoir facilement raison, mais cette mûre vertu ne capitula qu'au bout d'un siège régulier de quatre mois.

Cette victoire eut un grand retentissement.

— C'était bien la peine d'attendre huit ans pour finir par là ! s'écrièrent les bonnes amies de la duchesse.

Dans le monde que fréquentait Montbazon, on s'étonna plus encore. Eh ! quoi ! c'était sur cette épave qu'un aussi élégant gentilhomme allait échouer ! C'était inouï, monstrueux, incompréhensible !

Oui, c'était tout cela, excepté pour le comte, qui savait bien ce qu'il faisait. Il argua naturellement d'une tendresse inexplicable, devint le prétendant authentique de la duchesse et continua de mener grand train.

Tout alla bien pendant deux ans. Puis, brusquement, s'écroula l'édifice qu'il avait construit.

Un beau jour, le duc de Hautecœur et le baron de Kérandec, deux gentilshommes français de la vieille roche, arrivèrent à la cour d'Espagne.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction de voir Montbazon en colonel ! Était-ce bien possible ? On avait donné le commandement des gardes de l'infante à un escroc, à un voleur ! Ils s'en in-

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Pas si hautain que ça, le patron : il faut être au standard du téléphone comme moi pour savoir comment il peut être douxereux quand sa femme l'appelle pour lui dire que la bonne vient de les "plaquer"...

dignèrent et ne se gênèrent pas pour raconter quelle série de méfaits scandaleux avait chassé de France cet aventurier.

Le ministre le fit appeler et, après lui avoir vivement reproché son indignité, le somma de donner à l'instant sa démission.

Bien à contre-cœur, Jacques s'exécuta.

Ce scandale s'était répandu comme une traînée de poudre. Des amis complaisants s'empressèrent d'en informer la duchesse de Morena, qui pleura d'abord, se fâcha ensuite et finit par avouer que le comte lui avait soutiré quatre cent mille réaux.

Ce fut le bouquet! On apprit au prix de quelle honte Montbazou défrayait sa maison.

Trois jours après, il était montré au doigt. Le séjour de Madrid lui devint plus impossible encore que ne l'était celui de Paris.

— Ah! duchesse, tu me le paieras!... fit-il, en montrant le poing à la ville, au moment où il la quittait.

En effet, pendant les deux années qu'il s'était étudié à surprendre tous ses secrets et avait fini par entrer dans les moindres détails de sa vie privée.

Ainsi il savait pertinemment que la duchesse avait des biens considérables dans le voisinage de Barcelone, qu'elle allait tous les ans y passer un mois, vers la fin de mai, et qu'elle y recevait les fermages de l'année, s'élevant à deux cent quarante mille réaux, c'est-à-dire à soixante mille livres.

Lui-même, au printemps dernier, avait sollicité un congé pour accompagner la duchesse, avait demeuré chez elle et l'avait aidée à placer dans son carrosse le jour de son départ, la cassette contenant la somme qu'elle emportait.

Aucun détail ne lui était donc étranger. Le château de la grande dame n'avait, en outre, aucun détour qui ne lui fût familier. Il résolut de mettre à profit tant de si heureuses coïncidences!

Seulement, l'automne venait à peine de commencer. Du mois de novembre à la fin du mois de mai suivant, qu'allait-il faire?

A tout hasard, il se dirigea vers l'Andalousie, dont il avait entendu dire monts et merveilles, mais qu'il n'avait pas encore visitée. Il séjourna d'abord à Séville, puis se rendit à Grenade, où il passa l'hiver.

La Vrille se prêtait, avec une docilité sans exemple, à toutes les fantaisies de son maître.

Jusqu'ici, il n'avait pas trop à se plaindre. Le magot qu'il réservait pour ses vieux jours s'arrondissait de plus en plus. La part du collier, qu'il avait touchée, jointe aux bénéfices que lui avait valus à Madrid la dignité d'intendant, portait à douze cent cinquante louis les économies qu'il avait réalisées depuis deux ans et demi, et grossissait d'autant le capital de quarante mille livres qu'il laissait fructifier à Paris.

En outre, le comte, sans lui communiquer en entier le projet qu'il avait formé, en avait dit assez pour lui laisser entendre qu'il s'agissait d'une affaire sérieuse et productive.

Au commencement de mai de l'année 1709, Jacques vint se fixer à Barcelone. Cette fois, il avait dépouillé l'habit du gentilhomme pour revêtir et pour faire endosser à La Vrille le costume plus modeste d'un honnête commerçant.

Il voyageait pour son plaisir, disait-il, mais se proposait bien de ne pas négliger une bonne affaire, dans le cas où elle se présenterait.

Dans le modeste logis qu'il habitait, il avait prétendu s'appeler Durand et avait donné le nom de Lecour à La Vrille, son soi-disant associé.

Durand et Lecour vivaient très simplement, parcourant la ville en tous sens, afin d'en étudier les plus petites ruelles; mais c'était principalement vers le port que se dirigeait leur promenade favorite.

Là, M. Durand s'arrêtait longuement, examinant avec un soin minutieux les felouques et les tartanes dont le bassin était encombré, sans daigner faire l'aumône d'un regard aux grands navires de toute provenance qui s'y trouvaient.

Au bout de quelques jours, son attention se concentra sur un bateau de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux, dont le grément et les formes élégantes l'avaient frappé.

Il s'approcha du capitaine et se renseigna.

— Ah! je vois que monsieur est connaisseur, fit le patron, flatté des compliments qu'il recevait. J'ai, en effet, acheté ce bateau en Angleterre, lors d'un voyage que j'ai fait, il y a six mois. C'est le meilleur marcheur qu'il y ait sur la Méditerranée. Je ne connais pas un vaisseau, des plus grands et des mieux voilés, qui soit capable de lui donner la chasse.

C'était précisément ce que voulait le comte.

— Et s'il me prenait fantaisie de le fréter pour aller en France, demandait-il, combien me demanderiez-vous?

— Quatre mille réaux, monsieur, pas un maravedis de moins.

— Mais combien de jours consentiriez-vous à m'attendre?

— Huit jours, pas davantage, répondit le capitaine.

Jacques réfléchit pendant quelques instants.

— C'est convenu, dit-il enfin. C'est aujourd'hui le 29 mai, j'ai donc jusqu'au 5 juin pour m'embarquer.

— Et vous payerez d'avance la moitié du prix convenu?

— J'y consens. Seulement, je veux que vous soyez prêt à partir dès demain, à toute heure de jour ou de nuit qu'il me plaira.

— Rien n'est plus facile, monsieur.

— Alors, voici les arrhes de notre marché.

En disant ces mots, le comte versa vingt-cinq louis dans la main calleuse du matelot.

La Vrille le laissait faire. Il avait tout compris et trouvait que son maître commençait à faire des progrès.

Le lendemain, Jacques, qui se tenait aux aguets, apprit que la duchesse était arrivée dans sa propriété de l'Eslià.

Pendant cinq jours, il eut la constance d'aller se mettre en observation et d'en surveiller les abords.

Ayant vu défilé devant lui, jour par jour, les mêmes visages de fermiers qu'il avait vus l'année précédente, il jugea que les redevances étaient payées et que les soixante mille livres devaient sommeiller paisiblement dans certaine armoire, dont il connaissait le secret, qui se trouvait dans la chambre même de la duchesse.

Alors, il exposa son plan à La Vrille, qui se contenta de sourire. Depuis longtemps il avait deviné.

— Eh bien! es-tu prêt à me suivre? demanda Jacques.

— Certes! mais à quelles conditions? fit le valet.

Nous n'entrerons pas dans les détails oiseux de la discussion qui s'éleva entre eux à ce sujet. La Vrille prétendait encore à la moitié; mais le comte tint bon cette fois et déclara qu'il agirait seul s'il était nécessaire. Le laquais essaya de menacer, mais le gentilhomme ne se laissa pas effrayer.

— Me dénoncer serait te dénoncer toi-même, répondit-il. Tu as été mon complice dans le vol du collier, et tu ne pourras pas nier, si je l'affirme, que tu sois le mien dans le cas dont il s'agit.

*Vous serez enchanté
de l'arôme de ce thé*

"SALADA" ORANGE PEKOE



**Etes-vous déprimée?
Nerveuse? Sans énergie?**

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

*Correspondance strictement
confidentielle.*

LES PRODUITS SANO Enrg.,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Mme CLAIRE LUCE,

Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom

Votre adresse

FAITES UNE SURPRISE A VOS AMIS:

ABONNEZ-LES AU "SAMEDI"

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50
☐ IMPORTANT—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.			
Nom			
Adresse			
Ville.....Province.....			

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

La Vrille commença à ressentir pour son maître une certaine admiration. Décidément, Montbazou devenait très fort!

Ils finirent par transiger. Si les soixante mille livres étaient au complet, le laquais toucherait dix mille; sinon, il n'aurait droit qu'au sixième de la somme dérobée.

Ceci réglé, le comte se rendit au port et prévint le capitaine de la felouque qu'il partirait vraisemblablement dans la nuit.

— Donc, tenez-vous prêt à tout événement, dit-il.

Le patron promit que son équipage ne se coucherait pas, afin d'appareiller au premier signal.

A minuit, alors que le château de la duchesse de Morena était plongé dans une obscurité complète depuis une grande heure, Jacques et La Vrille allèrent chercher une échelle au-dessous de la fenêtre de la chambre de la duchesse, firent sauter facilement les persiennes, brisèrent un carreau, soulevèrent l'espagnolette et pénétrèrent dans la chambre.

Grâce à l'habileté avec laquelle ils avaient opéré, la pauvre femme, qui dormait de son premier sommeil, n'entendait rien.

Le comte se dirigea vers l'armoire à secret, dans laquelle la duchesse enfermait son argent. Il y avait fouillé assez souvent pour savoir comment elle s'ouvrait. Il appuya donc sur une des sculptures de la boiserie, la porte s'ouvrit et, à la lueur de la lanterne que son laquais tenait à la main, il distingua la bienheureuse cassette.

Il s'en empara, mais elle était plus lourde qu'il ne le supposait. Elle lui échappa des mains et tomba lourdement sur le tapis.

Ce bruit réveilla la duchesse. Elle vit de la lumière et jeta les yeux dans cette direction.

— Montbazou! s'écria-t-elle en reconnaissant son ancien prétendant.

La pauvre femme en avait trop vu! Certes, en se glissant dans le château, il n'avait pas l'intention de lui faire le moindre mal, mais à tout hasard il avait pris ses précautions.

Tirant de sa poche un poignard, il bondit sur elle, la saisit à la gorge et la renversa.

— Ah! tu m'as reconnu! rugit-il les dents serrées.

Il leva sa main et la frappa d'un coup formidable. Un gémissement, un seul, mais trop faible pour que personne l'entendit, s'échappa de sa poitrine.

— Miséra...

Elle n'eut pas le temps d'achever ce mot qu'elle avait commencé.

Sans s'attarder davantage, le maître et le valet emportèrent la cassette et s'esquivèrent. Une heure après, ils étaient sur le pont et s'embarquaient.

Le lendemain, à onze heures, quand les domestiques de la duchesse pénétrèrent dans sa chambre et la trouvèrent morte, les deux coquins étaient déjà loin.

L'armoire ouverte, la cassette disparue, le carreau brisé, indiquaient assez de quel guet-apens la pauvre femme avait été victime! On essaya même de découvrir les coupables, mais nul ne songea aux deux bons bourgeois, Durand et Lecour, qui avaient disparu le jour de l'assassinat.

Pendant ce temps, le comte et La Vrille, après avoir partagé dans les proportions convenues les soixante mille livres en or dont ils s'étaient emparés, regagnaient la France et faisaient une apparition à Châteauneuf, où Jacques touchait dix-huit mille livres d'arrérages que les Galbrun avaient encaissés pour lui.

A la tête de cette nouvelle fortune, le gentilhomme, qui avait pris goût aux

voyages, songea à se diriger cette fois vers l'Italie.

La Vrille avait demandé et obtenu cinq jours pour se rendre à Paris. Il alla déposer scrupuleusement chez son notaire les trente mille livres que cette campagne lui avait rapportées.

Jacques y était venu avec lui et, comme il y était très désœuvré pendant ce court espace de temps, il avait eu par hasard un mouvement de curiosité ou un remords, et il avait entrepris de le satisfaire.

Peu scrupuleux sur l'emploi des moyens, pourvu qu'il atteignit le but désiré, il avait eu, lors de ses débuts à Paris, une aventure qui avait eu des conséquences assez graves.

Aujourd'hui, bien qu'un assez long temps se fût déjà passé, et comme il n'avait rien de mieux à faire, il eut la fantaisie de savoir ce qu'était devenue l'héroïne de cette galanterie.

Dans la même auberge que celle où il était descendu, en arrivant à Paris, se trouvait une jeune femme de vingt-trois ans environ, brune, petite, la peau blanche, grassouillette, appétissante, un vrai morceau de gourmet.

Jacques était jeune. Il était riche de ses vingt ans et des économies qu'il avait trouvées à Châteauneuf; il fit la cour à cette jeune femme et s'informa d'elle.

Son aubergiste lui apprit que cette jeune femme se nommait la baronne de Villebois et qu'elle arrivait de Saint-Malo pour faire au ministère de la marine les démarches que nécessitait sa situation.

En effet, son mari, capitaine de vaisseau, était parti de Saint-Malo huit mois auparavant, la laissant seule dans son château de Kérouré avec son fils Henri, âgé de deux ans au plus.

Mais voilà que, depuis son départ, le baron n'avait pas donné de ses nouvelles! Vainement, sa jeune femme avait écrit lettres sur lettres, dans les

derniers temps surtout, elle n'avait reçu aucune réponse.

Inquiète de ce silence, elle résolut d'aller à Paris, afin de savoir au ministère de la marine dans quels parages naviguait son mari, s'il était mort ou vivant.

Par malheur, la pauvre baronne ne connaissait personne à Paris et ne savait au juste où s'adresser pour obtenir le renseignement dont elle avait besoin.

Or, en ce temps-là déjà, c'était un peu comme aujourd'hui, il ne faisait pas bon d'aller déranger les employés d'un ministère sans être épaulé par quelqu'un qui présentât une certaine surface. La pauvre petite sollicituse allait donc de bureau en bureau, cherchant partout un mari introuvable, sur le sort duquel personne ne pouvait la fixer d'une manière définitive.

On lui promettait de s'occuper « activement », on la renvoyait avec force bonnes paroles, mais le temps se passait et elle n'obtenait rien.

Mis au courant de cette intéressante situation par son aubergiste, Jacques pensa qu'elle était bonne à exploiter, puisque la baronne était absolument seule et que ni père, ni époux, ni parent, ne se trouvaient là pour la défendre contre les dangers auxquels l'exposaient sa jeunesse et sa beauté.

Il se rapprocha d'elle et lui proposa ses services. Il se vanta de posséder à Paris des amis puissants, offrit de les employer en sa faveur et l'assura qu'il parviendrait promptement, grâce à eux, à lui faire donner la réponse qu'elle attendait avec tant d'impatience.

La malheureuse, qui n'avait jamais quitté sa province et à qui le bruit et le mouvement au milieu desquels elle était tombée causaient une frayeur insurmontable, crut naïvement à la sincérité de ces protestations. Elle s'imagina avoir trouvé enfin un protecteur et accueillit le jeune comte de Montbazou comme un sauveur.

Il en profita pour se glisser chez elle à toute heure, guettant l'occasion favorable pour triompher des résistances et des scrupules qu'il rencontrait chez l'honnête Bretonne.

Un jour enfin, par une accablante journée de juillet, il pénétra dans sa chambre, dont il avait trouvé la clef sur la porte. Il aperçut la jeune femme dans un négligé attrayant, dont l'excessive chaleur justifiait la légèreté.

Jacques savait qu'il pouvait impunément tout oser avec une femme sans défense. Abusant de son sommeil, il se jeta sur elle brutalement, s'en empara.

Quand la pauvre femme se réveilla, il était déjà trop tard pour opposer la moindre résistance. Elle appartenait à ce misérable!

Elle versa des larmes amères. Il lui jura qu'il était aux regrets, mais qu'en la voyant ainsi, il n'avait pas eu la force de résister à la passion qu'elle lui inspirait.

— Maintenant plus que jamais, au contraire, protesta-t-il avec force, je prendrai vos intérêts à cœur, car nous sommes liés l'un à l'autre éternellement.

Elle eut la faiblesse de le croire encore. Alors, il poussa l'imprudence jusqu'à lui assurer que si son mari était mort, il réparerait la faute qu'il avait commise et l'épouserait. Bref, il sut si bien abuser de sa candeur et de sa crédulité qu'elle se livra à lui sans réserve et que cette liaison lui offrit cette source de félicités dont le souvenir le poursuivait encore lorsqu'il y songeait. Pourquoi y avait-il renoncé au bout de quelques mois? C'est que la baronne de Villebois était devenue grosse, qu'un enfant allait naître de ces relations!

Or, La Vrille venait d'entrer au service de Jacques. A la simplicité de son équipage et de ses toilettes, il avait deviné que la jeune femme n'était pas riche. Si c'était du bonheur pour Jacques, ce n'était pas une liaison dont il pût tirer vanité. Pour le rusé valet, ce n'était pas non plus une source de profits.

Il n'eut donc pas de peine à persuader à son maître que ce serait une véritable duperie de s'engager plus avant dans une affaire de ce genre. Le mari pouvait revenir d'un jour à l'autre, trouver sa femme enceinte, demander raison et le tuer.

Dans tous les cas, et en admettant même que M. de Villebois ne revint pas, que ferait Jacques d'un enfant adultérin? Serait-il assez sot pour tenir sa promesse et épouser une femme qui n'avait rien, qui était de trois ou quatre ans plus âgée que lui?

Jacques n'était malheureusement que trop disposé à écouter de si mauvaises raisons. Il y était d'autant mieux disposé qu'il était en train d'installer son premier appartement, qu'il songeait à faire parler de lui, qu'il rêvait de prendre pour compagne une femme à la mode, dont le déshonneur avéré jetât sur ses débuts un éclat retentissant.

Il patienta donc jusqu'à ce que son appartement fût prêt; puis, au moment d'y entrer, il annonça à la jeune femme qu'il était obligé de retourner pour quelques jours à Châteauneuf; mais il jura qu'il serait revenu dans quelques jours et qu'il reprendrait auprès d'elle une place qu'il quittait avec tant de regret!

Elle le crut toujours et le laissa partir.

Bien entendu, pendant les deux ou trois premières lunes de cette liaison, on avait oublié un peu le capitaine de Villebois; mais quand la baronne s'aperçut des conséquences que sa faiblesse allait entraîner, elle reprit au ministère de la marine le cours de ses sollicitations, que Jacques promit d'appuyer plus énergiquement que jamais.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Je ne vais tout de même pas me laver les mains avec ton beau savon parfumé...

En la quittant, il promit de tirer cette affaire au clair avant toute chose, dès qu'il serait de retour, et quitta l'auberge pour aller à deux cents pas de là prendre possession de l'appartement qu'il avait meublé.

L'infortunée baronne fit preuve d'abord d'une grande résignation. Les dernières nouvelles qu'on s'était décidé de lui transmettre sur le capitaine de Villebois faisaient craindre qu'il ne fût mort. C'était un malheur assurément, mais c'était aussi pour la pauvre femme le seul moyen de régulariser la fausse situation dans laquelle elle s'était mise.

En effet, si réellement le baron n'existait plus, rien n'empêchait sa veuve d'épouser le comte de Montbazou et de légitimer en quelque sorte l'enfant qu'elle portait dans son sein.

C'est ce dont ne se souciait pas Jacques. Aussi, ce fut sans effort qu'il céda aux conseils de La Vrille et abandonna la jeune femme dont il avait si lâchement abusé.

Bien des années s'étaient écoulées, sans que le souvenir de la baronne lui causât la moindre insomnie. Aujourd'hui, soit qu'il commençât à souffrir de l'isolement auquel il était de plus en plus condamné, soit qu'un remords tardif s'éveillât en lui, il se rappelait avec un certain plaisir les courtes heures de félicité qu'il avait goûtées près de cette séduisante et trop crédule victime.

Il eut la curiosité de savoir ce qu'elle était devenue et ce qu'était devenu surtout l'enfant qu'elle avait dû mettre au monde. Peut-être, s'il les eût retrouvés l'un et l'autre à ce moment, sa destinée eût-elle suivi un tout autre cours; peut-être le repentir aurait-il fait de lui un autre homme.

Malheureusement, son ancien aubergiste, auprès duquel il se renseigna, ne put lui fournir aucune indication précise.

La baronne de Villebois, après avoir attendu dans les larmes le retour de son séducteur, avait fini par mettre au monde un fils auquel elle avait donné le nom d'Hector. Puis, quelques jours à peine après la naissance de cet enfant, elle avait reçu du ministère une lettre qui lui annonçait officiellement la mort de son mari.

L'infortunée veuve, de plus en plus attristée, attendait quelques mois encore, ne pouvant pas croire à l'odieuse abandon du comte.

Chaque jour, elle demandait à l'aubergiste s'il avait reçu de M. de Montbazou une lettre qui lui annonçât son arrivée. Le brave homme ne savait rien, mais il soupçonnait depuis longtemps la vérité sans oser la dire.

Enfin, au printemps de 1696, six mois après la naissance d'Hector, la baronne désespérée prit le parti de retourner à Saint-Malo et d'aller rejoindre son fils aîné.

Depuis cette époque, l'aubergiste n'avait plus entendu parler d'elle.

Jacques eut un bon mouvement. Il fut sur le point de partir pour Saint-Malo, de se rendre au château de Kérongé. Il aurait eu du plaisir à voir son fils, à l'embrasser.

La Vrille, à qui il fit part de ses hésitations, lui présenta qu'une telle démarche ne servirait à rien. Le jeune Hector était né du vivant de M. de Villebois. La nouvelle officielle annonçant la mort du capitaine n'était parvenue à sa veuve que quelques jours après la naissance de cet enfant. Donc, il était légalement le fils du baron, et Jacques n'avait aucun droit d'en réclamer la paternité.

Au contraire, ce serait jeter dans la vie de cet enfant une grande perturbation, car sa mère ne lui avait certainement pas avoué de quelles coupables amours, il était issu, et Hector se croyait parfaitement le fils légitime du baron.

Le comte se rendit, comme il le faisait presque toujours, aux arguments précieux que son laquais fit valoir. D'ailleurs, il n'avait pas encore dit son dernier mot. S'il n'était plus jeune, il

n'était pas vieux encore au point de renoncer à l'avenir. Il espérait toujours se tailler aux dépens des autres la situation à laquelle il aspirait depuis si longtemps et qu'il avait essayé de conquérir au prix de tant d'infamies.

Au lieu de partir pour Saint-Malo, il se mit en route pour l'Italie.

Ce voyage ne fut pour lui qu'une série de déceptions cruelles.

La vie accidentée qu'il avait menée jusqu'alors revêtit une uniformité désastreuse.

Au lieu d'engraisser, ainsi qu'il arrive ordinairement avec l'âge, il maigrissait de plus en plus, de sorte que ses traits, fatigués par les excès de toute sorte auxquels il s'était livré, s'accroissaient à vue d'oeil et que sa physiologie perdait chaque jour le charme que lui donnait autrefois la jeunesse.

Il s'en aperçut bien vite aux résistances qu'il rencontra de toutes parts à dater de cette époque et qui ne firent que se multiplier à mesure que se succédaient les années.

Il songeait pourtant au mariage à présent; mais, pour se décider à river éternellement son avenir au sort d'une femme, il voulait rencontrer ce qui ne se rencontre presque jamais sur la même tête: beauté, jeunesse, esprit et fortune.

Ce fut à la recherche de ce merle blanc qu'il employa son séjour à Milan, à Turin, à Venise, à Florence, à Rome. Il poussa même jusqu'à Naples, s'acharnant à réaliser son rêve sans y parvenir.

Ça et là, dans presque toutes ces villes, il avait bien contracté quelques liaisons éphémères; mais toutes les fois qu'il s'était attaqué à de riches héritières, les parents avaient manifesté le désir de se renseigner à Paris, et il avait immédiatement battu en retraite.

Certainement, le nom sonore qu'il portait, l'élégance avec laquelle il continuait à s'habiller, révélaient en lui un gentilhomme de race et lui ouvraient les portes des plus nobles maisons, mais pas une riche imprudente ne se laissait enlever.

Ensuite...

A quarante ans, après avoir épuisé toutes les roueries que son imagination féconde lui suggérait, il en fut réduit à entamer l'argent qu'il avait eu le talent de mettre en réserve jusqu'alors.

Il espérait encore. Un coup de fortune pouvait le relever. Ce coup de fortune ne se présentait pas.

Hélas! Jacques, qui se regardait cependant tous les jours dans la glace, ne se voyait pas vieillir! Sa figure sèche et osseuse avait fini par s'imprégner des préoccupations constantes auxquelles il était en proie.

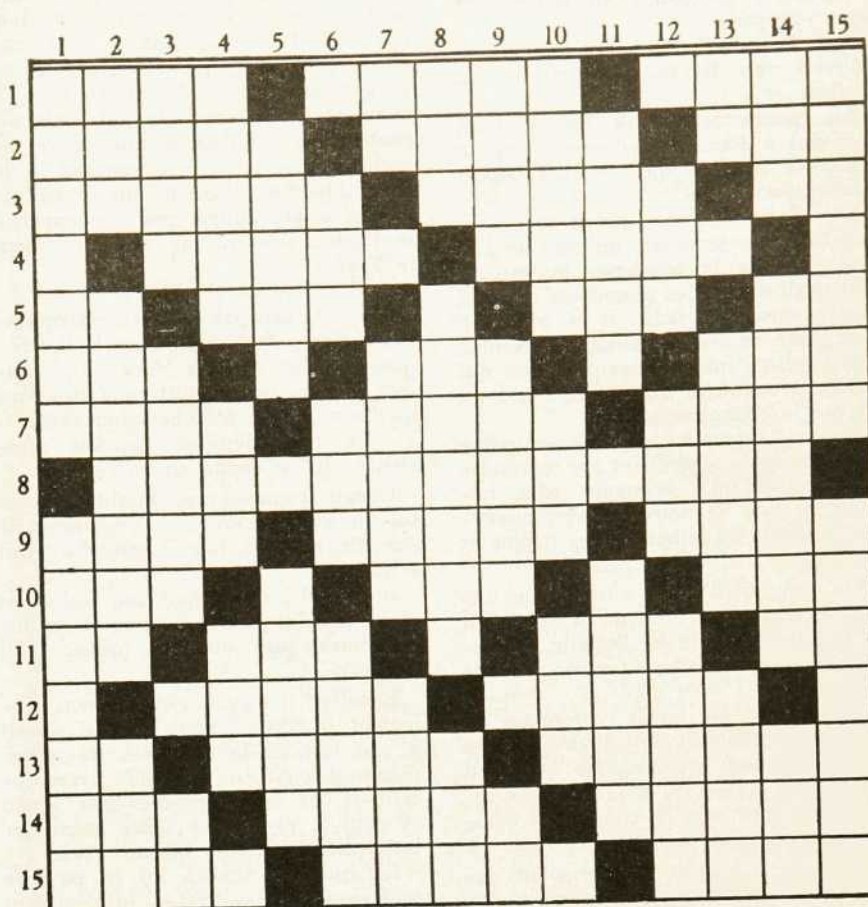
A force de combiner sans cesse les moyens de vivre aux dépens des autres, son visage avait pris une expression astucieuse; ses yeux hésitants n'osaient plus regarder personne en face, de peur qu'on n'y lût le fond de sa pensée. S'ils se réveillaient quelquefois, ce n'était que pour refléter la haine et l'envie. Son nez s'était aminci vers les narines; ses lèvres incolores ne souriaient plus; son menton fuyant indiquait les irrésolutions perpétuelles qui l'assiégeaient.

Ni au physique, ni au moral, il ne restait plus rien du gentilhomme d'autrefois. La figure était devenue bien réellement le miroir de l'âme. En le voyant, on se défiait de lui. Il commençait à s'en apercevoir, et cela même l'irritait plus encore contre ceux qui déjouaient ses perfidies.

Il n'était que profondément corrompu. Il n'avait été méchant qu'une fois dans sa vie, — le jour où il avait immolé à sa sécurité la pauvre marquise de Moréna! Il le devint par caractère. Il prit en grippe le genre humain, qui ne voulait pas se laisser docilement exploiter.

La Vrille n'était pas content non plus. Durant les sept années qui venaient de s'écouler, à peine avait-il pu grappiller

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 957

HORIZONTALEMENT

- 1—Matière fondue qui sort des volcans. — Instrument pour couper les arbres. — Siège.
- 2—Solide stable, dérivant d'un acide. — Epure d'un comble. — Terme des cochers.
- 3—Dire du mal de quelqu'un. — Circassienne achetée comme esclave. — Article espagnol.
- 4—Nommer à une fonction par la voie des suffrages. — Grand faucon de l'Europe.
- 5—Cela. — Ville d'Autriche. — Une des Cyclades. — Ruissellet.
- 6—En forme d'oeuf. — Possessif. — De peu de valeur.
- 7—Sport aquatique. — Joyau. — Secours.
- 8—Qui dure toujours.
- 9—Habitations que se ménagent certains animaux. — Fâcheuse. — Petite rivière de France.
- 10—Ornement en forme d'oeuf. — Petite pièce du jeu de golf. — Choisi.
- 11—Règle double. — Tragédie de Corneille. — Préjudice. — Terminaison d'infinif.
- 12—Genre de graminées. — Culte rendu aux anges et aux saints.
- 13—Lui. — Assemblée législative. — Peu après.
- 14—Roue à gorge d'une poulie. — Bâtiment à deux phares carrés. — Machine hydraulique.
- 15—Crochet. — Revenu annuel. — Chef-lieu de l'Orne.

VERTICALEMENT

- 1—Nom vulgaire de la vis d'Archimède. — Connu généralement.
- 2—Habitant. — Qui sert à éluder. — Article simple.
- 3—Qui n'est rempli que d'air. — Missionnaire qui évangélisa les côtes du Groenland. — Aviateur célèbre.

- 4—Magistrat. — Arrose la Westphalie et le Hanovre. — Événement fortuit.
- 5—Instrument de chirurgie. — Houilles menues.
- 6—Genre de légumineuses. — Pain brun. — Prendre le repas principal.
- 7—Exclamation d'admiration. — Aussi promptement. — Femelle du canard.
- 8—Roue dans laquelle passe un cordage. — Courber, gauchir. — Ecorce réduite en poudre.
- 9—Emprunté. — Genre. — Note.
- 10—Première expérience. — Indivisible. — Fut obligé.
- 11—Etoffe croisée de laine des religieuses. — Assemblage de poulies.
- 12—Légumineuses. — Epoux de Fatime. Fils d'Europe et de Zeus.
- 13—Marque la joie. — Cité. — Personne niaise.
- 14—Nuage. — Balustrade légère. — Personne niaise.
- 15—Petite chambre d'un religieux. — Rivière de Laconie.

Solution du Problème No 956

S	P	A	R	E	N	T	A	L	I	E	S	P
A	M	M	A	T	E	R	N	E	L	S	B	A
N	E	F	T	A	N	I	E	R	E	B	A	T
D	U	E	L	L	I	M	E	E	J	E	T	A
E	T	R	E	S	E	M	S	A	U	N	E	R
E	M	S	E	S	E	E	M	P	I	L	A	
C	E	R	R	R	O	S	I	E	R	E	S	
A	B	R	O	I	S	U	S	E	S	E	S	
P	E	R	O	U	G	E	S	A	S	P	E	
E	T	A	T	E	E	O	B	I	P	A	T	
L	I	A	I	S	P	U	R	M	A	N	E	S
I	S	L	E	V	A	D	E	S	F	I	N	E
N	E	E	T	I	T	A	N	E	S	C	O	R
E	R	C	O	N	T	I	N	U	E	R	R	
S	S	E	N	T	I	N	E	L	L	E	S	E

cinq ou six mille livres en dehors de ses gages.

— Décidément, vous vous rouillez, monsieur, disait-il à son maître, afin de fouetter de temps en temps son amour-propre.

Mais il avait beau faire, Jacques ne trouvait rien. Il était au bout de son rouleau.

Au commencement de l'année 1720, il revint à Paris, horriblement las de cette vie nomade qu'il menait depuis quinze ans.

Il se flattait qu'on y aurait oublié ses escapades de jeunesse, qu'avec de l'adresse et de la prudence le jeu lui fournirait encore les ressources qu'il lui avait demandées jadis. Il se trompait. Son passé se dressa devant lui comme une barrière infranchissable. Ceux qui l'avaient connu le dénoncèrent à ceux qui ne le connaissaient pas.

Il errait comme une âme en peine à travers Paris, cherchant à y reprendre la situation qu'il occupait jadis, faisant çà et là de nouvelles connaissances, courant les auberges, les tripots et les filles.

Un jour qu'il était entré dans une hôtellerie fort en renom, il tressaillit et subitement, dressa l'oreille. Il venait d'entendre prononcer le nom de Villebois.

Le groupe qui avait prononcé ce nom se composait de quatre jeunes gentilshommes bretons. Ils parlaient d'Henri et d'Hector, mais non pas assez haut pour que le comte pût comprendre ce qu'ils disaient.

Tout ce qu'il crut deviner, c'est que ces deux gentilshommes étaient à Paris, ou y avaient passé quelque temps.

Il sembla singulier à Jacques que ce nom lui rappelât presque providentiellement une époque de sa vie sur laquelle ses souvenirs le ramenaient encore avec un certain plaisir. Comment! Hector de Villebois, son fils, était assez grand déjà... Mais oui. Il devait avoir, en effet, tout près de vingt-cinq ans!

De même qu'avant d'entreprendre son voyage en Italie, il avait essayé de savoir ce qu'étaient devenus la baronne et son fils, de même il eut la curiosité de s'informer d'eux plus particulièrement encore.

Il se leva, s'approcha du groupe des jeunes gentilshommes, déclina son nom et salua courtoisement.

— Pardon, monsieur, ne vous ai-je pas entendu parler de la famille du baron de Villebois?

— Oui, monsieur, répondit le plus âgé des jeunes gens.

— Ce baron de Villebois n'était-il pas capitaine de vaisseau?

— Précisément, monsieur.

— Et n'habitait-il pas, près de Saint-Malo, le château de Kerouzé?

— Vous ne vous trompez pas.

— J'ai connu autrefois le baron et sa femme, messieurs, reprit le comte. Et quoique je les aie perdus de vue depuis vingt-cinq ans environ, j'ai toujours conservé pour eux une grande amitié. A ce titre, j'aurais le plus grand plaisir à savoir ce qu'ils sont devenus.

— Rien n'est plus facile, monsieur. Le baron de Villebois est mort peu de jours, paraît-il, après la naissance de son second fils Hector, et pendant que sa femme était à Paris.

— Et la baronne?

— La baronne est morte à son tour, il y a quatre ans, à Saint-Malo. Jacques un peu ému.

— Henri et Hector sont bien portants... nous avons du moins lieu de le supposer.

— Vous n'en êtes donc pas certains?

— D'Henri, seul, nous pouvons vous donner des nouvelles positives et toutes fraîches. Il vient de faire un riche mariage et se trouve dans une situation brillante.

— Mais Hector?... demanda Jacques avec une certaine impatience.

— Hector était venu à Paris avec son frère, en 1717, il y a trois ans. Par malheur il a eu, dès son arrivée, un duel retentissant avec un grand personnage qu'il a grièvement blessé. Pour se venger, sa victime n'a trouvé rien de mieux que de demander et d'obtenir contre son adversaire une lettre de cachet. Il a lancé ses exempts à la suite d'Hector, de sorte que le pauvre garçon a été obligé, pour échapper à la Bastille, de quitter précipitamment la France.

— Et où est-il allé?

— On ne sait pas au juste, monsieur... Il est dans les Flandres, en Hollande... quelque part dans le Nord... mais aucun de nous ne pourrait vous dire dans quelle ville il a été chercher asile.

— Je vous demande pardon, messieurs, dit le comte en se retirant.

C'était comme une fatalité! Deux fois il avait cherché à s'enquérir de son fils, et deux fois la piste lui avait échappé!

Il retomba donc dans son isolement et ne parvint plus à surmonter les inquiétudes que son état précaire lui inspirait.

En effet, il n'avait rien. Et non seulement il n'avait rien, mais il devait à son laquais huit années de gages, plus une somme de dix mille livres que celui-ci lui avait avancées peu à peu et dont il prétendait s'être muni par précaution avant de quitter Paris.

Lorsque son maître lui fit part de tous ses embarras, tout en lui déclarant qu'il ne voulait pas vendre Château-neuf, le coquin l'approuva hautement.

— Seulement, fit-il observer, si vous ne voulez pas faire de l'argent par ce moyen-là, et si vous en trouvez, cela vous coûtera un peu plus cher, car il faudra recourir à quelque honnête usurier, qui vous tondra de près, soyez-en sûr.

— Tu en connais, toi, des usuriers qui consentiraient à me prêter de l'argent sur parole?

— Non pas sur parole, mais peut-être sur votre signature.

— Eh bien! amène-m'en un. Nous verrons si l'on peut s'entendre.

— Oh! un instant, se récria La Vrille. Depuis quinze ans que j'ai quitté Paris avec vous, j'ai naturellement rompu avec mes anciennes relations; mais, pour vous être agréable, je vais me renseigner. Si celui que je connaisais autrefois est encore de ce monde, je lui proposerai l'affaire et lui donnerai rendez-vous ici.

— Alors, dépêche-toi, car le temps presse, dit le comte.

La Vrille protesta qu'il ne perdrait pas un instant et que, le jour même, il se mettrait en quête.

— Eh bien! lui demandait son maître, chaque fois qu'il le voyait paraître, et ton coquin d'usurier?

— Je ne l'ai pas encore trouvé, répondait le drôle, en essayant son front baigné de sueur.

Il mentait impudemment, on le verra plus tard... La vérité est qu'il songeait à exécuter le plan qu'il mûrissait depuis si longtemps et qu'il laissait tirer la langue au gentilhomme, afin de lui faire accepter toutes conditions qu'il comptait lui imposer.

Il est certain que Jacques était à bout de patience. Depuis trois semaines qu'il était à Paris et qu'il logeait à l'auberge, il n'avait pas encore donné le moindre acompte à l'hôtelier, qui lui avait présenté sa note à deux reprises. La troisième fois, il insista avec une telle impertinence que le comte se vit obligé de le jeter dehors.

L'aubergiste, exaspéré, lui déclara que si, le lendemain, à midi, il n'était pas payé, il irait se plaindre au lieutenant de police.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Chut!... Je veux savoir si mon petit Jean a vraiment un flirt...

Sur ces entrefaites, La Vrille revint d'une de ces interminables excursions qu'il entreprenait chaque jour.

Il avait tout entendu. L'insolence de l'aubergiste lui arracha un sourire.

— Je crois que le moment est venu, murmura-t-il.

Il pénétra alors dans la chambre de son maître et se laissa tomber, tout essoufflé sur un fauteuil.

— Enfin, je l'ai trouvé! s'écria-t-il.

— Dieu soit loué! fit le gentilhomme. Il va venir alors?

— Non. Le pauvre diable est vieux et à moitié paralysé. Il ne peut se débarrasser.

— En ce cas, courons chez lui.

— C'est inutile, fit le valet. M. Masure demeure dans un galetas dont vous n'oserez pas franchir le seuil; mais j'ai longuement causé avec lui et il m'a chargé de vous soumettre les conditions auxquelles il consentirait à traiter.

— Et ces conditions, quelles sont-elles?

— Les voici. Il ne peut disposer momentanément que d'une somme de trente mille livres...

— Eh! eh! c'est moitié plus qu'il ne faut, interrompit Jacques.

— Vous vous trompez, monsieur. Si vous n'avez besoin que de quinze mille livres pour vous remettre à flot, n'oubliez pas que vous me devez une somme égale, dans laquelle je tiens essentiellement à rentrer. J'ai une famille dont je suis l'unique soutien.

— Bien, bien, interrompit de nouveau le comte impatienté.

Il ne croyait guère à l'existence de cette famille, dont La Vrille lui avait souvent parlé, mais qu'il n'avait jamais vue.

— Donc, poursuivit le laquais, les trente mille livres sont à votre disposition dès aujourd'hui, à la condition que vous souscrirez à M. Masure une reconnaissance de soixante-dix mille livres, payables dans un an.

— Ton Masure est un impudent voleur!... s'écria de Montbazou, indigné.

— Je ne prétends pas le contraire, répondit tranquillement La Vrille, mais je vous ferai remarquer qu'il vous donne de l'argent comptant et que vous ne trouverez pas un juif à Paris qui vous prêterait seulement mille livres sur votre signature.

Jacques essaya de se débattre, mais il était tellement pressé qu'il ne pouvait pas hésiter. C'était à prendre ou à laisser.

Il accepta.

La Vrille tira sur-le-champ de sa poche une feuille de papier timbré, sur laquelle était grossoyée, par une écriture experte, la reconnaissance des soixante-dix mille livres.

— Vous n'avez qu'à approuver l'écriture et à signer, dit-il. Dans une heure, les trente mille livres seront à vous.

Jacques approuva et signa. Une heure après, son laquais était de retour et lui remettait quinze mille livres.

— J'ai prélevé l'autre moitié, fit-il effrontément, pour les faire parvenir à ma famille...

Le gentilhomme étouffa une malédiction, mais fut bien forcé d'en passer par là.

Le jour même, il payait son aubergiste et prenait possession du nouvel appartement qu'il avait loué rue de la Monnaie et dont le tapissier lui remettait les clefs contre solde de son mémoire.

A peine restait-il au comte un millier d'écus pour remonter sa garde-robe et pourvoir aux besoins de chaque jour. Au bout d'un mois, tout était dissipé.

Il fallut de nouveau recourir à l'invisible mesure, qui consentit à prêter encore dix mille livres, contre une reconnaissance de vingt-cinq mille.

La vie d'autrefois recommençait peu à peu. La Vrille, très modéré dans le principe, poussait maintenant le plus qu'il pouvait à la dépense. Les amis de son maître n'étaient plus guère que des aigrefins, affublés de titres pompeux. De temps en temps, ils parvenaient à racoler quelque malheureux gentilhomme de province, qu'ils attiraient chez Montbazon, qu'ils plumaient ensemble et dont ils se partageaient les maigres dépouilles.

L'appartement de la rue de la Monnaie était devenu un tripot, fréquenté seulement par des joueurs de profession et par des filles sur le retour, dont on se servait pour attirer les vicieuses.

Malgré cela, Jacques ne prospérait pas. Ils étaient trop affamés autour de ces naïfs pour s'engraisser tous à leurs dépens.

Aussi, au commencement de l'année 1721, Montbazon était dans le plus pitoyable dénouement.

Une fois encore il avait eu recours, — toujours par l'intermédiaire de La Vrille, — à la bourse du débonnaire usurier, auquel il devait maintenant cent vingt mille livres.

Or, successivement et à une date rapprochée, ses dettes allaient arriver à l'échéance. Comment les payer ? De toutes parts, la fortune l'avait trahi. Il n'avait plus d'autre expédient que de vendre Châteauneuf, de sauver du naufrage la maison d'habitation et ses dépendances, afin de ne pas manger le dernier morceau de pain qui lui restait.

Jacques y songeait sérieusement, lorsqu'une nouvelle incroyable lui fut apportée par La Vrille. Le marquis de Montbazon et sa femme accompagnés de Geneviève, venaient d'acheter un hôtel à Paris, le faisaient magnifiquement meubler et allaient en prendre possession dans quelques jours !

Le comte sentit s'éveiller en lui une colère immense. S'il en était réduit à ce degré de misère, s'il avait accumulé tant d'infamies, de vols, d'assassinats, c'était l'implacable sévérité de son oncle qui en était cause, prétendait-il. Et c'était un crime que sa haine féroce ne pouvait pas lui pardonner.

X

Quel parti Jacques comptait tirer du secret de Jeanne

Jacques interrogea son domestique. Était-ce bien possible ? Qui lui avait donné cette vraisemblable nouvelle ?

La Vrille l'avait tout bonnement apprise par des cancans d'antichambre. Un de ses camarades de livrée lui avait raconté qu'il venait d'être engagé comme valet de pied par M. de Nocé pour le compte d'un certain marquis de Montbazon qui venait d'acheter un hôtel sur le quai de Gesvres et qui allait arriver incessamment.

Sur le champ, La Vrille se lia avec le nouveau concierge de l'hôtel et fut initié par lui à toutes les splendeurs de l'ameublement. Avant que le marquis y entrât, il en avait déjà fait l'inventaire et aurait pu, pièce à pièce, dénombrer et évaluer tous les objets que la prévoyance de M. de Nocé y avait entassés.

Il rapportait fidèlement à son maître le récit des magnificences dont il avait été témoin, — ce qui faisait pousser à Jacques des soupirs de regret et de convoitise.

Comment ! il n'y avait plus moyen, sous aucune forme, de reconquérir tout ou partie de cette fortune qu'il avait sottement perdue ? C'était dur ! si dur, qu'il ne put s'y résigner et qu'il se mit à combiner cinquante plans inexécutables pour y parvenir.

C'était, en effet, sa dernière chance de salut. Il possédait encore son domaine de Châteauneuf, c'est vrai ; mais

cette possession était purement illusoire, puisque, si ses créanciers l'avaient poursuivi, il aurait été forcé de vendre cette propriété pour les payer.

La situation devenait, en effet, de plus en plus tendue. Lui-même il s'étonnait qu'elle se soutint encore et que la catastrophe par laquelle elle disait se terminer tôt ou tard ne se fût pas encore produite.

Grâce à La Vrille, il avait pu emprunter à divers prêteurs les sommes dont il avait besoin ; mais ces sommes, il n'avait jamais payé les intérêts qui, s'accumulant les uns sur les autres, devaient former aujourd'hui un total considérable.

Comment se faisait-il que ces créanciers bénévoles, non seulement ne réclamaient pas le remboursement du capital, mais encore n'avaient pas l'air de s'occuper des intérêts qui leur étaient dûs ?

Il y avait vraiment de quoi s'étonner. Les créanciers n'ont en aucun temps habitué leurs débiteurs à de semblables ménagements.

La Vrille, à qui son maître s'était ouvert de ces étrangetés, s'était contenté de hocher la tête.

— Bah ! disait-il vaguement... on ne sait pas... Qui vivra verra...

— Parbleu ! Oui, on verra... répétait le comte ; mais c'est égal... c'est bien drôle !...

Néanmoins, comme il trouvait avant tout que c'était commode il y pensait le moins possible.

La seule préoccupation à laquelle il ne lui fût pas possible de se soustraire, c'était celle de l'avenir, qui s'assombrissait de plus en plus à mesure que le gentilhomme avançait en âge.

Il avait épuisé toutes les ressources. Une ruine imminente et inévitable l'attendait. Il ne pouvait même plus suppléer, par les moyens inavouables qu'il avait employés pendant un certain temps, à l'indigente pénurie dans laquelle il se trouvait.

Aussi ne rêvait-il que d'une chose : se rapprocher de son oncle, jouer le repentir et recouvrer ses bonnes grâces. Alors tout était possible. Comme il était garçon, aucun obstacle ne se dressait plus sur son chemin. L'héritier légitime des Montbazon épouserait la fille qu'il avait adoptée. Leur nom glorieux avait encore des chances de se perpétuer à travers les siècles nouveaux.

C'était bien un rêve, on le voit, rêve réalisable, il est vrai, mais à la condition que le marquis pardonnât et se départît de l'inexorable rigueur dont il s'était armé contre son neveu.

Avant tout, c'était donc ce qu'il fallait tenter.

Jacques s'y décida aussitôt. Huit jours après l'installation du marquis à Paris, il se présenta à l'hôtel du quai de Gesvres et donna son nom au laquais qui le lui demandait.

Aucun réveil plus désagréable ne pouvait tirer le vieux gentilhomme de la sécurité dans laquelle il s'endormait. Depuis si longtemps il croyait son neveu absent de Paris, qu'il l'avait pour ainsi dire oublié et se flattait de ne le revoir jamais.

Tant d'impudence le révolta. Quoi ! ce misérable, après avoir trainé pendant vingt-cinq ans dans les tripots son existence aventureuse, osait se présenter devant lui, comme si rien ne les avait séparés !

— Répondez à M. le comte de Montbazon que je suis souffrant et que je ne puis recevoir personne, dit-il en s'efforçant de contenir devant son domestique l'indignation qui le suffoquait.

Jacques comprit bien la valeur réelle de cette réponse évasive, mais feignit de s'en contenter.

VOUS BRODEZ, MADAME ?



TABLIERS PRINTANIER

Vous aimerez ces coquets tabliers qui protégeront vos ensembles printaniers. Ils sont estampés sur coton écru, taille moyenne.

No 1029 a une large poche de broadcloth rouge appliquée, en forme de rose.

No 1027 a une large poche de broadcloth jaune, en forme de tête hollandaise.

Le reste de la broderie se fait en points simples dans les tons indiqués sur le tableau de couleurs inclus. Les bords peuvent être finis par un biais ou par un point de boutonnière.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P. Q.

LISTE DES PRIX — Patrons Nos 1027 - 1029

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

☐ No 1027 — « Hollandaise » Tablier, poche, ceinture et attaches	.69
☐ Fil à broder	.20
☐ Biais jaune pour bordure	.20
☐ No 1029 — « Rose » Tablier, poche, ceinture et attaches	.69
☐ Fil à broder	.20
☐ Biais rouge pour bordure	.20
☐ Patron estampé sur papier, chacun	.25
☐ Papier carbone bleu ou jaune pour tracer	.10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité

Province

LA GASPESIE

[Suite de la page 5]

— C'est bien, je reviendrai, dit-il d'un air délibéré.

Il s'en alla, fort déconfit, persuadé que toute nouvelle tentative de ce genre serait couronnée du même résultat négatif.

Il eut recours à un autre moyen : il écrivit.

Cette longue lettre serait inutile à reproduire. Elle était un aveu très habilement présenté de toutes les fautes qu'il avait commises, c'est-à-dire celles seulement dont son oncle avait déjà connaissance. Il rejetait son in-conduite sur les ardeurs d'un sang généreux, s'accusait de n'avoir pas pu dompter les passions qui bouillaient en lui. Enfin, il terminait en faisant observer à son oncle que, malgré tout, il avait conservé presque en entier son domaine de Châteauneuf, que l'âge était venu et, avec l'âge, le repentir amer, sincère, profond, des écarts de sa trop longue jeunesse.

« Aujourd'hui, écrivait-il au bas de son habile plaidoyer, je ne demande qu'à faire amende honorable et à vous en donner la preuve. J'ai imaginé une combinaison qui satisfait à toutes les exigences et dénouerait de la manière la plus heureuse, pour vous et pour moi, la situation présentes. Si vous voulez bien me recevoir, le jour et à l'heure qu'il vous plaira, j'aurai l'honneur de vous exposer le projet que j'ai conçu. »

Il croyait par ces restrictions provoquer la curiosité, sinon la pitié du marquis. Il se trompait.

Le lendemain, il recevait de son oncle un billet laconique ainsi conçu.

« Je n'ai rien à entendre. Je vous félicite de votre tardif repentir, s'il est sincère. Vivez alors de vos modestes revenus et que tout soit dit entre nous ! »

C'était court, mais c'était limpide. M. de Montbazon ne voulait plus avoir avec Jacques aucune relation. Il tenait scrupuleusement sa parole.

Le comte ne put considérer cet échec humiliant d'un front impassible.

Une immense colère fermentait en lui.

— Ah ! je me vengerai ! rugit-il d'une voix rauque.

Oui, se venger est bon, dit-on, mais il faut pouvoir savourer ce plaisir des dieux. Or comment le comte, pauvre et dénué de tout, espérait-il s'attaquer à un colosse comme M. de Montbazon, qui avait pour lui la considération, la puissance et la richesse ?

Jacques chercha longtemps sans rien trouver. Parbleu ! l'idée lui était bien venue d'enlever Geneviève, d'en faire sa femme malgré elle, et de la garder prisonnière jusqu'à ce qu'on voulût bien la lui donner ; mais ce plan, sous tous les rapports, d'une exécution difficile.

Non seulement l'argent lui manquait, mais recourir à la force en plein Paris n'était pas commode et présentait mille dangers : Pendant un grand mois, il inventa mille projets différents. Malheureusement ils péchaient tous par l'impossibilité d'exécution.

Comment attirer Geneviève, d'elle-même et sans violence, dans le guet-apens que lui tendrait Jacques ? C'est à quoi se résumait la question, — question ardue, presque insoluble, puisque la jeune fille ne connaissait pas le comte et qu'elle avait, au contraire, toutes les raisons du monde pour se défier de lui.

Un soir, pourtant, vers les huit heures, il rentra chez lui, radieux, le visage illuminé d'un vilain sourire, les yeux brillants d'espoir et de convoitise.

Il avait trouvé son moyen ! Par le plus grand des hasards et sans le moindre effort.

Il fit venir La Vrille.

— Mon garçon, lui dit-il, il faut absolument que tu me trouves encore dix mille livres le plus tôt possible.

Le laquais sursauta. Il s'attendait si peu à une demande de ce genre, qu'il ne put cacher le saisissement qu'elle lui causait.

Son maître s'en aperçut.

— Ecoute, reprit-il, le moment est venu de jouer mon va-tout. Tu sais que je cherchais depuis longtemps le moyen d'attirer Geneviève à un rendez-vous, afin de m'emparer d'elle...

— Oui, vous m'en avez touché deux mots ; mais je croyais que vous y aviez renoncé.

— J'y avais renoncé parce que je le croyais impossible, mais aujourd'hui j'ai la certitude de réussir. Seulement, pour me procurer une voiture et des chevaux, pour louer une maison et la meubler, il me faut de l'argent. Peux-tu m'en fournir ?

— Etes-vous bien certain de ne pas courir à un échec ?

— Je suis absolument aussi sûr de faire venir Geneviève où il me plaira que si je la tenais dans ma main.

La Vrille n'avait pas quitté son maître des yeux. Il lut dans ses regards une conviction si ardente qu'il se laisse persuader.

— Eh bien ! fit-il, je vous déterrerai peut-être cet argent, mais auparavant réglons nos comptes.

— Quels comptes, maroufle ? interrogea fièrement le gentilhomme. Est-ce que tu ne m'as pas assez grugé ? Te dois-je encore quelque chose ?

— Monsieur, vous me devez cent dix mille livres, répondit le laquais avec une imperturbable assurance.

— Ah ça ! tu es fou, je pense ? fit le comte interdit.

— Non, je ne suis pas fou, monsieur, dit La Vrille, en souriant finement.

Il n'était pas fou, en effet. Il touchait au moment de réaliser à son tour le plan qu'il mûrissait depuis vingt années. Il allait démasquer ses batteries.

[Lire la suite au prochain numéro]

par des cours d'eau tributaires du St-Laurent : les rivières Mitis (ce qui signifie : plantée de trembles), Tartigou, Blanche, Matane, des Capucins, des Méchins (méchants) ; et puis les tributaires de la Matapédia (qui fait farouche) : les rivières Causapsal (eau rapide) et Humqui (où l'on s'amuse) ; enfin les tributaires de la baie des Chaleurs : les rivières Ristigouche (« désobéis à ton père » cri de guerre), Escuminac (poste d'observation), Nouvelle Cascapédia (à forts courants), Bonaventure et Port-Daniel. Et que dire du magnifique lac Matapédia, et puis des lacs Mitis, Causapsal, Humqui, Lac-au-Saumon, etc. Tout un vaste pays de pêche et de chasse merveilleuse.

Du point de vue arable le sol de Bonaventure est variable : alluvionnaire et plutôt léger aux environs d'Escuminac et de Nouvelle, il est sablo-argileux aux alentours de Carleton et décidément argileux vers Caplan. En Matapédia, l'érosion des côtes a enrichi la vallée d'importantes superficies de terres fertiles, surtout de Sayabec à Lac-au-Saumon, ce qu'on ne peut cependant affirmer de la Matapédia située en bas de Ste-Florence. Dans Matane, 10% des sols seraient fertiles (terres argileuses et « franches »), surtout sur les rives de la rivière Matane ; 70% seraient d'une fertilité moyenne et médiocre (terre jaune), et 20% seraient incultes. On mentionne même le cas d'une paroisse, constituée régulièrement, où il fut impossible de trouver assez de terre pour établir un... cimetière !

La population totale de la région est de 94,610 âmes, dont 77,681 ruraux et

58,362 personnes vivant sur des fermes, soit aux environs de 40,000 pour Bonaventure, 30,000 pour la Matapédia, et 25,000 pour Matane — chiffres qui indiquent assez bien l'importance relative de ces trois comtés.

La population de Matane et Matapédia est composée presque uniquement de Canadiens-français ; celle de Bonaventure compte une proportion notable de descendants acadiens. Et puis il faut distinguer entre Gaspésiens et gens de la baie des Chaleurs. Cette distinction est d'importance puisque les Gaspésiens proprement dits sont surtout pêcheurs, alors que les gens de la Baie sont plutôt des cultivateurs, pêcheurs occasionnels par agrément ou nécessité, excepté en bas de Carleton, où l'on fait la pêche commerciale du saumon, de la morue et du homard.

Les centres urbains les plus fréquentés par les gens de la région sont, sur le St-Laurent, Mont-Joli et Matane, capitale commerciale appelée à un grand développement d'ici peu d'années, parce que principal port de communications avec la côte Nord ; dans la Vallée, Amqui et Val-Brillant ; enfin, la ville prospère et voisine de Campbellton, au Nouveau-Brunswick.

D'autres centres de la région bénéficient de la présence dans leurs limites d'entreprises manufacturières. Il s'agit là surtout d'industries forestières intéressées aux produits les plus courants : portes, châssis, meubles, etc. C'est ainsi qu'on compte dans tout ce district 155 aciéries, dont la valeur des produits ouverts a atteint \$7,870,938. en 1946. Industrie du bois à Chandler, Carleton, Maria, Amqui, Sayabec, etc. D'importants chantiers forestiers surtout aux environs de Causapsal (de 3 à 4,000 ouvriers) que dirigent les Cies Madawaska, Fraser et International, sans oublier environ 1500 bûcherons occupés ailleurs dans la Matapédia. Tannerie à Carleton ; linerie et carderie à Caplan ; carrières à chaux à Nouvelle et Port-Daniel ; enfin une trentaine de marnières.

L'économie agricole de cette région se ressent évidemment de l'économie générale des trois comtés à l'étude, et les produits forestiers coupés sur les fermes fournissent une part importante des revenus agricoles. L'analyse de la récolte de 1940 prouve cet avancé de façon décisive. La valeur totale de cette récolte est établie à \$7,142,181. Ce chiffre se répartit comme suit : produits de grande culture, \$3,457,905 ; produits animaux, \$1,385,373 ; produits forestiers, \$1,167,439 ; bétail vendu vivant ou abattu, \$914,353 ; produits maraîchers, \$175,887 ; fruits et produits de l'érable \$35,525 ; enfin divers, \$5,699.

Dans cette région, nombre de coopératives de consommation sont en même temps des coopératives de production, et toutes recrutent leurs membres surtout chez les cultivateurs et les colons. Ceci est le cas de la Fraternité, à Caplan, l'Economique, à Mont-Joli, l'Entente, à Carleton, sans parler des sociétés de Bonaventure, Maria, St-Léonard-le-Grand, etc. Trente-sept sociétés coopératives soumettent leurs livres à l'inspection comptable des officiers du ministère provincial de l'Agriculture, et vingt-deux d'entre elles sont affiliées à la Coopérative Fédérée. Ces sociétés groupent 3,074 membres et font un chiffre d'affaires de \$2,348,875 (chiffres au 31 mars 1948). De ce chef, la vallée de la Matapédia vient en tête, puisque le chiffre d'affaires des coopératives matapédiennes représente près du triple de celui des sociétés de Bonaventure et

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Mais mon trésor, tu n'y penses pas... Ton père venait me voir à bicyclette, ton grand-père fréquentait ta grand-mère à pied... Si tu tiens à faire une promenade en voiture avec ton amie, nous t'en ferons faire une...

environ un tiers de plus que celui des coopératives de Matane.

S'il en est ainsi, c'est que la Matapédia est un beau pays agricole, la « terre de Chanaan », selon un mot enthousiaste d'Arthur Buies. Ouverte à l'industrie forestière par la construction du chemin Matapédia (fini en 1862), sur le tracé du chemin Kempt, de Mitis à Ristigouche, vieille route militaire terminée dès 1833, la colonisation de la Matapédia a débuté pour de bon à la suite de l'inauguration de l'Intercolonial (en juillet 1876). S'il est vrai que Amqui est en train de devenir la métropole de la vallée, il n'en reste pas moins que Val-Brillant, d'abord appelé « Cedar Hall », reste la « reine de la vallée », car c'est là un gros village résidentiel, bâti sur les bords enchanteurs du grand lac Matapédia, et aussi une très intéressante paroisse agricole qui doit énormément à Messire Pierre Brillant, le « père de la vallée », au même titre que son confrère, Mgr Labelle, « le roi du nord ».

Au pays de Bonaventure, de Matane et de Matapédia, il n'y a pas que des conditions de sol, de température et d'éloignement des grands marchés pour rendre l'agriculture difficile; il y a aussi la concurrence de la forêt. Ici plus qu'ailleurs, sans doute parce que nous sommes en plein pays forestier, les gens ont peut-être une mentalité trop... forestière, plus forestière qu'agricole.

Pour le bûcheron, au bout de huit heures d'ouvrage, le salaire sur la table, argent sonnante, alors que dans une entreprise agricole ce salaire est connoté par bien des facteurs et presque toujours réalisable seulement après plusieurs semaines, sinon quelques mois. Pareil avantage fascine la jeunesse et même l'âge mûr.

Et que dire de cette autre mentalité propre aux gens accoutumés à vivre d'un salaire saisonnier, si ce n'est des subventions et des primes gouvernementales? A ce point de vue, que d'appétits... voraces! Autre état d'esprit qui n'a rien d'agricole. Selon un

agronome de la région, tout cela faisait dire à un curé de ses amis!

— J'ai 122 cultivateurs dans ma paroisse, et 100 de ceux-ci ignorent qu'ils sont cultivateurs!

Ceci résume une situation angoissante pour l'avenir, d'autant plus angoissante que le travail forestier, la construction des routes et la remise de primes distraient le cultivateur de son entreprise professionnelle, d'autant plus qu'une exploitation abusive de la forêt ne peut en effet que conduire au désastre. Le désastre par épuisement de la forêt, voilà pour demain la grande menace de la région.

Ici, non seulement les chantiers forestiers, mais encore la villégiature (à Mitis, Matane, Baie-des-Sables, Carleton-sur-Mer, New-Carlisle) et le tourisme sont des industries qui facilitent l'écoulement des produits agricoles et donnent lieu à bien des échanges de services. La beauté du paysage, la pêche, la chasse, l'absence d'herbe à poux (qui occasionne la fièvre des foins) attirent chaque année des milliers de visiteurs.

Enfin, ajoutons quelques mots sur la récente fondation de cette Sous-station expérimentale de Caplan. Le responsable de cette création est M. J.-R. Pelletier, régisseur de la Ferme expérimentale de Ste-Anne-de-la-Pocatière. Celui-ci résume comme suit les buts principaux de la ferme de Caplan: relever raisonnablement les revenus des fermes, tout en améliorant l'état de santé des Gaspésiens qui restent attachés à la terre. Et M. Pelletier note, avec combien de justesse, que la principale richesse de nos fermes est sur-tout sa population humaine. En effet ne découvre-t-on pas, en dernière analyse, que les vraies veines de la richesse ne sont pas d'or ni l'argent, mais bien dans la production la plus grande possible de poitrines solides, de cœurs vaillants et d'âmes d'élite.

Et pourquoi ne pas finir sur une note aussi enthousiaste, lorsque l'on se rappelle le sourire charmeur des Gaspésiennes?

UN GRAND MUSEE DE FRANCE

[Suite de la page 7]

du XVIII^e siècle où l'on peut entendre, une fois par semaine, quelques pièces de Clavecin du grand compositeur Dijonnais. Il faudrait aussi parler des très belles oeuvres de Largillière, Rigaud, Prud'hon, et plus près de nous, de Manet de qui l'on conserve deux étonnants pastels dont l'un représente la serveuse du «Bar des Folies-Bergères».

Les écoles étrangères à la France sont représentées par des toiles remarquables de Tintoret, Véronèse, Rubens, Franz Hals, et par une suite complète de petits maîtres hollandais. Quant aux objets d'art, ils sont ici d'une exceptionnelle valeur et groupent des boîtes et des plaquettes en ivoire, des reliquaires, des crosses, des bijoux médiévaux et des émaux. De nombreux meubles de la Renaissance et des siècles classiques s'ajoutent à cet ensemble somptueux. Enfin, les salles de sculptures qui mènent aux cuisines gigantesques des Ducs de Bourgogne (où l'on organise périodiquement des repas dignes des traditions gastronomiques bourguignonnes!) conservent des statues médiévales et des oeuvres originales du dijonnais François Rude (auteur de la célèbre «Marseillaise» de l'Arc de Triomphe à Paris) auxquelles sont venues récemment s'ajouter des études et des ébauches de François

Pompon, le grand animalier contemporain.

Dans la belle tour de Bar qui remonte au XIV^e siècle, où ont été déjà installées de très intéressantes statuettes en bois du Moyen-Age, une nouvelle salle doit-être consacré à l'histoire et à l'iconographie des Ducs de Bourgogne et sera bientôt inaugurée: elle permettra de se rendre mieux compte de l'importance de ces personnages devenus presque légendaires et qui rivalisèrent de puissance et de faste avec les rois de France. En novembre prochain, sans doute, quatorze nouvelles salles seront ouvertes qui permettront d'exposer harmonieusement les oeuvres s'étendant de la fin du XVIII^e siècle à l'époque actuelle, des oeuvres caractéristiques des principaux maîtres contemporains y viendront prendre place.

On le voit; le Musée des Beaux Arts de Dijon est en plein essor et en pleine activité. Il mérite à lui seul un séjour dans la capitale de la Bourgogne dont il forme le centre intellectuel vivant. Avec ses églises, ses hôtels, ses petits Musées, qui, tel que le Musée Magnin, complètent parfaitement le plus grand d'entre eux, Dijon, placé à l'entrée de la route du vin de Bourgogne est une de ces grandes étapes artistiques qu'aucun touriste ne peut aujourd'hui négliger.



ROMANS • FEUILLETONS RÉCITS • NOUVELLES

En plus d'innombrables articles illustrés, en plus d'une multitude de chroniques toutes plus intéressantes les unes que les autres, on trouve dans

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

la littérature dite de pure fiction, genre sentimental, d'aventures ou policier. Si l'on considère que le tout est présenté dans une typographie impeccable, dans un agencement de goût acquis par une très longue expérience, l'on peut être assuré qu'en s'abonnant à nos trois publications, on se met à la page tout en se procurant à bon compte, une distraction dont bénéficiera toute la famille. Retenons bien que ce que l'on reçoit pour \$5.50 est une de ces bonnes vieilles valeurs d'avant-guerre.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT :—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

RIEN DE SÉRIEUX

— Préparez-moi un bain.
— C'est impossible, Monsieur; la baignoire est occupée. Madame y a mis dedans le poisson rouge parce c'était son anniversaire.

Un monsieur disait à un de ses amis que, depuis des éternités, sa femme s'obstinait à se donner 29 ans.

— La mienne est plus raisonnable, répondit monsieur D..., j'ai fini par la décider à entrer dans la trentaine... Mais je n'ai jamais pu l'en faire sortir!

Monsieur. — Ce sont tes chaussures neuves que tu es en train d'essayer?

Madame. — Oui. Et je vais les renvoyer.

Monsieur. — Pourquoi? Elles m'ont l'air d'aller.

Madame. — Oh! elles me vont à la perfection.

Monsieur. — Alors, pourquoi n'en veux-tu pas?

Madame. — Parce que je viens d'en commander une autre paire d'une peinture au-dessous.

L'instituteur. — Pouvez-vous me dire quel est le futur du verbe voler?

L'élève. — Aller en prison.

— Bonjour, général, comment allez-vous?

— Pas très bien depuis quelque temps.

— Ressentez-vous quelque malaise particulier?

— Non, je souffre en général.

Un voleur de vingt ans passe en police correctionnelle.

— Comment, lui demande le président, avez-vous pu?...

— Si vous saviez, mon président! Pas de travail, pas de domicile, toujours comme l'oiseau sur la branche...

— N'essayez pas d'égaler la justice, mon garçon! Quand un oiseau est sur la branche, il ne vole pas!

Un monsieur achète un journal et donne une pièce:

La Marchande. — Je n'ai pas de monnaie, vous me paierez demain en passant.

Le Monsieur. — Et si je suis écrasé aujourd'hui?...

La Marchande, qui pense à ses cinq centimes. — Ah! bien, la perte ne serait pas grande!

L'agent, après quelques hésitations, se décide à interpellier le conducteur de la minuscule auto.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais vous n'avez pas l'air de vous apercevoir que, depuis un moment, votre voiture fait de petits sauts en l'air.

— Oh! si. Mais ce n'est rien, j'ai le hoquet.

Gaston. — Est-ce que ton enterrement de vie de garçon a été un succès.

Albert. — Un succès? Il a fallu retarder la noce de trois jours!

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Tiens, un ménage de Hollywood a eu le temps de divorcer et de se remarier depuis ma dernière permanente...

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Sache, mon cher Baptiste, qu'en matière d'économie, ce sont les grinçants qui pratiquent l'inflation et que ce sont les obèses qui sont partisans de la déflation...

L'histoire se passe en Angleterre. Un pickpocket, surpris, est amené par des policiers devant le commissaire du quartier.

Le commissaire du quartier a pitié du gredin et ne lui inflige pas de peine de prison, mais une forte amende de cent livres.

En retournant toutes ses poches le pickpocket ne trouve que 90 livres.

Alors, superbe, le commissaire dit aux policiers:

— Relâchez-le, et suivez-le pendant un quart d'heure. Vous me le ramènerez quand il se sera procuré les dix livres qui lui manquent!

Le créancier — Je viens voir si vous vous souvenez de ma petite note.

Le compositeur — Comment voulez-vous que je me souvienne d'une note quand il m'en passe tous les jours des milliers par la tête.

Berlureau, en voyage, est interpellé au buffet d'une gare par un de ses amis.

— Tiens, fait Berlureau surpris, vous m'avez reconnu, ça m'étonne.

— Pourquoi ça? fait l'ami stupéfait.

— Parce que je voyage incognito.

Gertrude. — Croyez-vous qu'elle soit réellement engagée à ce jeune homme?

Denis. — Je le crois, car tous les deux n'ont la rumeur.

La femme de chambre s'adresse à son maître:

— Il y a dans l'antichambre, un monsieur qui désire parler à Monsieur.

— Je ne suis pas visible.

— Ça ne fait rien, Monsieur, c'est un aveugle.

Les journaux viennois ont rapporté une trouvaille originale de l'anthropologue Luschan. Invité par l'administration des douanes à aller prendre possession d'un squelette de nègre que lui avait envoyé d'Afrique un de ses collègues explorateurs, le professeur a trouvé les douaniers vivement préoccupés.

— Nous serions bien aise, monsieur le professeur, dit l'un d'eux, d'exempter votre colis de tous droits. Mais nous n'arrivons pas à trouver, dans le tarif officiel, les qualifications qui peuvent correspondre à un squelette.

— Montrez-moi le tarif, dit le Dr Luschan.

Et ayant examiné les diverses mentions portées sur les listes:

— Le squelette doit être exempté des droits de douane, dit-il, puisqu'il entre dans cette catégorie-ci.

Le fonctionnaire regarde la qualification indiquée par le savant et lit: « Objets usagés ».

Winston Churchill a été le sujet de maintes anecdotes axées sur sa personnalité, son esprit vif et son éloquence.

On raconte qu'un jour il rencontra une dame s'occupant de politique et qui, n'ayant pas réussi à lui assener un argument valable, conclut par cette remarque: « Oh! si vous étiez mon mari, je mettrais du poison dans votre thé ».

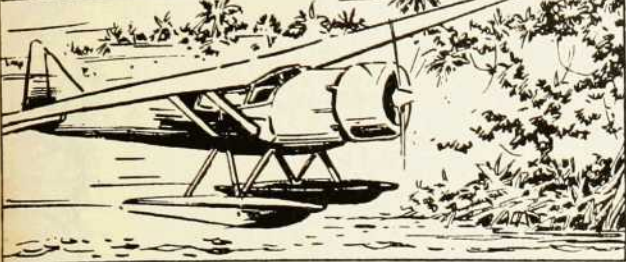
Churchill répondit seulement: « Si je l'étais, je le boirais avec plaisir ».

— Dites donc, madame, le bifteck que vous m'avez servi est comme le temps, il est cru.

— Possible, mais le paiement de votre pension est comme le temps, il est toujours incertain.

irradium X 40

L'AVION A BEAU VOLER AU RAS DES FLOTS DE L'AMAZONE... LE "RAFIOT" RESTE INVISIBLE



C'EST INCOMPRÉHENSIBLE. UN BATEAU DE CE TONNAGE NE PEUT SE DISSIMULER COMME UNE SIMPLE PIROGUE



ÉLARGISSONS NOTRE CHAMP D'ACTION AUX AFFLUENTS DE L'AMAZONE... QUI SAIT?



L'AVION A PRIS DE LA HAUTEUR ET DOMINE LE BASSIN DE L'AMAZONE ET SES IMMENSES FORÊTS VIERGES.



QUE S'EST-IL PASSÉ À BORD DU "TOUCAN"?



32

3 HEURES PLUS TÔT DANS LA CABINE DU CAPITAINE.



PRENEZ TOUTES DISPOSITIONS POUR REMONTER SON COURS... NOTRE CROISIÈRE SUR L'AMAZONE DEVIENT DANGÉREUSE DEPUIS L'ENVOI DE CE FACHEUX MESSAGE.



REMONTER LE "BLANCO"... VOUS N'Y SONGEZ PAS... DÈS QUE LES EAUX BAISSERONT, IL DEVIENDRA NON-FLOTTABLE... ET VOUS RESTEREZ ENLISÉS.



LA VÉGÉTATION SUR SES RIVES ET SI DENSE QUE PAR ENDROIT, UN VÉRITABLE PONT DE VERDURE LES RELIE. C'EST UN REPAIRE DE MOUSTIQUES ET DE SAURIENS... JE REFUSE DE VOUS OBEÏR...



DANS CE CAS, CAPITAINE... JE VOUS ORDONNE DE VOUS ASSEoir SUR CETTE CHAISE JE VAIS VOUS Y ATTACHER...



ET JE VAIS PRENDRE MOI-MÊME LA DIRECTION DE LA MANŒUVRE



MAINTENANT, JE VOUS DÉFIE BIEN DE CONTRE-CARRER MES PROJETS!



L'EMBOUCHURE DU RIO BLANCO EST EN VUE... COMME L'AMAZONE, LA RIVIÈRE EST EN CRUE



DIÁZ A PRIS LUI-MÊME LE GOUVERNAIL EN MAIN



VIRANT DE BORD LE RAFIOT S'ENGAGE DANS LES EAUX BOUEUSES ET TOURMENTÉES DU RIO.



PAR LE HUBLOT DE SA CABINE, LE CAPITAINE SUIT ANGOISSÉ LA FOLLE ENTREPRISE DE DIÁZ.



KLEBOTH LE CHEF-MÉCANICIEN EST UN HOMME ÉNERGIQUE, SI JE POUVAIS LE PRÉVENIR IL REFUSERAIT D'OBÉIR À CE FOU... MAIS COMMENT N'Y PRENDRE...?



SON REGARD TOMBE SOUDAIN SUR LE CORNET ACOUSTIQUE QUI LUI SERT À TRANSMETTRE LES ORDRES DE SA CABINE.



DÉPLACANT SA CHAISE PAR PETITS BOND IL S'APPROCHE DE LA CLOISON ET APRÈS PLUSIEURS TENTATIVES RÉUSSIT À DÉCROCHER ET À FAIRE CHOIR À TERRE L'APPAREIL...



PUIS IL SE LAISSE CHOIR À SON TOUR, PRÈS DU CORNET ACOUSTIQUE



QUE SE PASSE-T-IL CAPITAINE...? DEPUIS CARACAS ORDRE ET CONTRE SE SUCCEDENT...



N'OBÉISSEZ PLUS AUX ORDRES QU'ON VOUS DONNE... DES AVENTURIERS SE SONT EMPARÉS DU POSTE DE COMMANDEMENT DU NAVIRE... TENEZ BON UN MESSAGE QUE NOTRE RADIO A PU LANCER À ALERTÉ LES AUTORITÉS...



TENEZ... ÉCOUTEZ LES VOMBRISSEMENTS D'UN AVION QUI NOUS RECHERCHE...



ENGAGÉ SOUS UNE MASSE DE VERDURE QUI REJOINT LES DEUX RIVES, LE "TOUCAN" EST À CE MOMENT LÀ INVISIBLE...



33

LE CHEF-MÉCANICIEN REUNIT SUR LE CHAMP SES HOMMES.



JEF ET PABLO RESTERONT SEULS AUX MACHINES... QUE LES AUTRES S'APPRÊTENT À ME SUIVRE...



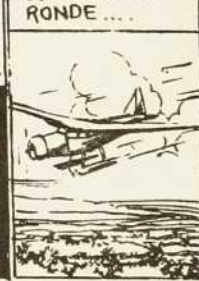
LE COMPLICE DE DIÁZ CHARGÉ DE LA SURVEILLANCE À TOUT ENTENDU...



ATTENTION DIÁZ... DU CÔTÉ DES MACHINES IL Y A DU GRABUGE QUI SE PRÉPARE.



AU DESSUS DU NAVIRE L'AVION CONTINUE SA RONDE...





LA FANTASTIQUE ODYSSEE DE SERGE



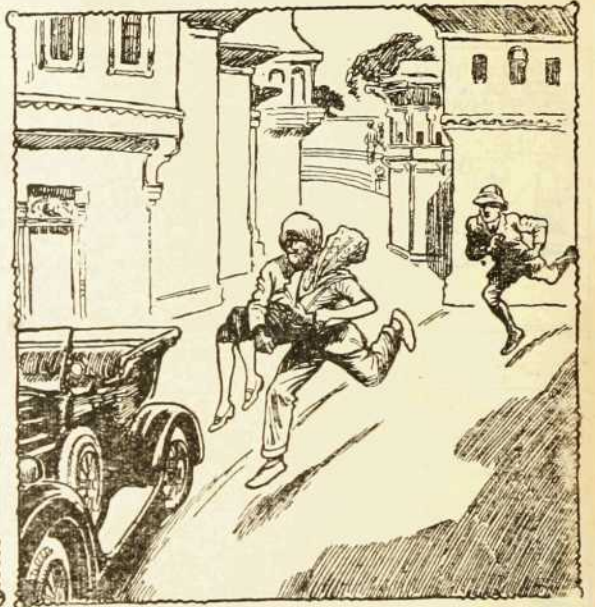
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIX-NEUVIEME EPISODE



1. Robert, qui désirait parler à Eveline, se retourna juste à temps pour apercevoir le voleur de bijoux qui l'enlevait. Le jeune homme se mit à la poursuite de Niger Dass. "Arrête, lâche individu !" cria Robert.



2. Le voleur était un coureur fort habile, mais il était embarrassé d'Eveline qui luttait pour se faire relâcher. Il constata que Robert se rapprochait. "Il ne faut pas que cet Anglais de malheur me rattrape," murmura-t-il.



3. Niger Dass avait enlevé Eveline sous l'impulsion du moment et n'avait aucun plan de fixe. Et maintenant, avec Robert sur les talons, il se demandait comment il en sortirait, lorsqu'il aperçut une auto.



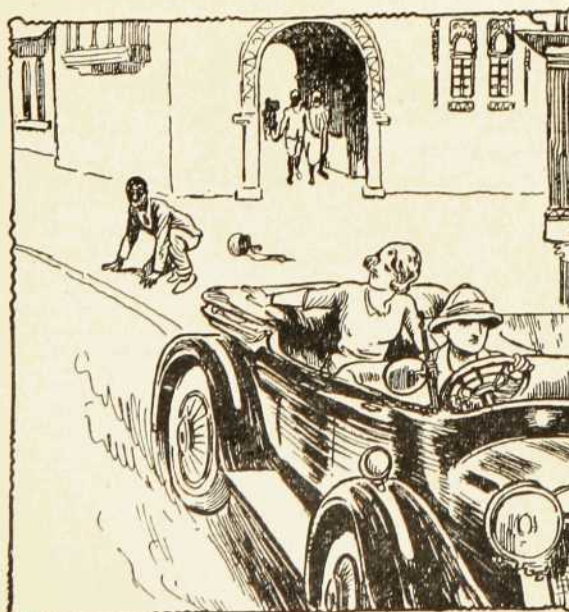
4. Il se précipita vers le véhicule. "Une fois le moteur en mouvement, je serai sauf et la jeune fille n'osera pas se jeter en bas," pensait-il. "Je la garderai prisonnière et demanderai le trésor contre sa liberté," continua le voleur.



5. Niger Dass plaça Eveline dans l'auto et allait prendre le volant lorsque Robert, devinant son intention, fit un suprême effort. Eveline avait enlevé le foulard et vit Robert donner au voleur un coup d'épaulé.



6. Robert était un bon joueur de ballon et savait donner un bon coup. Niger Dass, perdant l'équilibre, roula sur le sol, pendant que Robert prenait place dans l'auto et mettait le moteur en mouvement.



7. "Il faut quitter ce quartier Eveline," dit Robert, "il ne faut pas que cet individu soulève la foule contre nous. Nous retournerons l'auto à son propriétaire." Eveline vit Niger Dass, qui se relevait lentement.



8. Lorsque l'auto arriva à l'aérodrome, Daniel, le capitaine Evans et l'officier en charge vinrent à la rencontre de nos jeunes amis. "Mais d'où vient l'auto," demanda Evans. "Je crains que nous l'ayions emprunté sans permission," dit Robert.



9. Robert raconta ensuite leur aventure et l'auto fut retournée à son propriétaire. Un peu plus tard, tout le groupe était réuni à dîner au mess des officiers "Ceci est également un dîner d'adieu," fit remarquer Robert. (Suite au prochain numéro)

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

NOMS COMPOSÉS DESCRIPTIFS

Animaux : cerf-volant, chauve-souris, épée-de-mer, étoile-de-mer, main-du-diable, scie-de-mer, bec-de-faucon, bec d'oie, oeuf-de-boeuf, tête-d'âne, tête-de-lièvre.

Plantes : Barbe-de-capucin, bec-de-cigogne, boule-de-neige, bouton-d'or, dent-de-chien, dent-de-lion, crête-de-coq, gueule-de-loup, queue-de-renard, oeil-de-chat, dent-de-cheval (maïs), queue-de-souris, vessie-de-loup, barbe-de-moine, croix-de-Jérusalem, dent-de-chien, larme-du-Christ, muffle-de-chien, oeil-de-perdrix, pas-d'âne, pied-d'alouette, pied-de-poule, queue-de-cheval, etc.

Coquillages : Tête-de-dragon, cul-de-singe, tête-de-boeuf.

Pierres : oeil-de-poisson, oeil-de-perdrix, oeil-de-chat, oeil-de-bouc, cornes d'Ammon.

Variétés : bec d'âne, dent-de-chien, dent-de-loup, grain-d'orge, tourne-à-gauche, langue-de-boeuf, pied-de-biche, queue-de-cochon, pince-monseigneur (tous des outils).

Bec-de-canne, rat-de-cave, queue-d'aronde, pied-de-mouche, patte-de-loup, nid-de-pigeon, museau-de-tranche, fleur-de-lis, cul-de-sac, cul-de-lampe, bec-de-corbin.

Oiseaux : cul-blanc, rouge-aile, rouge-gorge, blanc-bec, gros-bec, blanche-coiffe, gorge-blanche, long-nez, grand-oeil, peau-bleue, blanche-queue, rouge-queue, tête plate, hoche-queue (nom vulgaire des bergeronnettes qui remuent continuellement la queue).

UN FRISSON NOUVEAU

Malgré ces conditions défavorables, il existe une littérature canadienne-française, qui est l'expression d'une élite canadienne-française. J'ajoute que, si j'ai pu entrevoir, dans un court séjour à Montréal, quelque chose de la vie intellectuelle de ce centre important, Montréal n'est pas tout le Canada. Non seulement Québec est un foyer de culture très vivant, mais les petites villes du Québec : Saint-Hyacinthe, Sherbrooke, Trois-Rivières, par exemple, ne doivent pas être négligées : en France, la production littéraire est centralisée à Paris, au Canada, elle n'est à aucun degré réservée aux grandes agglomérations urbaines.

Des adversaires du peuple canadien-français ont pu dire jadis que ce peuple n'existait pas, parce qu'il n'existait pas de littérature canadienne-française : les Canadiens français ont relevé le gant et assuré leur survie. Cette littérature s'exprime en langue française : le contact avec Paris est maintenant rétabli. La chose était indispensable : c'est une chimère de rêver, sur le continent américain, l'existence d'une langue canadienne qui ne serait pas le pur français de France ; cette langue canadienne ne pourrait être qu'un jargon sans prestige et sans avenir. Mais la littérature canadienne garde sa personnalité : elle ignore aujourd'hui le symbolisme comme elle a répudié la seconde « manière » de Hugo. Cela est bien ainsi. Il ne faut pas que les écrivains canadiens aient l'air de composer toujours des

« A la manière de... » ; il faut qu'ils expriment leur individualité, qu'ils décrivent leur nature si variée et si grandiose, qu'ils analysent les sentiments et les aspirations de l'âme canadienne. C'est en étant eux-mêmes qu'ils enrichiront notre littérature française d'oeuvres puissamment originales, peut-être, suivant le mot de Victor Hugo, qu'ils révéleront un jour à la mère-patrie « un frisson nouveau ».

CHARLES BRUNEAU

MILITAIRES ET MOTS COMPOSÉS

Suivent quelques mots composés fabriqués par les militaires français pendant la grande guerre. On y voit le génie de la langue sans de fastidieux et obscurs emprunts aux langues étrangères. C'est du naturel :

Deux-coups : Pantalon de fantassin qui s'enfile en deux mouvements rapides.

Genoux-creux : Fainéant.
Chasse-brouillard : De l'alcool.
Grêle-à-mort : Une mitrailleuse.
Nouveau-né : Obus non éclaté, appelé aussi bébé.

Perce-brume : Ballon captif qui sert, par une ascension préparatoire, à tâter les conditions atmosphériques, notamment la visibilité ; aéroneute.

Pousse-pousse : Petit chemin de fer appelé aussi Decauville.

Pousse-au-crime : Le vin.
Rase-mottes : Vol à faible hauteur.
Rince-Boche : Une baïonnette.
Roule-cerceaux : Voiture automobile légère et de luxe.

Saute-à-la-crête : Eau-de-vie.
Tire-fiacre : Cheval.
Bourre-crâne : Blague, mensonge.
Ex. : « C'est des bourre-crâne pour les naïfs ».

Bras-cassés : Un homme paresseux.
Garde-manger : La poitrine, le ventre. Ex. : « Deux balles dans le garde-manger ».

Casse-gueule : Homme courageux.
Ex. : « Un type casse-gueule ».
Casse-pattes : Eau-de-vie. On dit aussi : du roule-par-terre.

Chasse-pattes : Chasseurs à pieds.
Chien-chien-gomme : Lanière caoutchouteuse et menthée qu'on mâche longuement sans la dissoudre, le *chewing gum*.

Claque-des-genoux : Homme sujet à la peur.

Cinq-frères : La main, à cause des cinq doigts.

CANADIANISMES

D'un autre côté, les barbarismes, les solécismes, les expressions anglaises qui changent de sens en étant traduites mot à mot, telles que « donner le change » (give change), « je vous ai manqué » (I missed you), « contrôler » (dans le sens de dominer un incendie), sont absolument blâmables et n'ont droit à aucune indulgence. Entre les mots, il y a donc des distinctions à faire.

Employer un archaïsme, un canadianisme, une expression locale n'est pas une faute, mais il faut absolument connaître l'expression correspondante en bon français afin de n'être pas pris à court quand on parle à des étrangers, ou en public, ou quand on veut employer le style correct et châtié.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

A la réunion du conseil des Nations Unies à Genève, on a prouvé de façon irréfutable, que les lois russes peuvent, non seulement condamner un homme aux travaux forcés, sans procès, pour une bagatelle comme la perte de 20 minutes de travail durant la journée, mais elles peuvent aussi l'arracher à son foyer et l'exiler aux camps de travaux forcés.

Après la mort de Maria de Las Mercédès d'Orléans, Alphonse XII épousa Maria-Christina de Hapsbourg-Lorraine, fille de l'archiduc Albert. Profondément catholique, la nouvelle reine était abbesse de l'Ordre des Nobles Dames de Moravie, ce qui fit dire à ses sujets qu'ils ne voulaient pas d'une religieuse comme souveraine.

Pour leurs affaires ou leur plaisir, quelque 41,000,000 de voyageurs sont montés en wagon, au cours de l'année dernière au Canada. Ils ont parcouru le total formidable de quatre milliards de milles — ce qui équivaut à plus de 300 milles pour chaque homme, chaque femme et chaque enfant du pays... Il n'y a pas un Canadien qui ne dépende des chemins de fer — non seulement pour voyager, mais, surtout, parce qu'ils lui apportent presque tous ses aliments, ses vêtements, les objets dont il se sert, les matériaux qui composent son logis... ce qui représente 12 tonnes par an par citoyen.

Les décors les plus somptueux érigés pour inspirer un auteur furent ceux de l'île Golondria, au sud de la Californie en 1928-29. La princesse Der Sing y fit construire un merveilleux palais et, avec le concours de 300 artistes, assistants et domestiques organisa chaque soir des levés et réceptions afin de revivre dans l'ambiance de la Cour Impériale de Chine, où elle fut dame d'honneur, et pouvoir ainsi écrire plus exactement ses Mémoires.

Candidat à l'Académie Française où il fut élu, Pailleron commença par Ernest Renan la série de visites obligatoires auxquelles est tenu tout candidat à l'immortelle assemblée. A peine était-il introduit dans le cabinet de Renan que l'illustre écrivain se lève et du ton le plus affable : Prenez donc une chaise, cher monsieur. — Oh ! pardon, maître, sourit Pailleron, mais ce n'est pas une chaise que je suis venu vous demander : c'est un fauteuil !

Lorsque le comte de Paris fut exilé par le gouvernement français tous ses frères décidèrent de quitter la France avec lui. Le duc d'Aumale, vainqueur d'Abdel-el-Kader, ferma sa résidence à Chantilly, le duc de Nemours, son hôtel à Paris ; les ducs de Montpensier

et de Joinville ainsi que leur sœur Clémentine se transportèrent, avec leurs suites, à Londres où la reine Victoria les accueillit généreusement.

A Vienne, les titres nobiliaires se portent plus que jamais bien qu'ils aient été interdits par la République. Mais on respecte la loi. Tel *Graf* fait imprimer ses cartes de visite selon l'usage ancien. Le titre est barré d'un signe typographique qui laisse apparaître avec toute la clarté souhaitable la qualité du bénéficiaire et la souligne en quelque sorte. Quant aux grades universitaires, ils sont l'objet d'un culte. Un étudiant en droit de première année annonce son succès par un faire-part répandu à profusion. Une maison de couture s'enorgueillit de posséder parmi ses mannequins deux *Frauen-Doktor*, que l'on ne manque pas d'appeler par leur titre, lequel signifie que leur propriétaire connaît deux langues et a suivi pendant deux ans les cours de l'école des mannequins, où l'on apprend à marcher avec distinction.

Le mot nationalité semble originaire de l'Autriche. On le voit employé à la cour de Joseph II, comme diminutif péjoratif de nation, pour désigner les groupes de sujets qui s'associent en raison de leurs caractères ethniques. Le mot apparaît en français pour la première fois en 1806, dans une lettre de Schlegel à Madame de Staël qui ne tarde pas à le faire connaître par ses livres.

Durant l'occupation allemande, Wladimir d'Ormesson ayant loué d'un banquier un appartement meublé à Lyon, le propriétaire lui révéla que le secret du coffre-fort de ce logis était un mot de quatre lettres : « Dieu » ! Trait que, quand on le lui rapporta, arracha à François Mauriac un long cri d'extase et d'envie : le romancier du *Noeud de vipère* n'aurait pas pu inventer ça !

L'année Balzac a quinze mois, reliant ainsi le cent cinquantième anniversaire de la naissance de l'écrivain au centenaire de sa mort. Parmi les manifestations, les deux journées balzaciennes d'Alençon ont été particulièrement réussies. Citons comme exemple du succès de cette commémoration littéraire le fait que dans une ville qui ne compte pas vingt mille habitants, un seul libraire a vendu, en une semaine, soixante *Vie de Balzac* par André Billy et plus de trois cents exemplaires de la *Vieille Fille* et du *Cabinet des antiques*.

Quittant les ports de Montréal, d'Halifax et de St-Jean, à destination de l'Afrique du Sud, 36 cargos transportaient en tout, cette année, 53,657 tonnes de wagons à marchandises fabriqués au Canada.



Mais alors, moi aussi je me sers du nickel!



"Le bacon, la viande, les légumes et les fruits en conserve sont traités dans des usines où tout est propre et resplendissant grâce aux alliages de nickel. Quant au sel, vous savez comment il s'attache à la plupart des métaux. Les raffineries de sel emploient elles aussi l'équipement Monel parce qu'il dure plus longtemps et garde au sel sa pureté."



"Mes draps et taies d'oreiller reviennent de la buanderie blancs comme neige grâce aux appareils Monel dans lesquels ils sont lavés. Le Monel ne rouille pas et ne tache pas. Il dure plus longtemps."



"Le filament chauffant de mon grille-pain, de mon poêle et de mon percolateur électriques dure plus longtemps parce qu'il est fait d'un alliage au nickel. Mes couteaux, fourchettes et cuillers sont d'un métal plaqué argent, composé de nickel, de cuivre et d'étain."



"The Romance of Nickel", en anglais seulement, un livret de 60 pages avec nombreuses illustrations, sera envoyé gratis, sur demande, à toute personne intéressée.

Grâce aux travaux de recherche accomplis au cours des 43 dernières années, on a découvert des centaines de nouvelles utilisations du nickel aux États-Unis et autres pays étrangers. Aujourd'hui, le nickel rapporte chaque année au Canada des millions de dollars américains. Ces dollars aident à payer les salaires des 14,000 Canadiens que nous employons et aussi ceux des employés des chemins de fer, aciéries et autres nombreuses entreprises canadiennes qui fournissent des marchandises ou des services aux mines, fonderies et raffineries de nickel.

PARTOUT ET POUR

le Nickel Canada

JEAN LAGARDE
4062
VILLE BORDEAUX

23F51-R-10694